



**ILS NE  
SAVENT PAS  
CE  
QU'ON PENSE...**



PAROLES DE JEUNES DE QUARTIERS POPULAIRES



**question  
deville**  
association des directions  
des centres de ressources  
de la politique de la ville

2<sup>e</sup> RAPPORT NATIONAL | SEPTEMBRE 2014





**ILS NE  
SAVENT PAS  
CE  
QU'ON PENSE...**

**PAROLES DE JEUNES DE QUARTIERS POPULAIRES**

— 2<sup>E</sup> RAPPORT NATIONAL | SEPTEMBRE 2014 —



**question  
de ville**  
association des directeurs  
des centres de ressources  
de la politique de la ville



# SOMMAIRE

Préface	5
Un immense merci	6
Avant-propos	7
Pour comprendre	8
<b>DES VALEURS QUI NOUS ANIMENT</b>	<b>12</b>
· L'amitié, un « <i>bouclier</i> » qui aide à vivre	14
· Solidarité et générosité, des vertus cardinales	16
· Justice pour tous et compassion vis-à-vis des plus faibles	21
· La tolérance, un idéal qui rencontre ses limites	23
<b>GRANDIR AU QUARTIER : ENTRE ATTACHEMENT ET ÉTOUFFEMENT</b>	<b>28</b>
· Ici, c'est comme une grande famille, on est en sécurité	29
· Mais on s'ennuie, il n'y a rien à faire...	33
· La violence, une réalité ordinaire	38
· Trafic de drogue et intervention policière : entre révolte et résignation	41
· Filles/garçons : l'espace public interdit	44
· La rénovation urbaine : embellissement ou atteinte à « <i>l'âme des quartiers</i> » ?	52
<b>LA VILLE OU L'ÉPREUVE DE L'AILLEURS</b>	<b>57</b>
· L'obstacle des transports	60
· En ville, c'est comme si on était dans une jungle...	63
· On est tout de suite repérés, catalogués...	66
· C'est à cause des médias : ils nous font passer pour des terroristes	69
<b>L'ÉCOLE COMME POSSIBILITÉ DE S'EN SORTIR ?</b>	<b>72</b>
· Des bons souvenirs de l'école primaire à la « <i>cassure</i> » du collège	74
· La faute aux profs, à l'éducation nationale ou à la société ?	76
· Orientation scolaire : censure et autocensure	80
· L'entrée au lycée ou le choc des cultures	83
· Le sport, échappatoire ou école de la réussite ?	86
· Les diplômés ont-ils encore de la valeur ?	89
· Les études supérieures, un privilège réservé à une minorité	92
<b>DEVENIR ADULTES : OUI, MAIS...</b>	<b>95</b>
· Le souci de l'argent	96
· On ne nous fait pas confiance	100
· Les structures socio-éducatives : des lieux qui aident à mûrir	107
· Trouver du travail : un challenge quasi-insurmontable	110
· Voter, à quoi bon ? Mais s'engager : oui !	116
<b>ET SI TOUT ÉTAIT POSSIBLE...À QUOI RÊVERIONS-NOUS ?</b>	<b>120</b>
Conclusion	125
Les enseignements de la démarche	126
Fiches d'identité des quartiers mobilisés	130



## PRÉFACE

Ce sont des paroles à la fois très instructives et très émouvantes que la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville ont collectées et analysées.

Ce travail parvient à saisir sur le vif la vision de la société de plus de 300 jeunes issus de 22 quartiers situés partout en France métropolitaine et en Outre-mer. École, emploi, discriminations, transports, famille, perception des politiques de rénovation urbaine, difficultés vécues au quotidien dans l'espace public par les filles : sur tous ces sujets, les jeunes interrogés s'expriment avec franchise et très souvent lucidité.

Dans leur immense majorité, ces témoignages expriment un profond sentiment d'injustice, où perce malgré tout un rayon d'espérance qu'il nous appartient de faire grandir. C'est surtout de la mauvaise image des quartiers dont ces jeunes semblent souffrir le plus amèrement. Solidarité, école primaire, volonté de s'engager dans de grandes causes (Nelson Mandela est souvent cité), rôle crucial des exemples positifs véhiculés par les personnalités qui réussissent : les pouvoirs publics doivent être particulièrement attentifs à tout ce qui pousse ces jeunes à avancer et à croire en leur propre avenir.

C'est seulement si on les écoute que les habitants des quartiers cesseront d'être des citoyens « à part » pour devenir des citoyens « à part entière », pour citer François Hollande.

Pour cela, il faut plus que jamais mener une politique ambitieuse, avec, pour, et par ces jeunes des quartiers, qui font ici ressentir très vivement leur volonté d'être autonomes et de contribuer comme les autres au bien-être commun.

**Patrick Kanner**

Ministre de la Ville, de la Jeunesse et des Sports

**Myriam El Khomri**

Secrétaire d'État chargée de la politique de la ville

# UN IMMENSE MERCI

en attente

## AVANT-PROPOS

Ce rapport, fruit de la coopération entre la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville, association des directeurs des centres de ressources politique de la ville, rend compte d'une démarche conduite en 2013 pour entendre et faire entendre la voix des jeunes des quartiers populaires<sup>1</sup>.

Choix a été fait de rencontrer ceux-ci non pas individuellement, mais par groupes, pour qu'ensemble ils construisent une parole collective sur leur quartier, leur environnement, leur quotidien, la société, leurs rêves... Avec leurs mots, ces jeunes disent la complexité des réalités qu'ils vivent. Leurs propos rejoignent en partie les analyses de certains chercheurs. Mais ils expriment ces réalités de manière beaucoup plus abrupte, sans détour.

Ainsi de la pauvreté : « Quoi, goûter ? Mon père est au chômage. Quand on rentre de l'école, on ouvre les placards, on regarde, et on sort. Il n'y a plus de goûter, ou alors c'est rare. »

Ou de l'école : « On croit que l'école, c'est pour tout le monde, c'est égalitaire... Moi, je dis que ce n'est plus le cas. Et ce n'est pas normal. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? »

De la discrimination, qui est très présente dans leurs mots tout au long de ce rapport : « On voit des pancartes : lutter contre la discrimination, tout ça, et après, rien ne se passe. C'est faux, tout ça, c'est faux ! Il faut leur dire qu'ils arrêtent ! »

Ces propos témoignent d'une forme de lucidité et d'expertise des jeunes sur la situation qui leur est faite dans notre société. Loin d'être dans l'insouciance, ils font preuve d'un réalisme qui trop souvent entament leur confiance dans l'avenir.

Sont-ils différents des jeunes des autres quartiers ? Sans doute non, mais l'accumulation des obstacles à franchir rend bien plus complexe le chemin qu'ils ont à accomplir pour entrer dans l'âge adulte. Et pour se protéger des difficultés qui jalonnent leur jeunesse, ils font preuve d'une sensibilité et d'une conscience collective – parfois dissimulées derrière des attitudes provocantes – qui disent leur attachement aux valeurs de solidarité, d'égalité, de justice et de tolérance.

« Ils ne savent pas ce qu'on pense... » Espérons que ce rapport aidera tous ceux qui le liront à mieux saisir les inquiétudes et les espoirs de cette jeunesse qui représente l'avenir du pays.

Pour la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville, la qualité des paroles recueillies et les enseignements que l'on peut en tirer nous confortent dans l'importance d'ouvrir régulièrement ce genre de tribune à tous les habitants des quartiers populaires.

Merci aux jeunes qui ont participé à ce rapport.

Merci à Catherine Foret qui, dans un grand respect de l'esprit de la démarche, nous a prêté sa plume.

Merci enfin au Commissariat général à l'égalité des territoires pour son soutien.

## POUR COMPRENDRE

Dans le premier rapport biennal réalisé par la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville, association des directeurs des centres de ressources politique de la ville, les habitants disaient leur inquiétude face à l'avenir réservé aux jeunes, à leurs jeunes :

*« Dans le travail d'écoute que nous avons entrepris sur la quinzaine de quartiers retenus pour élaborer ce rapport, la question de la jeunesse a suscité énormément d'échanges. Et nous avons été étonnés de constater que sur ce sujet majeur, les discours de nos interlocuteurs et interlocutrices, loin d'être malveillants, se sont dans l'ensemble révélés compréhensifs. Lucides bien sûr, et inquiets face à l'avenir qui est réservé aux jeunes générations. »* (Citation extraite du premier rapport biennal « On voudrait entendre crier toutes les voix de nos cités » [2012]).

C'est ce constat qui nous a conduits à retenir le thème de la jeunesse pour ce deuxième rapport biennal. L'objectif était d'entendre, plus encore de faire entendre la voix de ces jeunes. Que disent-ils de leur situation, de leur vie quotidienne, à l'école, dans le quartier, de leurs désirs pour l'avenir, des relations qu'ils ont entre eux et avec les adultes ? Que disent les filles ? Que disent les garçons ? À 13 ans, à 15 ans, à 20 ans voire plus ?

Nous avons, en effet, volontairement mêlé les paroles des jeunes quel que soit leur âge. Tandis que les plus jeunes disent encore, de façon parfois très poignante, leur quotidien fait d'inégalités sociales, leurs sentiments de discriminations et de relégation, on peut parfois ressentir à la lecture une certaine banalisation des propos des jeunes les plus âgés. Cela témoigne-t-il d'une forme d'acceptation des réalités sociales ou d'intégration de discours "touts faits" ?

Mais quels que soient les âges et les propos, toutes ces paroles recueillies auprès de jeunes des quartiers populaires disent leur "vision du monde" celle qu'ils ont construite à partir des réalités vécues au quotidien.

### DES SITES DIFFÉRENCIÉS QUI ILLUSTRONT LA RÉALITÉ DES QUARTIERS POPULAIRES

Les quelques 350 jeunes qui s'expriment dans ce rapport vivent dans 22 quartiers populaires différents, inscrits pour la plupart dans la politique de la ville (contrats urbains de cohésion sociale et/ou programme de rénovation urbaine) et répartis sur le territoire métropolitain et en Outre-Mer.

Les quartiers n'ont pas été choisis parce qu'ils seraient représentatifs des différents quartiers de la politique de la ville ou parce qu'ils témoigneraient d'une quelconque exhaustivité : la démarche s'est construite sur le volontariat de centres sociaux (et parfois d'une structure jeunesse), accompagnés par leur fédération et/ou par le centre de ressources politique de la ville du territoire considéré.

Ces territoires appartiennent à dix régions très différentes : Aquitaine (Gironde), Centre (Loiret), Franche-Comté (Doubs), Guyane, Île-de-France (Paris et Seine-Saint-Denis), Lorraine (Moselle), Nord-Pas-de-Calais (Nord), Pays de la Loire (Maine-et-Loire et Mayenne), Picardie (Aisne et Oise), Rhône-Alpes (Rhône).

La taille des quartiers et la zone d'influence des centres sociaux concernés sont également très hétérogènes, allant de moins de 2 000 habitants (Uckange) à près de 30 000 (Paris et Clichy-sous-Bois/Montfermeil), pour une population totale de près de 300 000 habitants dans ces 22 quartiers.

En termes de caractéristiques sociodémographiques, on retrouve cette même diversité. Nous nous sommes appuyés sur les données du SIG Ville qui, certes, datent de 2009 et ne concernent que 16 des 22 quartiers qui ont contribué à ce rapport. Ne sont notamment pas pris en compte dans ces données les territoires ultramarins. Mais elles sont les seules qui présentent à ce jour une homogénéité d'informations permettant d'établir des comparaisons :

- L'indicateur de jeunesse, qui représente le nombre de jeunes de moins de 20 ans par rapport aux personnes de 60 ans et plus, varie de 4,3 notamment dans le Grand Ensemble de Clichy-sous-Bois/Montfermeil à 1,2 à Fameck, la moyenne s'établissant à 2,3 pour les 22 quartiers (la moyenne nationale est de 1,1, attestant par là-même de la jeunesse globale des quartiers populaires).
- Le niveau de formation des jeunes adultes est extrêmement hétérogène : le nombre de jeunes adultes de 15 à 34 ans sans diplôme ou avec un diplôme inférieur au baccalauréat s'échelonne de 16 % sur les Pentes de la Croix-Rousses à Lyon à près de 80 % dans le quartier Bretagne-et-Bostangis à Cholet. La moyenne de ces quartiers (hors Outre-Mer) reste très élevée puisque ce sont 58 % des jeunes adultes qui n'ont pas atteint ce niveau.
- Le revenu des ménages est, également, inégal selon les quartiers : la moitié des habitants de Bretagne-et-Bostangis perçoit 625 € par mois et par unité de consommation, ceux du Grand Ensemble ou du Plateau Rouher (Creil), 680 € ; dans d'autres quartiers, ce revenu médian s'élève à plus de 1 800 €. Mais, sur l'ensemble de ces territoires, la moyenne des revenus de tous les habitants reste inférieure au revenu retenu pour définir la nouvelle géographie prioritaire puisqu'il s'élève à 1 000 € par mois et par unité de consommation. Au sein même des quartiers, on constate enfin une grande disparité : certains sont globalement pauvres (sur le Plateau Rouher, les habitants les plus riches ont moins de 1 050 € par mois !), d'autres conservent une certaine mixité socioéconomique.

D'autres indicateurs de précarité caractérisent l'ensemble de ces quartiers. Citons, par exemple :

- la part des ménages concernés par une allocation chômage en 2009 était majoritairement supérieure à 20 %, atteignant même 40 % dans le quartier des Buis à Valentigney ;
- les revenus des ménages sont en moyenne inférieurs de 30 % par rapport à leur environnement et les populations à bas revenus (moins de 924 € par mois) dépassent les 23 %.

## **DISPARITÉ DES QUARTIERS : LE CAS DE LA GUYANE**

Si chaque territoire présente ses spécificités, la Guyane a le triste privilège de cumuler l'ensemble des handicaps socioéconomiques : taux de chômage le plus élevé de France (Mayotte excepté), taux d'inactivité record, taux de bénéficiaires des minima sociaux de 45%, taux de non diplômés le plus haut, etc. Et ce dans un contexte de croissance démographique extrêmement fort (indicateur de jeunesse de 4,9). L'appareil statistique n'est pas suffisamment développé pour évaluer précisément les revenus des ménages.

De fait, ces 16 quartiers, pour lesquels nous avons des données comparables, illustrent bien la réalité des sites de la politique de la ville, à la fois différents mais semblables par l'accumulation des difficultés économiques et sociales.

Mais la réalité sociale des quartiers n'est pas seulement faite de données statistiques. Elle est le résultat de nombreux facteurs comme la présence ou non d'équipements sociaux et d'associations, de services publics et privés, l'offre de scolarisation, la desserte par les transports en commun et la qualité de ces transports (fréquence et amplitude horaire, notamment), l'accessibilité des emplois, etc.

Aussi, pour donner une image plus qualitative de ce que vivent les habitants et en particulier les jeunes au quotidien, leurs différents quartiers sont présentés en annexe du rapport.

### **UNE MÉTHODE GARANTE DE LA DÉMARCHE**

La démarche de collecte et de consolidation de la parole des jeunes, conduite entre octobre 2013 et mars 2014, s'est structurée, comme pour le premier rapport, autour de trois temps. Une première séance permettait de présenter le projet aux jeunes, en faisant le lien avec le rapport de 2012 et le livre qui en était issu. Il s'agissait aussi de donner, dès cette première rencontre, la parole aux jeunes à partir d'une ou deux questions sur leur vie dans le quartier, les relations entre eux, avec les adultes, leurs rêves... Aussi, la question de départ était-elle d'une grande importance : elle devait être suffisamment ouverte pour que différents aspects de leur vie quotidienne puissent être abordés. Elle devait aussi mettre en confiance les jeunes pour qu'ils s'inscrivent dans cette démarche en trois temps qui permet de passer d'une parole individuelle à la construction d'une parole collective.

La deuxième séance repartait des constats dressés par les jeunes, de leurs inquiétudes, de leurs attentes et de leurs convictions, parfois péremptives, mais aussi de leurs contradictions, pour commencer à entrer dans l'analyse des enjeux et les pistes de solution à explorer.

La troisième séance était une séance de validation et de priorisation des enjeux, et d'élaboration de propositions ou de méthodes d'action pour se faire entendre.

## LES ENSEIGNEMENTS DE LA MÉTHODE

Dans ce rapport, les jeunes qui s'expriment sont issus de groupes déjà constitués au sein des centres sociaux participant à la démarche, mis à part sur certains territoires où, en l'absence de centre social, il a été nécessaire de mobiliser d'autres partenaires (service municipal de la jeunesse, service politique de la ville, par exemple). S'il a été difficile de maintenir le dialogue sur les trois rencontres là où les groupes de jeunes n'étaient pas constitués préalablement, sur les autres territoires, la proximité des jeunes avec le centre social et, qui plus est, avec l'animateur jeunesse souvent présent aux rencontres a facilité leur implication sur plusieurs séances du fait de la connaissance et de la confiance des jeunes à son égard. La confiance préétablie entre les jeunes et les centres sociaux, d'une part, et entre les jeunes eux-mêmes, d'autre part, a sans doute contribué à une expression plus libre et mieux structurée que lorsqu'aucun lien ne préexistait.

Le principe des trois rencontres, permettant un cheminement allant de l'expression brute vers l'analyse collective par les jeunes eux-mêmes, a été respecté dans la majorité des structures. Les groupes étant constitués de jeunes d'âges différents<sup>1</sup>, les méthodes d'animation ont été spécifiques à chaque territoire : ici, les exercices autour de photos ou d'une carte des déplacements ont été des déclencheurs efficaces dans les discussions ; ils ont permis d'aborder des sujets moins en prise avec l'actualité, et des questions plus sensibles voire taboues. Ailleurs, c'est l'animation par une personne extérieure inconnue et bienveillante (le représentant du centre de ressources ou de la fédération des centres sociaux) qui a permis cette prise de parole des jeunes.

Je propose (avec Catherine) pour ce paragraphe : Voir doc word 2

Si aucune méthode n'est apparue préférable à une autre, l'utilisation d'un « tiers méthodologique » comme libérateur de la parole voire de prise de recul, a semblé nécessaire, que ce soit un support matériel ou une personne, tel l'animateur jeunesse. Mais sa présence pouvait aussi les limiter : par sa proximité et sa connaissance des jeunes, de leurs « histoires », il lui était parfois difficile de ne pas orienter cette parole.

Au-delà de quelques difficultés rencontrées ici ou là, l'équilibre entre une démarche formelle (avec des outils et de la rigueur pour animer les groupes) et une approche informelle des jeunes (qui favorise l'expression, encourage les moins habitués à la prise de parole, installe la confiance) a été très fructueuse et a contribué à la richesse des échanges.

Cette expérience collective a fait naître de part et d'autre des envies de poursuivre la dynamique engagée avec les groupes de jeunes, au-delà du rapport. Cela nécessitera sans doute de développer des formations spécifiques sur l'accès à la citoyenneté, le développement de la pensée critique à l'attention des animateurs jeunesse des centres sociaux, sur leur capacité à favoriser le pouvoir d'agir des jeunes. Mais cela exigera aussi de repenser leur positionnement au sein des structures (centres sociaux ou services jeunesse) et les missions qui leurs confiées.

---

<sup>1</sup> Il y a eu également 3 groupes avec des adultes, à Creil, Clichy-sous-Bois/Montfermeil et Saint-Quentin.



**DES  
VALEURS  
QUI  
NOUS ANIMENT**



**« Même si on est différents de peau,  
ou de taille, on est tous les mêmes.  
Tous des humains. » LA CHAPELLE**

 12 ans

Mal élevés, les jeunes des quartiers ? Dépolitisés, violents, perdus pour la bonne cause ? Face à tous les clichés qui pèsent sur eux, comme plus généralement sur les milieux populaires, un constat s'est imposé, au fil des rencontres à l'origine de cet ouvrage : s'ils vivent dans un monde rude, qui les oblige à faire très tôt preuve de force et de lucidité, ils défendent avec conviction des valeurs qui ne sont pas très éloignées de celles que la France a inscrites au fronton de ses mairies depuis plus de deux siècles.

Nombre de ceux qui ont accepté de parler avec nous de leur vie, de leur quartier, de leurs difficultés et de leurs espoirs d'avenir ont spontanément évoqué ces valeurs qui les animent, et qu'ils pensent important de défendre, aujourd'hui et demain. Ils l'ont fait sans qu'on les interroge spécialement sur le sujet, sans grandiloquence..., mais fermement ; en donnant des exemples et en citant les modèles qui les inspirent : Mandela, notamment, dont le nom est revenu à plusieurs reprises d'un quartier à l'autre, alors que cette figure majeure du XX<sup>e</sup> siècle venait de disparaître, fin 2013. Et voir surgir ces mots fondateurs — liberté, humanité, égalité, solidarité... — dans la bouche de ceux que notre société tient au ban de la richesse nationale, n'est pas allé sans émotion pour tous ceux qui participaient à la démarche.

En dépit des difficultés qu'elle affronte beaucoup trop tôt, à l'âge où d'autres baignent encore dans l'insouciance, et malgré une tendance, c'est vrai, à réagir haut et fort à tout ce qui la blesse, cette jeunesse si souvent décriée fait preuve d'une grandeur d'âme que l'on aimerait voir mieux partagée dans le pays. Il ne s'agit pas là de dire que tous sont des anges... Les uns et les autres ont d'ailleurs parlé de leurs camarades qui avaient dérapé, sombrant dans la drogue ou la délinquance. Simplement, ces grandes idées sont posées comme des idéaux, qu'il faut s'efforcer de respecter.

**« En fait un quartier, c'est où on est  
tous égaux : il n'y a pas de riche,  
il n'y a pas de pauvre. »**

PLATEAU ROUHER

 12 ans

D'où leurs viennent ces valeurs ? On peut penser que joue en la matière un facteur universel qui a à voir avec l'innocence et la sensibilité de l'enfance, naturellement choquée par l'injustice. Mais les jeunes ont souvent dit aussi que c'était « leur éducation, leur culture » qui avait chevillé en eux ces idées fortes. Certains ont évoqué leur religion ; d'autres, les occasions de réflexion collective offertes par le centre social ou la maison des jeunes ; d'autres encore le vécu partagé d'épreuves exceptionnelles — comme les émeutes de 2005, qui sur certains sites font figure d'héritage fondateur pour toute une génération. De manière presque unanime, ils ont souligné le rôle central

**« Nelson Mandela, il a mon respect.  
Pour moi, il estime la liberté.  
Et la solidarité. Il s'en fout que  
la personne soit blanche ou noire. »**

RÉMELANGE

16 ans 

des mères dans leur éducation et leur formation : « *Je l'aime trop ma mère* », clame ainsi une jeune fille de 18 ans. « *C'est la personne qui compte le plus pour moi. C'est elle qui m'a inspirée le plus. (...) Franchement, une mère, on ne peut pas décrire une mère. C'est tout, une maman.* »

À Cayenne, en Guyane, à la question « *Qui éduque ?* », les jeunes ont eux aussi prioritairement mis en avant la figure de la mère, avant d'ajouter « *le père* », « *les grands frères et les grandes sœurs* », « *la grand-mère* »... En revanche, là comme ailleurs, l'école n'a pas été citée comme source de transmission d'idéaux ou de règles de vie : « *Qui va écouter un prof ?!* » « *À l'école, ils te disent : "Je ne suis pas ta mère, je ne suis pas ton père" (...) C'est pas leur problème.* » De même à Saint-Jean-de-Braye (Loiret), où c'est « *la rue* » qui a été mise en avant comme école de vie. On a ainsi eu le sentiment que c'était surtout dans leur vécu quotidien, au fil des échanges entre eux (« *On apprend beaucoup des autres* ») ou au travers de ce qu'ils voient sur les écrans de la mondialisation, qu'ils se forgeaient ce capital de valeurs auxquelles ils tiennent.

**« Je pense que tout le monde respecte les mères, dans cette cité. »**

MONTREAU-LE MORILLON

15 ans 

## L'AMITIÉ, « UN BOUCLIER » QUI AIDE À VIVRE

**« Les Pentes, c'est là où j'ai grandi. C'est ce qui m'a forgé. J'ai une grande partie de mes potes ici. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

 20 ans

La première, la plus évidente de ces valeurs que filles et garçons de toutes les classes d'âge ont mises en avant, c'est sans conteste l'amitié. Sacralisée, elle est décrite par certains comme un besoin d'ordre vital. C'est sans doute un trait commun à la jeunesse en général, mais qui est manifestement renforcé par les situations d'enclavement ou de ségrégation résidentielle que vivent la plupart des jeunes de ces quartiers. « *On a besoin d'amis* », nous ont-ils affirmé d'un site à l'autre, pour expliquer leur fonctionnement « en mode groupe » : « *Tout seul, on n'est rien.* » « *On est tous comme des frères : on s'entend tous bien et on fait presque tous la même chose.* »

C'est en effet dans le groupe de pairs, fréquenté dès l'école primaire et souvent de manière durable — faute de mobilité résidentielle —, que s'élabore l'identité de chacun, ses références, dans un rapport étroit au territoire ; et cela aussi bien pour les garçons que pour les filles : « *Même s'il y a des histoires, des conflits..., à la fin, il y aura toujours une copine pour réconcilier l'autre. Voilà, on sera toujours ensemble, en fait.* »

L'amitié a parfois été décrite comme un mode de protection vis-à-vis de jeunes d'autres quartiers. Des phénomènes de bandes, par classe d'âge, ont ainsi été décrits à Angers, à Cholet... « Dès que quelqu'un se fait taper par quelqu'un, il y a toujours des gens qui le protégeront », explique par exemple une jeune fille de 14 ans résidant dans le quartier Bretagne et Bostangis. « Il y a un effet de groupes dans les quartiers, où on se sent fort, on a nos potes (...). C'est comme un bouclier », ajoute un jeune homme de 25 ans qui vit à Uckange. Mais l'inclusion dans un groupe d'amis a surtout été évoquée comme la principale source de plaisir pour les uns et les autres, qui permet d'affronter les difficultés de la vie : « On a des amis, avec qui on passe des moments merveilleux. » « Certains parents ne comprennent pas qu'on a besoin d'amis pour être en forme », déplore d'ailleurs une fille de 12 ans à Paris, « Parce que sans amis, on est malheureux, alors qu'avec nos amis on est joyeux. » « On essaie d'être heureux, même si c'est dur... », explique aussi un garçon de 15 ans à Clichy-sous-Bois. « Par exemple, si on est avec un ami quelque part, qu'il aime bien cet endroit, et nous on ne l'aime pas, on va essayer d'être heureux avec lui. »

**« Un jeune de quartier, aussi caïd qu'il soit, si on le met tout seul dans la rue, il n'est plus rien. Tout seul, il n'a plus aucune force. Toute la force vient du quartier. »** QUARTIER OUEST

25 ans 

Les témoignages recueillis ont montré par ailleurs combien ces relations passaient par la coprésence physique, par du vécu partagé et peu, semble-t-il, par le biais des réseaux sociaux, dont nombre de jeunes ont manifestement appris à mesurer les limites. « Les réseaux sociaux, ça détruit certaines relations », a ainsi expliqué un jeune homme rencontré à Laval, quand d'autres notaient combien Facebook pouvait renforcer les rumeurs ravageuses qui sont colportées dans les cités.

**« Moi, si j'ai Facebook et que des gens disent : tu veux être mon ami ? Je dis non, t'es qui ? »**

RÉMELANGE

 17 ans

Le revers de ces amitiés nouées dans l'enfance et constamment entretenues par le fait de « faire des choses ensemble », c'est la difficulté à accepter qu'elles puissent s'affaiblir au fil du temps. Ainsi, être séparé de ses ami-e-s, parce que l'on a déménagé ou parce que l'on a changé d'établissement scolaire, apparaît comme une épreuve que certains ont du mal à surmonter : « Ce sont les deux ans les plus horribles que j'ai jamais passés. Je n'avais pas de copines. Je pleurais tous les jours », se souvient une jeune fille de 25 ans habitant Uckange à propos de son changement de lycée. « Je voulais changer. Quand je pouvais, je me sauvais, je rentrais chez moi. (...) Il n'y avait personne qui comprenait... »

Et c'est d'ailleurs dans cette possible ou impossible séparation d'avec les siens, dans cette capacité d'attachement/détachement par rapport aux souvenirs d'enfance si profondément ancrés dans le quartier, que commence à se poser la question de l'autonomie. L'amitié, qui unit si fortement ceux qui ont grandi ensemble, est un lien qui empêche certains de bouger, tandis que d'autres acceptent qu'une certaine distance s'instaure avec l'âge : « *Avant, on était tous ensemble, on était vraiment soudés, on avait tous les mêmes centres d'intérêt* », explique par exemple un jeune homme de 25 ans. « *Mais après, chacun grandit, chacun fait un peu sa vie et puis..., ça éclate pas mal, quoi. Il y en a qui se marient, on se voit moins. Mais on reste toujours en contact.* » Et une jeune fille de renchérir : « *Plus tu grandis, plus ça devient spontané. En fait les chemins, ils se séparent tout seul.* »

## SOLIDARITÉ ET GÉNÉROSITÉ, DES VERTUS CARDINALES

Autre pierre angulaire, au panthéon des valeurs citées lors de nos rencontres : la solidarité. Des jeunes de Fameck se sont d'ailleurs servis de cette idée pour dire ce qui distingue leur quartier d'autres secteurs urbains : « *Par exemple, si tu vas à Bizarreville, il n'y aura personne qui va dire "je t'aide"*. » D'un site à l'autre, la notion se décline selon plusieurs registres, qui vont de la convivialité à l'entraide. Elle s'exprime en premier lieu vis-à-vis des proches (parents, frères et sœurs...) et des voisins, chez qui l'on peut entrer facilement, « *qui nous ont gardés lorsqu'on était petit* », et qui sont finalement « *plus que des voisins.* »

« *Il faut s'aider pour vivre ensemble.* »

LA CHAPELLE

12 ans 

« *Un quartier, c'est un lieu où l'on s'aide, il y a de la solidarité.* »

PLATEAU ROUHER

 12 ans

Très tôt dans la vie, le partage est identifié comme une source de joie qui profite à tout le monde : « *C'est mieux de partager notre bonheur avec les autres... S'il m'arrive quelque chose de bien, ils seront contents, parce qu'ils sauront que leur ami est bien* », affirme ainsi un garçon de 11 ans au Centre social Espace Torcy à Paris. La solidarité est aussi le moyen de faire face aux problèmes quotidiens, en particulier « *la précarité, le racisme, là où on a grandi..., dans des conditions pas "top top"*. » Dans différentes villes, les jeunes ont affirmé combien ce mode de fonctionnement solidaire était « *à la base* » de leur éducation : « *On a été habitués comme ça, c'est notre culture.* » Ainsi, à la question, sur ce qui apparaît le plus important, lorsqu'on est jeune au Grand Ensemble à Clichy-sous-Bois, la réponse fuse : « *S'entraider. Quand quelqu'un est en galère, on l'aide. Si par exemple il doit quelque chose, il lui manque de l'argent, et qu'on en a, on lui donne. On dépanne.* » « *C'est les valeurs du quartier.* »

*Ça ne se transmet pas, on vit avec... On doit être solidaire. Comme on dit, on est tous dans le même sac, alors ça crée des liens. »*

Un jeune homme de 26 ans, animateur au Centre social de la Dhuis de Clichy-sous-Bois/Montfermeil, a ainsi dit le plaisir qu'il éprouvait à servir la collectivité, par exemple en ramassant les déchets dans les espaces publics : *« J'ai grandi ici... je travaille ici. On met des actions en place, des activités, on a l'impression de servir. Si je peux aider les jeunes, ne serait-ce que les emmener en vacances... Ce n'est pas une satisfaction personnelle, mais ça reste quelque chose de bien quand même. »* Mêmes convictions de la part d'un garçon de 20 ans à Creil : *« On s'entraide. On a besoin d'un service ou autre, un problème sur une voiture, amener quelqu'un faire les courses... : il y a toujours quelqu'un pour dépanner. On aime partager. »* À l'inverse, le fait de ne pas partager est vu comme méprisable, et certains ont fait part de leur indignation face aux comportements individualistes auxquels ils sont parfois confrontés : *« Quand je suis à Beauvais, je vois des gens, ils sont à côté de toi, ils vont manger un paquet de gâteaux, te regarder... Même pas par politesse, ils vont te demander. Alors que nous, n'importe quoi, on va partager ; même une glace. »*

**« Ce que je suis aujourd'hui, c'est parce que j'ai vécu dans ce quartier-là. »** **QUARTIER OUEST**

25 ans 

## TRANSMETTRE : UN ART MATERNEL ?

De même que les jeunes ont rarement cité les pères dans leur rôle éducatif, ceux-ci ont été peu présents dans nos groupes de parole. Ce sont les mères qui semblent assumer l'essentiel de cette tâche, au quotidien. À Clichy-sous-Bois et à Saint-Quentin, par exemple, elles sont apparues inquiètes pour leurs enfants : « *L'inquiétude, elle est tout le temps avec nous. Déjà, nous on est en cassure sociale... Ce sera encore plus compliqué pour mes enfants.* » Certaines ont reconnu qu'un « *grand décalage* » existait entre elles et eux : « *Ils sont enfermés dans leur bulle, accros à l'informatique.* » « *Je trouve qu'ils sont violents. Même petits. On a l'impression qu'ils ont envie de vous frapper ! Alors que nous, on avait un tel respect pour nos parents...* » Cela ne les empêche pas de faire preuve de compréhension, voire de partager leur révolte quant à l'avenir qui leur est réservé : « *Les jeunes, ils tiennent les murs, pourquoi ? Parce qu'ils n'ont pas de but, ils n'ont rien à faire. Ils passent le temps comme ils peuvent. C'est difficile.* »

*« Il ne faut pas mal juger les jeunes, parce qu'ils ne sont pas bêtes, ils ressentent ce que nous, parents, on vit. Ils savent qu'on est en train de souffrir... »*

Dans ce contexte, et tout en soulignant l'ampleur de la tâche (« *Parfois, la mère, elle est fatiguée, parce qu'elle les a H24 ! À un moment, la maman, elle en a ras-le-pompon, elle aimerait bien aussi avoir des journées à elle* »), elles ont dit combien elles se sentaient investies dans leur fonction éducatrice : « *C'est le rôle des parents de les accompagner, de les mettre sur le droit chemin.* » « *L'avenir, c'est l'éducation des enfants, petits. Il faut commencer tôt.* » Alors, envers et contre tout, elles se battent pour leur transmettre ce à quoi elles croient : « *La première chose, c'est le respect des autres. C'est écrit je ne sais combien de fois dans le Coran. Toujours respecter. Quelle que soit l'origine ou la religion de la personne qui est en face de toi, tu lui dois le respect.* » « *Ne fais pas à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.* »

*« J'imagine que mes garçons respecteraient les femmes. Les femmes au pluriel. Sinon, j'aurais loupé mon éducation. »*

« *Pour ma part, j'essaie toujours de suivre mes enfants. Je les emmène souvent à la bibliothèque. Je leur fais prendre le goût de la lecture. Je veux qu'ils vivent ce que j'ai vécu, connaître un livre, lire une histoire...* » « *Il faut leur apprendre à ne pas juger.* » « *Les tâches ménagères, ils participent... En grinçant, en le faisant très mal, mais je ne le dis pas !* » « *Moi, j'ai toujours appris à gagner mes sous et à être indépendante. Du coup, je voudrais apprendre ça à mes enfants, à travailler ; même à 16 ans, pendant les vacances scolaires.* »

*« Les jeunes, ils sont démotivés. Ils se disent : pourquoi on va se lever et avoir le diplôme ? Pourtant, nous, on pousse nos enfants à avoir un diplôme : allez, travaille, travaille, il faut avoir de bonnes notes ! Je reste confiante encore avec mes enfants. Je ne vais pas les dégoûter... »*

« Être serviable » est donc une qualité que l'on se reconnaît volontiers. Et les adultes qui ont participé à nos rencontres sur certains sites ont rejoint leurs enfants sur ce point : « Les jeunes de cité sont plus solidaires, plus tôt. » À Saint-Quentin, une maman en a témoigné avec force : « J'ai une petite handicapée, il n'y a jamais eu de regard ou autre. Toujours beaucoup de solidarité. » Idem à Cenon, en Gironde, où une mère a expliqué combien son environnement social la sécurisait : « J'aide mon voisin, je n'ai pas besoin qu'il me le demande, je vois qu'il a besoin de moi. Ma voisine, c'est une grand-mère de 96 ans, elle n'a personne, c'est la mamie de mes enfants. Elle sait à quelle heure rentrent mes enfants ; s'ils ne rentrent pas, elle va m'avertir. Et mes enfants savent aussi que d'autres personnes font attention à eux (...). Les portes des appartements sont ouvertes. Tout le monde est rassuré. »

**« Nos mamans, elles ont besoin d'aide. Quand elles ont trop de courses, on leur porte. Une maman qui se fait agresser, on l'aide ! »**

LE GRAND ENSEMBLE

 14 ans

Pour autant, entre cet idéal de solidarité que tous défendent et la réalité, certains jeunes ont souligné un écart (« Moi, je laisse ma place dans le bus aux personnes âgées. » « Oui, mais si t'es en galère, il n'y a personne avec toi. Si ta maison brûle, il n'y aura personne »), avant de s'entendre sur le fait que les deux attitudes pouvaient coexister, selon les moments. Quelques-uns font part de leur nostalgie par rapport à une époque où la solidarité était selon eux plus affirmée. « Avant, tout le monde traînait ensemble, mais maintenant, c'est quartier par quartier », explique ainsi un garçon de 15 ans à Cholet : « On ne se sent plus comme des frères. » « Avant, on se prêtait du sucre et du lait. » « On allait demander à la voisine. Maintenant, quand il n'y en a plus, il faut que tu te débrouilles, tu vas l'acheter tout seul », déplore un garçon de 17 ans à Uckange.

À bien y regarder, ces écarts semblent à mettre en rapport avec deux facteurs qui apparaissent lorsqu'on les questionne plus avant : d'une part le fait qu'en grandissant, ils ne s'autorisent plus les mêmes familiarités et prennent conscience de certaines divisions au sein du quartier (« Ça dépend de l'âge. Parce que moi, j'ai connu des périodes où on était tous solidaires, tous ensemble », souligne ainsi un jeune d'Angers) ; d'autre part le constat du renouvellement d'une partie de la population sur certains sites, suite au réaménagement de bâtiments ou à une opération de rénovation urbaine qui a affecté les liens de solidarité préexistants. Reste que dans les coups durs, tout le monde est là : « Quand il y a des choses graves, des décès ou autre, là, oui, il y aura de la solidarité. »

En dépit de quelques bémols, donc, le goût des autres apparaît partout comme guidant les pratiques quotidiennes. Et à tous les âges, la nourriture est au centre de ces pratiques : « Moi en fait, c'est le manger », explique une jeune fille de Montreuil. « Comme on s'est perdu de vue, on fait des repas et on se regroupe tous. Toute la cité y va, c'est comme ça qu'on se retrouve. » Du sandwich avalé

**« À Fameck, ils s'aident : tout le monde entre chez l'autre. Moi, à Paris, c'était pas ça. À part la famille, on ne peut pas rentrer chez quelqu'un comme ça. »** RÉMELANGE

19 ans 

sur un banc jusqu'aux repas d'anniversaire ou de fête préparés à plusieurs, en passant par les sorties en ville jalonnées par les lieux où l'on peut grignoter, le partage de la nourriture apparaît comme la première brique de la solidarité en actes, entre jeunes d'une même classe d'âge, mais aussi entre générations. « *On mange tous Chicken<sup>2</sup> dans une cité. (...) C'est la cuisine de la cité, on va dire.* » Au Vermandois à Saint-Quentin, une discussion sur les solutions à trouver pour améliorer les rapports tendus avec les adultes s'est ainsi conclue par l'intervention d'un garçon de 16 ans, qui a proposé de « *faire un bon repas pour finir tout ça : un couscous ! Pour se faire un câlin collectif à la fin. Qu'on soit plus solidaire entre tout le monde dans le quartier.* » Et à Lyon, les jeunes participants à nos trois rencontres ont invité les animateurs à partager un repas qu'ils avaient eux-mêmes organisé, pour clore dans la convivialité cette expérience.

**« Le ramadan, c'est ce qui lie le plus dans la cité. On mange tous à la même heure, il y a de l'ambiance. »**

MONTREAU-LE MORILLON

 18 ans

Les filles, surtout, ont évoqué les liens qui se nouent autour des repas partagés : « *On cuisine tous ensemble. C'est des temps d'émotion, de rigolade... À chaque repas, il y a des souvenirs.* » Et dans plusieurs quartiers a été évoqué le fait que c'est autour de la table que se vivent les échanges culturels : « *Il y a différentes saveurs, on apprend à goûter d'autres choses. Par exemple, le jour du ramadan, je vais lui dire d'amener des bricks, du couscous...* », explique une jeune fille de Clichy-sous-Bois. « *Des trucs que je n'aurais jamais mangés. Sincèrement, je n'aurais jamais mangé du yassa !* », renchérit une autre, « *Ou du samoussa ! Des crêpes ! Je n'aurais jamais mangé des crêpes sans toi !* »

Point d'orgue de ces temps de convivialité, les repas de quartiers, fêtes des voisins ou repas solidaires organisés par le centre social ou telle association, à l'occasion desquels enfants et adolescents sont parfois invités à mettre la main à la pâte, ont très souvent été mis en avant comme symboles de la générosité qu'il convient de pratiquer pour bien vivre ensemble, autant que comme moments de plaisir et de communion que l'on souhaiterait voir se développer. « *Il y a la fête des voisins, on amène des gâteaux, une participation... Il y a aussi du karaoké... Ça permet de faire connaissance avec d'autres voisins ; de goûter plusieurs trucs aussi ! Il y a des mamans, des petits...* », explique par exemple un jeune homme de 15 ans à Clichy-sous-Bois. « *Plus de fêtes* » est d'ailleurs une

**« Vu qu'il y a différentes origines, on se les partage ; par exemple ma voisine d'en bas, c'est une Arabe, elle nous fait goûter des plats, et nous pareil. On goûte à de nouvelles choses, on voit de nouvelles choses, et notre vision s'élargit. »**

CHARTRONS NORD

17 ans 

<sup>2</sup> Référence à une chaîne de restauration rapide.

demande qui a émergé très fortement, pour pallier les manques identifiés par les jeunes sur leur lieu de résidence. Ainsi à Paris, dans le quartier de La Chapelle, en réponse à la question « *Comment imaginer un futur où le vivre ensemble se passe mieux ?* », un garçon de 13 ans a-t-il expliqué qu'il faudrait « *faire des choses où plein de gens seraient réunis. Que l'on soit solidaires. Je voudrais qu'on fasse des choses amusantes où l'on pourrait retrouver des personnes qu'on ne connaissait pas avant. Que l'on puisse se connaître et connaître d'autres personnes ensuite.* »

## JUSTICE POUR TOUS ET COMPASSION VIS-À-VIS DES PLUS FAIBLES

**« Il faut plus de travail, parce qu'il y a plein de personnes au chômage. Et que tout le monde ait des logements. Il faut que personne ne se retrouve à la rue. »**

PLATEAU ROUHER

 11 ans

Au-delà de ces solidarités de proximité, dont on sait qu'elles caractérisent encore la plupart des quartiers populaires, nombre de jeunes ont témoigné d'un souci général vis-à-vis des plus faibles de notre société. Si l'on ne voulait éviter ici les mots grandiloquents — qui ne sont pas les leurs —, on parlerait volontiers d'altruisme pour dire ce qui les anime dans ce cas. Les moments d'expression collective autour de photographies, notamment, ont fait surgir des témoignages forts en la matière : « *On pense aux gens dans la rue qui essaient de trouver un toit.* » « *Ils ne devraient pas être dans la rue. Ils devraient être dans des associations, des maisons qui hébergent les gens qui sont SDF.* » La solidarité s'étend ainsi aux personnes qui ne sont pas des proches, que l'on ne connaît pas forcément. Il faut « *aider les pauvres, aider la Croix-Rouge, les démunis...* », affirme ainsi un garçon de 15 ans au Grand Ensemble, à Clichy-sous-Bois. Et l'on met alors en rapport ceux qui, dans la société, font preuve de générosité, et les autres : « *Il y a des gens qui gagnent peu et qui, après, donnent pour des associations, pour les gens pauvres ou pour les enfants qui ont du mal dans les pays en guerre* », note ainsi une jeune fille de 12 ans. « *Alors que les footballeurs ou les basketteurs, ils ont la maison, la voiture...* »

Le souci des plus faibles s'est souvent exprimé en termes de révolte par rapport à l'injustice. À Paris, par exemple, les jeunes rassemblés au Centre social de la rue de Torcy, dans le quartier Marx Dormoy, ont évoqué avec indignation la situation des personnes mal logées : « *Dans le quartier, j'ai des connaissances qui sont en squat (...). Une mère seule*

**« On pense aussi aux seniors, aux petits vieux qui ne peuvent plus se déplacer, ou qui ne peuvent plus faire leurs courses parce que c'est trop cher. »**

BRETAGNE ET BOSTANGIS

14 ans 

*avec trois enfants, dont un qui est handicapé. Et elle n'a pas de logement social. Ils sont obligés de s'entasser dans deux pièces ; ils n'ont plus d'intimité. Moi, ça me choque. (...) La grande fille a le même âge que moi, elle fait des études. L'an dernier, elle était en foyer. Cette année, elle passe ses journées à la bibliothèque jusqu'à la fermeture, parce qu'elle ne peut pas bosser à la maison. Je le vis mal pour eux, parce que la maman travaille, les enfants font des études. Ce n'est pas comme s'ils ne faisaient rien : ils essaient de s'en sortir, mais ils n'y arrivent pas. (...) Ils sont obligés de se mettre dans l'illégalité, car le Gouvernement est incapable de leur donner un logement adapté. »*

**« On aimerait bien aussi qu'ils adaptent l'école au handicap. Et que si, par exemple, ils acceptent un autiste, qu'il ait avec lui une assistante ; on ne va pas le laisser seul. »** LA CHAPELLE

 18 ans

À Cholet, c'est la situation faite à Leonarda Dibrani, écolière de 15 ans expulsée vers le Kosovo avec sa famille en octobre 2013, qui est venue sur la table : *« Je trouve ça dégoûtant de la part du Président, l'histoire de Leonarda. Il n'a pas à dire qu'elle revienne toute seule, ça ne se fait pas ! Elle est venue en France parce qu'elle voulait un avenir. Son père, il a peut-être triché, mais ce n'est pas de sa faute à elle. »* Ailleurs, des étudiantes ont souhaité *« plus de centres de soutien scolaire (...), qui seraient peut-être pris en charge par l'État, pour que les enfants en difficulté puissent bénéficier de personnes les aidant à faire les devoirs, ou même juste à lire les bouquins ; qu'ils ne soient ni délaissés, ni livrés à eux-mêmes devant des bouts de papier qu'ils ne comprennent pas. »*

Sur plusieurs quartiers ont été évoquées les actions bénévoles dans lesquelles certains jeunes avaient eu l'occasion de s'engager grâce au centre social, comme par exemple, à Wattrelos, un repas de solidarité pour les migrants organisé à Calais : *« En période hivernale, on organise souvent ces choses-là. (...) Parfois, c'est l'association de Calais qui appelle, quand il y a des galères pour trouver des choses : des couvertures, des baskets... »* À Montbéliard, dans le quartier Petite Hollande, les jeunes ont proposé de mettre en place un projet avec la MJC, *« pour se rendre utiles »* et faire savoir au reste de la ville qu'ils ne sont pas des *« spécimens »*. Les filles voudraient plus particulièrement mener des activités en maison de retraite ou auprès de personnes handicapées. La sensibilité aux personnes âgées est d'ailleurs souvent revenue dans les discussions.

**« On fait des collectes alimentaires pour Saint-Vincent de Paul. »**

BEAULIEU

19 ans 

À Fameck, par exemple, où différentes générations se croisent au Centre social Jean Morette, des liens se sont noués avec certains bénévoles qui font de l'aide aux devoirs, et l'un des jeunes a expliqué avoir animé un atelier pâtisserie à la maison de retraite. Même si « *les anciens* » ne sont pas tous agréables, « *il faut quand même les respecter* », a estimé un autre, « *parce qu'on est plus jeune, parce qu'ils vieillissent...* » « *Quand ils jouent à la pétanque, c'est comme nous si on jouait au foot. C'est leur terrain de jeu, quoi ! C'est là où ils s'entendent le mieux.* »

## LA TOLÉRANCE, UN IDÉAL QUI RENCONTRE SES LIMITES

« *La mixité, c'est ça l'avenir !* »

CHARTRONS NORD

 17 ans

« *Ici, il y a des Algériens, des Portugais, des Marocains...* » « *Des Cambodgiens.* » « *Des Turcs.* » « *Des Français, de tout... Des Chinois, enfin, des Asiatiques.* » « *Et peut-être des Espagnols, mais je ne suis pas sûr. Et des Italiens aussi. Enfin voilà, c'est assez diversifié...* » « *C'est bien.* » « *En vrai, c'est notre fierté.* » Voilà bien résumée, dans cet échange entre filles et garçons de Cholet âgés de 15 à 16 ans, l'impression générale qui ressort de nos rencontres, concernant la diversité culturelle dans les quartiers. « *On cohabite tous ensemble ici, des Noirs, des Arabes, des Turcs, des Chinois, il n'y a jamais eu de problème, il y a tout le monde* », affirme aussi un garçon de 16 ans dans le quartier Chartrons Nord, à Bordeaux. « *Et ça ne nous choque pas* », ajoute son camarade. « *Dans les cités, on est tous soudés entre nous, malgré les couleurs. Il n'y a pas de racisme. En tout cas, moi, je n'en ai pas vu* », renchérit une fille de Clichy-sous-Bois. On pourrait multiplier les citations, sur ce sujet qui rallie la plupart de ceux qui se sont exprimés dans nos rencontres — rappelons qu'il s'agit, pour l'essentiel, de jeunes fréquentant les centres sociaux.

La tolérance est ainsi apparue comme une valeur bien partagée, dans ces quartiers marqués par une très forte diversité culturelle. Elle s'exprime en premier lieu par rapport à l'origine ou la religion de chacun — l'une et l'autre faisant d'ailleurs parfois l'objet de confusion chez les plus jeunes, comme cela a été souligné à Sainte-Eulalie (« *On est tous ignorants en matière de religion.* »). À Paris, les participants à nos rencontres ont ainsi fortement valorisé la mixité culturelle qui règne dans ce secteur de la capitale : « *Ici, il y a beaucoup de gens différents, on vient tous de pays différents. Et c'est ça qui est bien, parce qu'on s'apprend des choses différentes.* » Même point de vue

« *Moi, je suis pour la diversité. Noirs, Blancs... : dans mon bâtiment, il y a tout : Turcs, Français, Arabes, tout. Il y a même un Grec !* »

LE GRAND ENSEMBLE

15 ans 

à Montreuil : « *Dans une cité, c'est simple, il n'y a pas de problème. On ne dit pas : "Votre religion, elle est meilleure que la nôtre". On essaie de se comprendre* », explique une jeune fille. « *On se mélange, on passe au-dessus des problèmes de religion, en fait* », ajoute son amie. Et les mères réunies au Vermandois, à Saint-Quentin, ont confirmé cette ouverture d'esprit : « *Ils sont plus tolérants à la différence.* » « *En fait, ils sont parfaits nos jeunes !* »

**« Nous on est Françaises, et ils nous ont bien intégrées. On a grandi avec eux. Donc, dès qu'ils parlent, on comprend. »**

MONPLAISIR

 15 ans

Filles et garçons se « *charrient* » volontiers sur leurs origines, sans que cela ne prêle à conséquence. Et les uns et les autres font bien la différence entre ce qui se passe au sein du quartier et les situations qu'ils vivent en dehors, profondément marquées par le racisme, comme on le verra plus loin. « *Quand on est entre amis* », explique ainsi une jeune fille d'Angers, « *on va parler arabe, on va parler français en mettant des mots arabes..., on se comprend. Mais je ne pense pas qu'une Française qui est à l'extérieur du quartier nous comprenne. C'est pour ça qu'on change nos comportements..., à l'école par exemple.* »

Cet éloge de la différence et de la tolérance a été mis en rapport sur plusieurs sites avec la figure de Mandela, symbole, pour nombre de jeunes, de la lutte contre les discriminations. À Saint-Jean-de-Braye par exemple, le dirigeant africain est admiré pour sa hauteur de vue : « *Juste un exemple : Nelson Mandela, il était victime de racisme, et quand il est sorti après 27 ans de prison, il s'est dit qu'il n'allait pas se venger, mais plutôt faire la paix* », explique un jeune homme de 18 ans. « *Il s'est dit — excusez-moi l'expression — qu'il n'allait pas être aussi "con" qu'eux, parce qu'il a réfléchi plus intelligemment. Et ça a fait cogiter tout le monde... Ce n'est pas pour autant qu'il n'y a plus de racisme, certains sont toujours aussi racistes, mais ça peut faire changer des gens.* »

Ceci dit, ce bel enthousiasme est à nuancer sur bien des points. Ainsi, sur certains sites, des clivages se dessinent entre groupes culturels, dès lors que l'on creuse un peu la question de la cohabitation. Une jeune fille de Cholet explique par exemple : « *Il y en a qui n'aiment pas..., je ne sais pas comment dire..., qui n'acceptent pas le fait que des personnes d'une autre origine viennent avec eux* ». Des tensions fortes semblent régner, dans cette ville, entre les jeunes restés dans des immeubles de logements sociaux et ceux dont les familles ont été relogées dans des pavillons voisins, nouvellement construits : « *C'est tous des Turcs là-bas.* » Les « *bastons entre quartiers* » sont fréquentes et l'on a peur les uns des autres.

**« On rigole entre nous, dans le quartier. Même si tu entends "sale Noir", c'est que la personne, elle rigole. Mais quand on se voit à l'extérieur, je ne vais pas lui dire "sale Arabe". Déjà qu'on est assez mal vus... »** PLATEAU ROUHER

23 ans 

Même chose à Angers, où des jeunes de 16 et 17 ans ont évoqué le racisme interne au quartier à propos de la population d'origine turque : « *On a l'impression qu'ils ne nous aiment pas.* » Si ces peurs ou animosités interculturelles ont plutôt été exprimées dans des villes faiblement marquées par l'immigration, il ne faudrait pas, cependant, en tirer d'explication simple. Ces tensions peuvent en effet être le résultat d'une histoire locale particulière, les derniers arrivés faisant souvent office de bouc émissaire. Elles peuvent aussi être la conséquence d'une opération de rénovation urbaine qui a modifié l'équilibre des liens sociaux préexistants.

**« Elle est vraiment agréable la ville, c'est propre. À part maintenant il y a les Roumains qui s'infiltrent partout, mais sinon... »** **CITÉ DU FURST**

 21 ans

À Sainte-Eulalie, certains jeunes ont exprimé leur peur des « *Gitans* » vivant à proximité. Des débats ont eu lieu également à Folschviller à propos des Roumains logés dans le quartier, certains accusant les autres de racisme, jusqu'à ce que l'on convienne ensemble que la crainte ressentie était surtout liée à une mutuelle incompréhension des langues française et roumaine. « *En fait, ils sont super gentils.* » Et à Creil, deux garçons de 10 et 12 ans ont au contraire exprimé leur compassion vis-à-vis de personnes « *qui venaient de Roumanie, qui n'ont pas trouvé de logement et qui vivaient dans le local poubelle.* » « *Heureusement, tous les jours, une personne venait leur apporter à manger.* » Les tensions interculturelles et les préjugés à l'égard de l'Autre, si ils existent çà et là, ne sont donc pas représentatifs de l'esprit général des jeunes qui grandissent dans les quartiers populaires : dans leur grande majorité, ceux-ci dénoncent vivement le racisme.

La tolérance est en revanche nettement moins partagée sur le sujet des mœurs. Si les plus jeunes peuvent affirmer haut et fort, par exemple, leur idéal de liberté sexuelle (« *Moi je dis qu'on soit noir, blanc, jaune, vert, gris..., on peut avoir des enfants de n'importe quelle couleur, une compagne ou un compagnon de n'importe quelle couleur ; si on a envie de se mettre avec cette personne-là, c'est qu'on a fait un choix et on assume ce choix* »), il n'en va pas toujours de même chez les plus âgés. Les filles, en particulier, ne bénéficient plus du tout d'une telle largesse d'esprit, dès lors qu'elles grandissent. Certaines d'entre elles intègrent même les stéréotypes imposés par leur milieu culturel : « *Aucun musulman n'a le droit de se marier avec un mécréant* », affirme ainsi une fille de 15 ans habitant le quartier Monplaisir à Angers. « *On a une liberté, mais il faut que ce soit dans le respect, dans les règles.* » « *Devant mon père, je ne me mettrais jamais en jupe, sauf une jupe longue* », explique une de ses camarades. En la matière, la différence est souvent rude avec les garçons, en particulier dans les familles musulmanes : « *Mon frère, il a eu un enfant avec une Française, ils ne sont toujours pas mariés et mon père ne l'a pas rejeté* », remarque ainsi une jeune fille.

Des débats ont aussi eu lieu sur certains sites à propos de l'homosexualité et ont révélé des points de vue hésitants ou critiques : « *C'est difficile à avouer ici* », estime par exemple un garçon de 16 ans dans le quartier Chartrons Nord. « *Ça ne se passe que dans les beaux quartiers de Bordeaux. Ils s'affichent..., genre "J'ai un petit copain". Pas ici.* » Même chose concernant le mariage pour tous ou l'adoption par des couples homosexuels : « *La logique c'est un père, une mère* », affirme un garçon de 15 ans, tandis qu'un autre, plus âgé, confirme : « *Un enfant est obligé d'avoir l'affection d'une mère.* »

**« Par exemple, si quelqu'un est adopté par deux hommes, ça ne passe pas. »**

**PONT BORDEAU  
ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP**

18 ans 

**« Ce qui m'énerve, c'est qu'il y a de plus en plus de drogués dans le quartier. Ça fait peur. Ça ne donne pas envie aux touristes de connaître le quartier, ça montre seulement sa mauvaise réputation. »**

 13 ans

La tolérance est faible, par ailleurs, envers les personnes alcooliques ou toxicomanes, qui inspirent de la crainte. Évoquée surtout dans les quartiers de centre-ville qui participaient à nos rencontres, leur présence dans l'espace public est vécue comme une réelle nuisance. À Paris, c'est le fait que « *les drogués* » aient « *pris le territoire* » qui est dénoncé par les plus jeunes : « *Maintenant, il y a beaucoup de toxicomanes qui s'imposent. On n'ose plus aller dans les jardins. Si on y va, on va voir quelqu'un qui soit se pique, soit fume. On n'est pas à l'aise.* »

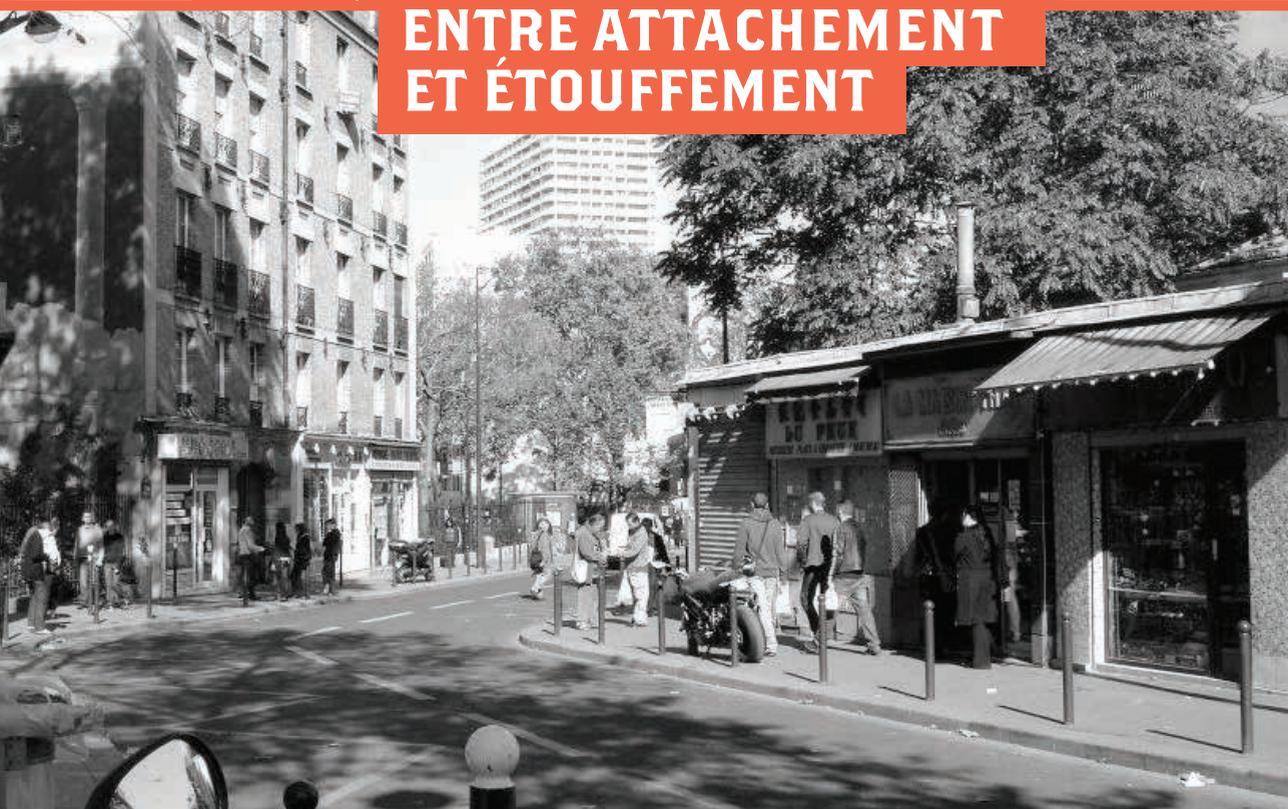
À Lyon, ce sont plus généralement « *les gens de l'extérieur* » qui viennent faire la fête dans le quartier le soir et les week-ends qui sont mal supportés : « *Il y a trop d'alcooliques, trop de racailles.* » « *Ils font leur mélange et ils boivent dehors* », explique un garçon de 19 ans. « *Ils se posent à la porte du bar juste sous mes fenêtres. Ils font du bruit, ça réveille ma petite sœur, qui pleure. Ça énerve ma mère..., qui m'énerve !* » Ces deux sites se distinguent sur ce point des quartiers de banlieue, où les jeunes ont beaucoup parlé des dealers de drogue en expliquant comment ils arrivaient dans l'ensemble à cohabiter avec eux, voire en faisant preuve de compréhension à l'égard de ces grands frères qui ont été « *obligés* » d'en arriver là. Ce sont moins alors les « *drogués* » qui sont dénoncés dans la majorité des quartiers (les dealers semblant veiller à éloigner les consommateurs de leur territoire) que certains délinquants notoires, « *ceux qui ont une réputation* » et qui « *pourrissent* » l'ambiance. « *Il y a des personnes qui volent, on sait qui c'est* », souligne ainsi un garçon de 11 ans à Creil, tandis que son copain précise que ce sont « *les grands du quartier.* »

Au final, et en dépit des exceptions notées ici et là sur ce chapitre des valeurs, l'impression générale qui ressort de tous ces échanges est celle d'une génération qui porte une partie des idéaux humanistes du pays — et qui valorise en particulier l'ouverture aux autres —, donnant à voir de ce fait un réel décalage avec l'ambiance de repli sur soi qui gagne la société française. Une génération, par ailleurs, qui se sait clairement appartenir aux milieux populaires et qui ressent cruellement son exclusion par cette même société : « *Moi j'habite juste derrière..., on dit qu'on est des pauvres.* » Enfin, et sans qu'il faille généraliser trop vite (de nombreuses contradictions traversant les discours que nous avons pu recueillir), il semble que le décalage entre cette jeunesse et celle qui vit ailleurs passe notoirement par le statut fait aux filles, à propos duquel les valeurs d'égalité et de liberté apparaissent bien mises à mal.



# GRANDIR AU QUARTIER:

ENTRE ATTACHEMENT  
ET ÉTOUFFEMENT



C'est souvent par une réflexion sur le quartier comme lieu de vie qu'ont débuté nos rencontres. Et en la matière, les jeunes ont été prolixes. Ils ont dit l'attachement presque viscéral qu'ils éprouvaient par rapport à ces immeubles, à ce coin de ville qui les a vus naître et grandir ; leur peine de voir celui-ci déconsidéré par les médias, dégradé par une minorité ou bouleversé par des opérations de démolition. Mais leurs propos ont aussi laissé transparaître en filigrane un sentiment d'étouffement : celui que l'on éprouve vis-à-vis d'un lieu d'où l'on ne peut sortir facilement, et où s'impose trop fortement le regard des autres. On voit alors se dessiner à travers leurs témoignages les heurs et malheurs de l'entre-soi, tels qu'ils ont été décrits depuis longtemps dans diverses études sur les quartiers populaires.

*« Dans la famille, on s'aime ou on ne s'aime pas..., ici, c'est pareil. La cité, c'est une grande famille, mais avec des gens qu'on n'aime pas. On fait avec... »*

MONTREAU-LE MORILLON

17 ans 

## ICI, C'EST COMME UNE GRANDE FAMILLE, ON EST EN SÉCURITÉ

*« Quand on rentre, on connaît tous les gens, on n'est jamais trop seul. On voit les petits jeunes en bas, les petits vieux... »* LA RÈGUE VERTE

 25 ans

La métaphore familiale a été très souvent utilisée pour décrire le type de liens qui soudent les jeunes à leur lieu d'habitation. Elle permet d'abord de dire l'affection que l'on porte au lieu, et le fait que l'on s'y sente à l'aise, en confiance : *« C'est comme une grande famille. On connaît pas mal de personnes, on s'y sent bien »*, explique ainsi une jeune fille de 22 ans à propos du Plateau Rouher (12 000 habitants, à Creil). La même idée est d'ailleurs avancée quelle que soit l'échelle du quartier. À La Teste-de-Buch par exemple, dans le quartier de la Règue verte qui compte seulement 3 500 habitants, un jeune homme de 25 ans utilise cet argument de l'interconnaissance pour expliquer à quel point il se sent bien dans ce lieu où il a emménagé il y a deux ans, et qu'il pense différent des grands ensembles.

Pourtant, rien ne distingue son discours de celui que tient à l'autre bout du pays une jeune fille de Saint-Quentin, à propos de son quartier du Vermandois (8 700 habitants) : *« C'est comme une famille, tout le monde se connaît. »* Et le même propos revient aussi dans la bouche d'une jeune femme de Clichy-sous-Bois lorsqu'elle évoque les tours récemment démolies dans son quartier du Grand Ensemble (27 800 habitants) : *« C'était une famille, on a grandi avec... »*

On comprend alors que ce n'est pas la taille du quartier qui induit ce type de rapport au lieu de résidence, mais bien un certain mode de vie populaire, caractérisé par des relations de voisinage puissantes et le partage de moments de convivialité au sein de réseaux de proximité. Renforcé parfois par le regroupement sur un même secteur de ménages apparentés (parents, enfants, cousins...), ce mode de vie procure à la fois du plaisir à moindre coût — pour ceux qui n'ont guère les moyens financiers de bouger — et une forme de protection vis-à-vis des aléas de la vie. Les jeunes le sentent très bien, qui ont dit presque partout à quel point ils se sentaient « à l'aise » dans leur quartier, « en confiance », protégés par cet environnement familial.

**« Tout le monde se connaît, c'est simple. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 

Parfois, ce sentiment a été évoqué en opposition au vécu de la grande ville : « Ici, on se sent toujours en sécurité. C'est pas Angers ou Nantes... », a-t-on par exemple entendu à Cholet. Tandis qu'à La Teste-de-Buch, une mère de famille confirmait : « On habite dans les tours, donc on arrive à se connaître. (...) Ici, c'est un cocon, on est en sécurité. Moi, j'arrive de la région parisienne, ça n'a rien à voir : l'insécurité, les dégradations, le bazar tous les soirs... » Mais le plus souvent, cette impression d'être à l'abri a été mise en relation avec le fait que jeunes et moins jeunes avaient leurs repères matériels et affectifs dans le quartier. Ce qui va de pair avec une crainte de « l'extérieur », autrement dit d'une population que l'on sait différente, socialement ou culturellement.

**« Si un fils de bourge vient dans le quartier, il ne va pas se sentir en sécurité, alors que nous, si. Parce qu'on est là depuis longtemps. »**

BRETAGNE ET BOSTANGIS

 16 ans

« Au quartier », chaque jeune est conscient que des adultes connus veillent sur lui et qu'il peut obtenir du secours en cas d'accident ou d'agression, de la part de parents, de voisins, de grands frères ou d'amis. « Quand on a un problème, les grands ils viennent direct », note ainsi une jeune fille à Saint-Quentin. Tandis qu'à Montreuil, une autre précise, pour dire la protection collective qui s'exerce vis-à-vis des enfants, que « dans ce quartier, la maman des uns, c'est la maman des autres. » Les jeunes ont aussi expliqué que cette familiarité était renforcée par le vécu partagé de leurs années d'école, effectuées la plupart du temps dans un même établissement : « On se connaît tous plus ou moins, parce qu'on est tous passés par le même lycée Émile Zola. C'est pour ça qu'on dit que Wattrelos, c'est un village. »

Sur nombre de sites, ce sentiment de relatif bien-être lié à l'entre-soi est renforcé par les logiques de peuplement qui ont abouti à un regroupement de familles issues de l'immigration. On note ainsi, ici ou là, des tendances communautaires qui accroissent encore le côté « familial » de la vie

**« Ma ville, ça représente la force. Je trouve qu'on est bien unis. C'est ça qui nous permet d'être forts, malgré ce qu'il y a autour de nous. »**

CITÉ DU FURST

23 ans 

quotidienne. En témoigne par exemple cet échange entre des garçons de 17 ans vivant dans le quartier Rémelange à Fameck : « *Moi, j'ai remarqué que la plupart des Arabes, soit Algériens, Marocains, Tunisiens..., ils viennent ici.* » « *À Fameck, tu vas trouver des magasins halal et tout. Mais si tu vas à Marshpi, il n'y a rien, il y aura du jambon tout cru !* » « *C'est pour ça que les gens, ils viennent habiter ici.* » « *Il y a une communauté.* » Même lorsque le peuplement du quartier est très multiculturel, la proximité de destin entre familles issues de l'immigration explique que les jeunes se sentent, dans leur cité, protégés du racisme qui sévit dans la société française. Leur lieu de résidence est alors perçu comme « *une bulle* », « *un cocon* », « *un aimant*. »

**« On est dans des quartiers où il y a beaucoup d'étrangers. Du coup, tout le monde est étranger : il n'y a plus de problème ! »**

LE GRAND ENSEMBLE

 16 ans

Conséquence de cet entre-soi plus ou moins poussé, plus ou moins choisi, et de cet effet protecteur que procure la vie entre semblables : les jeunes s'identifient très fortement à leur lieu de résidence. Un facteur qui joue certainement pour la jeunesse en général, mais qui se trouve exacerbé dans ces quartiers populaires, où la faiblesse des revenus des familles ne laisse guère la possibilité aux enfants et adolescents de se construire en fonction d'expériences vécues ailleurs. Ainsi à Folschviller, à la question : « *Si vous deviez partir de votre quartier, qu'emmèneriez-vous ?* », des jeunes de 20 à 23 ans ont répondu en chœur : « *La famille ! Tout le monde, les amis, les habitudes qu'on a avec les gens du quartier..., tout.* » « *On prend le quartier !* » Même son de cloche à Creil, où l'on a senti le désarroi des plus jeunes à s'imaginer devoir déménager : « *Ton quartier, si tu déménages, c'est comme si tu perdais ta deuxième famille.* » Et à Cholet, une jeune fille de 15 ans a elle aussi expliqué combien elle se sentirait démunie en dehors de son quartier : « *Ce qui fait peur, c'est de faire d'autres connaissances ailleurs. Parce que tu seras nouvelle quelque part, tu ne connaîtras personne... J'ai peur d'être toute seule.* »

Avec l'identification vient très vite la tendance à s'approprier le territoire : « *C'est mon quartier. Même si on ne fait rien, ici, c'est chez nous* », explique par exemple un garçon résidant à la Petite Hollande à Montbéliard. « *Un quartier, il se dégrade tout le temps, de jour en jour, mais on l'aime* », affirme aussi une fille de 12 ans dans l'Oise. « *C'est à nous, c'est notre endroit !* », renchérit un garçon.

**« Moi, ça me ferait mal de déménager d'ici. On est parti deux ans, il fallait qu'on revienne. »**

LE VERMANDOIS

16 ans 

Cette appropriation peut être la source d'une certaine fierté, voire d'une volonté de protéger son lieu de résidence des dégradations, comme en témoignent les propos d'une adolescente à Creil : « *D'accord, on n'habite pas dans des châteaux ou des trucs comme ça, mais il faut qu'on fasse attention. On dit que c'est sale et tout, mais c'est nous qui salissons, c'est les gens qui habitent ici qui salissent.* » Ce fort enracinement territorial a pourtant son revers : il est en effet bien souvent à la racine d'affrontements avec des groupes de jeunes résidant ailleurs dans la ville. « *C'est chacun son quartier. On dépend tous de nos quartiers* », explique ainsi une fille de 13 ans à Cholet, tandis qu'un garçon précise : « *Ici, c'est personnel. Il y en a un qui vient dans notre quartier, c'est comme s'il rentrait dans notre espace personnel.* »

**« Notre quartier, c'est notre signature. Ça veut dire qu'ici, c'est à nous. Personne n'a le droit de nous le prendre, ça nous appartient. »**

PLATEAU ROUHER

 12 ans

Au fil des discussions, les jeunes qui participaient à nos rencontres ont cependant souligné les inconvénients de cette trop grande interconnaissance vécue sur leur lieu d'habitat. Comme dans une famille, on se sent parfois trop « *les uns sur les autres.* » Le revers de la convivialité et de la sécurité assurée, c'est en effet le contrôle social permanent. « *Tout le monde nous voit. On est tricard<sup>3</sup>..., il y a la mère à Untel qui me voit. Tout le monde sait tout des agissements de chacun* », explique par exemple un jeune homme de 23 ans sur les Pentes de la Croix-Rousse à Lyon. « *C'est à cause du réseau des daronnes<sup>4</sup>, qui est très étendu. C'est plus efficace que la police !* », confirme son camarade. Pas simple, en effet de vivre toujours sous le regard des autres. D'autant qu'à la surveillance des adultes, que l'on supporte plus ou moins bien (selon qu'il s'agit de parents, d'amis, ou au contraire de voisins avec lesquels on n'entretient pas de bonnes relations), vient s'ajouter celle des grands frères, qui exercent à l'égard des filles de la cité un pouvoir déplacé.

« *Dans le quartier, tout se sait. S'il y a un couple, au bout de deux jours tout le monde le sait* », note par exemple un jeune homme de 16 ans à Cholet. « *Ici il y a trop de bouche à oreille* », se plaint-on aussi à Saint-Jean-de-Braye. « *Il n'y a que du commérage. Même la vieille au rez-de-chaussée, elle me surveille quand elle est au téléphone.* » Conséquences de l'envahissement de la vie privée par le voisinage ou les bandes d'amis, les bruits qui courent sur les uns et les autres prennent parfois des proportions incontrôlables dont nombre de nos interlocuteurs ont eu à souffrir, en particulier les filles : « *Ça fait des mythes* », qui collent ensuite à la peau de certains. À Montreuil, par exemple,

**« Les grands frères, en fait, ils sont trop protecteurs. Trop ! »**

MONTREAU-LE MORILLON

18 ans 

<sup>3</sup> Expression argotique issue du mot « trique ». Littéralement « qui mérite la trique ».

Par extension : « interdit de séjour ».

<sup>4</sup> Les mères, en argot.

une grande partie des échanges ont tourné autour de ce problème. Au point que les jeunes présents ont comparé leur quartier à un réseau social : « *Dès que tu prononces le nom de quelqu'un, tout le monde va le savoir...* » « *C'est une cité, je te jure, c'est Facebook !* » C'est peut-être d'ailleurs ce poids de la trop grande proximité vécue dans l'habitat qui explique la méfiance que les plus âgés éprouvent à l'égard des réseaux sociaux, à l'instar de ce jeune homme de 26 ans rencontré à Laval : « *Je n'aime pas être fliqué. Alors, aller déballer ma vie sur les réseaux sociaux... Je pense que j'ai assez d'amis que je vois régulièrement, sans avoir besoin de communiquer par Twitter.* »

## MAIS ON S'ENNUIE, IL N'Y A RIEN À FAIRE...

« *On sort de l'école, on va faire nos devoirs, on rentre à la maison, c'est tout. Quelle triste jeunesse...* » **QUARTIER OUEST**

 23 ans

Très tôt, donc, les jeunes apprennent à faire avec les inconvénients de la vie sociale, dans ces quartiers où ils ont grandi et qui représentent l'essentiel de leur univers quotidien. Comme dit une fille de 13 ans au Plateau Rouher à Creil : « *Un quartier, c'est toute notre vie.* » Et la vie n'y est pas facile tous les jours... D'abord, on s'ennuie beaucoup, lorsqu'on est adolescent ou jeune adulte sans emploi. Comme un leitmotiv, le thème du vide, de l'inactivité forcée, revient dans la bouche des garçons et des filles de tous âges. « *Ici, on tourne en rond* », ont-ils souvent déploré. « *Le dimanche, on se fait chier* », explique un garçon de 14 ans à Cholet, « *Du coup, on joue à la console.* »

Et une de ses camarades confirme : « *Dans notre quartier, on ne peut pas faire de loisirs, on est obligé de bouger ailleurs.* » Ce n'est pas mieux en banlieue parisienne, où il n'est pas toujours simple de se rendre « *en ville* ». Des mamans l'ont expliqué, à Clichy-sous-Bois par exemple : « *Ils s'ennuient (...). C'est la Wii ou la PlayStation. Et quand je lui dis "tu stoppes tout" — parce qu'il faut toujours être derrière — c'est : "je m'ennuie".* » Presque partout, les jeunes ont insisté sur le manque d'activités qui leur étaient proposées, ainsi que sur l'insuffisance des lieux de vie collective propices aux rencontres ou à l'échange.

Qu'ils réclament selon les sites « *plus de fêtes* », « *un cinéma* », un « *bowling* », « *un bar* », « *une patinoire* », « *un studio d'enregistrement* », « *plus d'activités pour les jeunes* », « *de l'animation* »..., c'est toujours la même idée qui est derrière : à cet âge où l'on a besoin d'être actif, où l'envie de s'amuser, de découvrir et d'aller vers les autres est forte, on manque d'occasions et de lieux pour le faire. Une jeune fille rencontrée en Lorraine s'en

« *Ici, on ne vit pas, on survit. C'est une ville de vieux. Il n'y a rien, on s'ennuie à mort.* » **PONT BORDEAU ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP**

20 ans 

inquiète pour ses frères et sœurs : *« Je vois que mon petit frère de 15 ans, il est tout le temps à la maison. Il n'y a jamais rien de proposé ; ou tout le temps la même chose : des macadam sports, qu'on peut trouver partout... Mais rien de bien, par rapport aux autres villes. »* Parfois, les discussions l'ont montré, c'est le déficit d'informations qui est en cause : des activités ont bien lieu sur la commune, mais les jeunes ne le savent pas, l'information n'est pas arrivée jusqu'à eux. Elle est affichée dans des lieux où ils n'ont pas l'habitude ou l'occasion d'aller, ou sur des sites internet institutionnels, qu'ils ne fréquentent pas.

**« Tu sais ce qu'on a fait dimanche ?  
On s'est battu avec des bâtons. »**

PETITE HOLLANDE

 15 ans

Dans ces conditions, les équipements tels que centres sociaux, maisons des jeunes, maisons pour tous... apparaissent comme des lieux de rencontres très appréciés — lorsqu'ils existent et assurent une fonction d'accueil libre et ouvert à tous. Ici et là cependant, on reproche à certaines de ces structures d'être trop focalisées sur les adultes et les enfants : *« Il y a vraiment des tranches d'âge visées, les plus petits et les plus grands. Mais nous, les jeunes, on est entre deux et on ne sait pas quoi faire, on ne sait pas où aller. »*

Ou bien l'on déplore que ces lieux d'accueil soient fermés en soirée ou le week-end, précisément lorsque l'on aimerait bien sortir ! Car ce que l'on recherche, ce sont autant des activités encadrées, ciblées, qu'un espace où pouvoir simplement être ensemble ou rencontrer des jeunes d'ailleurs. *« Il y a le biblio-bus »,* reconnaît ainsi un garçon du quartier Beaulieu à Wattrelos. *« Mais sur la période hivernale, dans les villes à côté, il y a une patinoire ; nous non. À Wattrelos en fait, à part les Berlouffes, il n'y a rien du tout. Les Berlouffes, tout le monde est dehors, c'est une grande fête. »* *« Avant, on avait un marché de Noël, mais maintenant, il n'est plus à l'extérieur, donc ça perd de son charme »,* renchérit son camarade.

Un espace de convivialité a particulièrement été plébiscité d'un site à l'autre : les « citystades », terrains multisports dont nombre de quartiers ont été équipés ces dernières années. Très souvent cités par les plus jeunes, notamment par les garçons, ils l'ont été surtout en tant qu'espaces de vie sociale, presque davantage que pour l'offre de pratique sportive qu'ils représentent. Lorsque le quartier en est dépourvu, comme dans le cas de la Petite Hollande à Montbéliard, on en voudrait bien un, couvert de préférence, pour pouvoir s'occuper pendant l'hiver. Ceci dit, ces équipements ne peuvent satisfaire toutes les classes d'âge. Au bout d'un moment, *« on en a marre »,* tout comme d'autres activités qui conviennent bien aux petits, mais dans lesquelles les plus grands ne se retrouvent plus.

**« À la bibliothèque, il n'y a jamais  
les livres que je cherche, et puis,  
c'est toujours fermé ! »**

SAINTE-EULALIE

17 ans 

« Il y a le sport, mais sinon : rien. »

BEAULIEU

 15 ans

C'est en grandissant, en effet, que le sentiment d'ennui s'accroît, surtout pour les garçons, qui poursuivent moins tard leurs études et ont un mal fou à trouver du travail. Alors, on « rouille » en bas des tours et l'on ressent de plus en plus les effets de l'assignation au quartier : « *C'est toujours la même chose, on parle de tout et de rien... Personnellement, je n'ai plus l'âge de jouer au ping-pong et au billard. Je le fais parce que je suis en déficit. Je viens d'avoir 21 ans ; et je squatte le quartier : ça n'a pas changé.* » Certains s'indignent de ce manque d'équipements ou d'activités culturelles ou sportives. Ils argumentent alors sur l'injustice, voire sur le rejet de la jeunesse que manifesterait cet état de fait. « *On est la 7<sup>e</sup> ville du département, donc on devrait avoir certains équipements, comme un cinéma* », souligne ainsi un garçon de Wattrelos avant de conclure : « *Je pense que la jeunesse fait peur.* »

Très souvent aussi, les jeunes ont évoqué deux problèmes majeurs qui les empêchent d'accéder à des activités en ville : les transports d'une part, et le manque d'argent d'autre part. « *On y va comment là-bas ?* », s'indigne par exemple un jeune de 16 ans à Montbéliard. « *Le bus, on peut le prendre que jusqu'au Viette ; après il y a les contrôleurs. Et si on demande de l'argent à nos parents, ils nous donnent des bons CAF, ils pensent que ça marche partout !* » Idem à Wattrelos : « *On n'a pas de rentrées d'argent, il faut le préciser. Comme on ne travaille pas... ; et qui dit pas d'argent dit squattage.* »

« *Ça bouge pas trop, ici. D'un côté, c'est bien, le calme... Mais d'un autre côté, on s'ennuie, il n'y a rien à faire* » RÉMELANGE

19 ans 

À Sainte-Eulalie, des pères de famille ont eux aussi déploré le coût trop élevé des activités proposées pour la jeunesse, tout en soulignant qu'ils ne demandaient pas la lune : « *Tu mets à disposition des ballons de foot pour les garçons, de volley pour les filles, et tu passes une bonne journée. Avec un goûter à quatre heures, c'est pas compliqué.* » Surgit alors le sentiment d'être méprisés ou délaissés des pouvoirs publics. À Saint-Jean-de-Braye, les garçons ont ainsi décrit leur « galère » avec amertume : « *La jeunesse est oubliée. Ça fait au moins deux ou trois ans qu'on demande un city parc pour faire de la musculation, mais on n'a rien. On attend toujours. Tellement on ne vit pas que le dimanche, on a réussi à créer notre propre activité : le moto cross. Mais la mairie, les flics, la société veulent nous l'interdire.* » Ce serait pourtant simple, selon eux, d'améliorer l'ambiance : « *Tu veux rendre le quartier heureux : tu déposes un ballon. Là, on joue avec des canettes ou un ballon imaginaire... Avec un ballon, on joue tranquille jusqu'à des heures tardives. Un ballon, une moto, des filles, ça rend heureux !* »

**« On a tout fait. Le ciné, le bowling... Une fois, deux fois ça va, mais après : stop. L'été, on peut aller à la piscine, ou à Montbéliard..., mais l'hiver il n'y a rien, il fait froid. Et ici, c'est plus souvent l'hiver. » LES BUIS**

 16 ans

Nombre de jeunes situent dans cette absence d'animations, de lieux dédiés à la jeunesse ou de facilités pour bouger en ville, la source des bêtises qu'ils sont amenés à commettre : « Il y avait un studio pour rapper. Pourquoi le maire l'a fermé ? C'était stylé. On n'a pas compris la fermeture. Ça, ça empêcherait de galérer. Au lieu de faire les cons, on irait là. » Et puisque le besoin d'être ensemble est décidément vital à cette période de la vie, il ne faut pas s'étonner que des tensions s'instaurent avec le voisinage, à propos des rassemblements de la jeunesse dans des lieux inappropriés. Le froid et la pluie ont ainsi souvent été mis en avant comme les raisons principales de leurs regroupements dans les halls d'entrée des immeubles, dans les cages d'escaliers ou sous les arrêts de bus. Mais l'été, ce n'est guère plus simple : c'est alors en pied d'immeuble que les jeunes se réunissent — ce qui ne va pas sans nuisances pour les voisins.

À Watrelos par exemple, dans le quartier du Laboureur, les rassemblements ont lieu « depuis 20 ans au même endroit, sur la pelouse », en particulier le week-end. Ils seraient surtout le fait des plus de 18 ans, « ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. Ça parle, ça met la musique..., ils boivent un coup, les déchets ne sont pas mis à la poubelle. Les gens en ont marre ! » « Il n'y a même plus d'herbe. » La colère des adultes va alors croissant, comme l'expliquent des mamans réunies au Plateau Rouher : « L'été, ils sont bruyants. Ils se lâchent ! Ils font des fauteuils dehors... » Même si certains font preuve de compréhension (« On revient toujours au même point : il n'y a pas de lieux ! »), l'exaspération est inévitable : « Parfois on ne peut pas ouvrir les fenêtres, ça hurle. Même quand ils rentrent chez eux, les parents, ils sont à bout de nerf. C'est tout un ensemble, qu'on vit tous mal. »

## COMMENT LUTTER CONTRE LE DÉSŒUVREMENT DES JEUNES ?

À Sainte-Eulalie, en Gironde, et à Creil, dans l'Oise, des parents qui participaient à nos rencontres ont fait des propositions pour résoudre le lancinant problème de l'ennui dont souffre la jeunesse des quartiers. Il faudrait en priorité agir selon eux sur les transports : *« Si le transport allait mieux, ils pourraient aller là où sont les activités. Le tram a été réalisé pour ça, mais il ne passe pas encore à Sainte-Eulalie. »* L'important en effet, pour éviter que leurs enfants ne sombrent dans l'inactivité après l'école, c'est de leur donner la possibilité d'accéder à d'autres territoires, d'autres opportunités, d'autres activités que celles auxquelles se limite leur vie quotidienne.

*« Il faudrait leur faire connaître autre chose que la tristesse du quartier. »*

*« L'année dernière, des enfants se sont extasiés parce qu'ils ont vu des rats »,* se lamente une maman. *« C'est un exemple parmi tant d'autres..., ce sont leurs amusements maintenant. C'est triste. »* Il faudrait donc les faire bouger, *« diversifier leurs lieux de vie »,* pour qu'ils échappent à l'engrenage de l'assignation au quartier. Pour aller dans ce sens, à Creil comme à Sainte-Eulalie, ce ne sont pas tant des équipements supplémentaires que les parents demandent, qu'un accès favorisé à ce qui existe déjà dans leur ville. Déplorant le fait que *« tout soit payant »,* les uns et les autres ont souligné avec force que les choix en faveur de la jeunesse sont d'ordre politique. Ils ont rappelé que les parents des milieux populaires n'ont pas les moyens de financer des loisirs pour leurs enfants et que les inégalités face à l'avenir se renforcent de ce fait.

*« La France a les moyens d'aller faire la guerre au Mali, mais ne peut pas offrir à ses jeunes des activités sportives gratuites. Ce n'est pas normal. »*

D'où leur appel à davantage d'équité entre les territoires et les populations. *« Si on pouvait instaurer une activité sportive gratuite pour les enfants, ou pas payante par les parents mais peut-être par un autre financement, les impôts par exemple, ce serait bien. Parce qu'autrement, c'est toujours les mêmes qui sont pénalisés, ceux qui n'ont pas d'argent. Pourquoi y a-t-il encore ces barrières financières qui empêchent l'épanouissement, l'accès aux activités aux enfants ? »*

*« Il faudrait des gens en poste qui fassent vivre les structures, plutôt que de voir celles-ci qui vieillissent... »*

Par ailleurs, tout en reconnaissant qu'il faudrait *« que les jeunes à qui on donne accès à tout ça respectent les choses »,* ils ont souligné le besoin en ressources humaines sur les quartiers. Selon certains en effet, il existe des équipements sous-utilisés : *« Il y a des possibilités, il faudrait quelqu'un pour les accueillir. »* D'autres ont plaidé pour davantage d'ouverture et de tolérance à l'égard de la jeunesse, en appelant à la reconnaissance de ses talents, trop souvent étouffés dans l'œuf au lieu d'être encouragés : *« Parmi les jeunes, il y a des artistes. Pourquoi ne pas les inviter à faire des fresques ? Il y a tellement d'opportunités aujourd'hui..., même s'ils n'ont pas les moyens, ils veulent s'exprimer. En plus d'être contents, ils respecteraient ce qu'ils ont créé. »*

## LA VIOLENCE, UNE RÉALITÉ ORDINAIRE

Ce n'est pas le moindre des paradoxes relevés lors de nos rencontres : alors qu'ils ont presque tous affirmé, dans un premier temps, se sentir en sécurité dans leur quartier, les jeunes qui se sont exprimés ont aussi beaucoup évoqué les violences de toutes sortes auxquelles ils sont confrontés, parfois de manière très précoce. La contradiction n'est qu'apparente. D'une part parce qu'ils ont malheureusement appris à considérer nombre de ces agressions comme relevant de la vie ordinaire (ainsi par exemple le fait de se battre entre eux) ; et d'autre part, parce qu'ils ont tendance à renvoyer une bonne partie de ces violences sur les autres : elles seraient le fait « *des grands* », « *de la population extérieure* », de ceux qui habitent « *dans les pavillons* »... ; d'un voisin qui a « *pété les plombs* » ; d'une famille qui a « *mal tourné* » et dans laquelle on ne se reconnaît pas...

Toujours est-il que les faits sont là : la violence fait intimement partie de leur vie et, en cela, ces jeunes se distinguent nettement de la moyenne de leurs semblables dans le pays. Cette violence "ordinaire" a été parlée à de multiples niveaux, depuis celle qui règne dans certaines familles ou à l'école, entre professeurs et élèves, jusqu'à la violence institutionnelle : celle, par exemple, ressentie lorsque le bus qu'on attend depuis longtemps dans le froid ne s'arrête pas alors qu'on lui fait signe ; ou celle de la police qui débarque au petit matin pour une perquisition dans l'appartement et qui « *humilie* » la maman devant ses enfants. Elle a aussi souvent été évoquée à propos de la rénovation urbaine, de la démolition d'immeubles ; et plus généralement, en termes de violence sociale, lorsque les jeunes disaient leur révolte contre les inégalités perçues au sein de la société française.

**« Le quartier, il est riche en violence, parce que tous les jours, il y a au moins 3 ou 4 bagarres. Dans mon quartier, à peine je sors, je trouve des bastons. »**

PLATEAU ROUHER

12 ans 

**« Ici, quand il y a des gens qui se battent, ça va tout le temps trop loin. »** MONTREAU-LE MORILLON

 18 ans

Multiforme, donc, la violence transparaît d'abord au niveau verbal, à travers les insultes ou le « *manque de respect* » qui ont souvent été pointés lors de nos rencontres : « *La vulgarité, on voit ça beaucoup* », note une jeune fille à Creil. « *Le langage, le vocabulaire, dans le bus..., comment ça crie. Les gens ne font pas attention à ceux qui sont autour d'eux.* » Cette violence "mineure", quotidienne, répétitive, qui marque les relations entre adultes, entre jeunes et adultes, ou entre les jeunes eux-mêmes, constitue comme le bruit de fond d'un paysage auquel les uns et les autres s'habituent plus ou moins. « *Des fois, quand je vais sonner chez un copain, il y en a qui me regardent bizarrement, ils m'insultent. (...) Et nos profs, il y en a que tu insultes : ils n'arrêtent pas de nous embêter, ils nous donnent des*

évals. *C'est un peu saoulant ; ceux-là on ne les respecte pas, ça ne sert à rien.* » Même si certains jeunes précisent : *« Parfois, on se traite pour rigoler »*, d'autres sont choqués par cette agressivité ou en souffrent réellement : *« Il y a des racistes ici »*, se plaint ainsi une adolescente à La Teste-de-Buch. *« T'es grosse, on t'insulte, t'es maigre, on t'insulte... Je me suis fait voler le téléphone et traiter de "mounak" parce que je suis grosse.* » Il y a aussi les *« embrouilles »* entre filles, ou entre garçons d'un même quartier, qui vont *« se régler sur Facebook »*, lors d'altercations dans la rue, ou à la sortie du collège ou du lycée.

De même que cette violence verbale, qui impressionne les plus petits, est perçue comme normale dès qu'ils prennent un peu d'âge — que ce soit chez les filles ou les garçons — les affrontements entre bandes issues de quartiers différents semblent également relever du quotidien ordinaire. Certains garçons s'en vantent, comme d'une manière d'être à la hauteur de la réputation qui est généralement faite aux « jeunes des quartiers » : *« Entre être aimé et craint, je préfère être craint »*, affirme par exemple un lycéen de 17 ans à Fameck. Idem à Creil, au Plateau Rouher, de la part de collégiens : *« Nous, on a créé une nouvelle violence, la violence avec objets. Parfois, on ramène des armes. (...) Dans le quartier, on n'a pas peur, on ramène tout ce qu'on veut. » « Notre violence, elle est brûlante. »*

Chez une partie d'entre eux, on sent que l'affirmation de la violence, celle que l'on subit dans le quartier ou dans la ville et celle que l'on porte en soi, est devenue une manière d'exister aux yeux des autres. À Cayenne notamment, dans le quartier A-Pou-nou<sup>5</sup>, on a senti la volonté des jeunes de 14 à 20 ans qui s'exprimaient de mettre en avant leur capacité à résister à un environnement *« dangereux »*. Évoquant l'alcool, la drogue, les armes qui circuleraient dans le quartier..., tel petit frère en prison ou encore les coups reçus depuis l'enfance, ils ont spontanément fait part de leur familiarité avec la mort : *« On va tous mourir, de toute manière, donc c'est pas grave. » « Il y a un copain, ça lui est arrivé il y a 2 semaines, "boum", comme ça ! » « C'est pas fréquent, mais ça fait mal. C'est pour ça qu'on vit la vie. » « On tue la vie ! »*

**« Dans l'éducation guyanaise, on reçoit des coups tous les jours. (...) Tout le monde donne des coups, les grands frères et les grandes sœurs aussi. Tant qu'on fait des bêtises... »**

A-POU-NOU

15 ans 

<sup>5</sup> Dans ce quartier, il n'existe pas de centre social. Les temps de rencontre et de prise de parole collective de la part des jeunes étaient une première, ce qui explique en partie, sans doute, la teneur plus provocante de leurs propos...

« Les jeunes se vangent, mais ça ne veut pas dire qu'ils ne s'aiment pas: ils sont tout le temps les uns sur les autres, donc le moindre truc les énerve... C'est de la chamaillerie, ça ne va pas plus loin. » **LA RÈGUE VERTE**

 23 ans

Tous n'abordent pas le sujet avec autant de légèreté ou de fanfaronnade. Certains se plaignent de cette ambiance violente et de ses conséquences, notamment parmi les plus jeunes. « *Le matin, quand on va au collège, à 8 h, on voit l'ambulance. Ça fait du bruit, quand je viens de me réveiller, un gros bruit. Après j'ai mal à la tête pendant les cours.* » « *Il y a beaucoup de violence, presque partout dans notre quartier. Des fois, pour un jeu, ils s'énervent. Je n'aime pas ça, je dis que c'est des rageurs.* » Certains jeunes font très tôt le lien avec les conditions de vie des familles, l'inactivité, les inégalités sociales..., qui induisent selon eux ces comportements : « *S'ils ont été élevés dans la misère, c'est normal... C'est leurs seuls moments d'amusement.* » Et les mêmes expliquent comment les uns et les autres sont presque inexorablement entraînés dans ce cercle d'agressivité : « *Quand les gens, ils nous font de la violence, on leur fait de la violence aussi.* »

Les filles ne sont pas à l'abri de cette rudesse interne aux quartiers. Ainsi à Creil, une collégienne de 13 ans reconnaît que « *parfois on s'amuse avec la violence. On n'a rien à faire, on s'amuse avec la violence, mais pour rigoler.* ». À Montreuil, d'autres, plus âgées, ont évoqué les bagarres qui dégénèrent dans le quartier : « *Ça se termine tout le temps par quelqu'un qui va à l'hôpital, des fusillades...* » « *Les mamans qui pleurent et tout. Du sang. Et les bébés qui crient partout.* » Affirmant qu'elles étaient chacune individuellement contre la violence, elles ont échangé sur les moyens de réagir autrement, en avouant que c'était compliqué : « *On n'a pas d'autre solution dans une cité, à part se taper.* » « *Je ne pense pas que c'est en tapant que ça va régler l'histoire, mais des fois, franchement...* » « *Quand c'est quelqu'un qu'on connaît, une copine ou quelqu'un de la famille, on s'en mêle.* »

« **Il faut se faire respecter dans la peur.** » **RÉMELANGE**

17 ans 

Invitées à comparer leur quartier à un animal, certaines ont choisi le chien ; d'autres le guépard, pour bien dire l'ambivalence entre la sécurité évoquée plus haut et l'ambiance rude à laquelle elles sont néanmoins soumises : « *Un chien, parce que la cité peut être sauvage comme elle peut être douce.* » « *Un chien, ça peut être gentil quand genre, il est domestique ; mais quand on le cherche, il devient féroce. C'est la même chose pour la cité. Il ne faut pas la chercher. La cité, ça peut devenir... l'Afghanistan ! Des fois, ça devient fou.* » Du coup, les filles des cités s'entraînent à faire face aux agressions dont elles craignent d'être victimes, soit dans le quartier soit, comme l'expliquent des étudiantes de 19 et 20 ans à Wattrelos, dans les transports en commun.

**« Nous, on sait se défendre. Même isolées, il n'y a pas de souci. Ma petite-sœur, elle sait se défendre, je l'entraîne. »** BEAULIEU

 20 ans

Au-delà de la provocation qui a pu surgir ici ou là, de nombreux jeunes ont cité des cas précis de violences auxquelles ils ont été confrontés dans leur environnement immédiat, sans pourtant vouloir trop les mettre en avant, afin de ne pas renforcer la mauvaise réputation qui s'attache à leur quartier. Pris dans cette contradiction, filles et garçons du Rémelange, par exemple, ont alterné entre l'évocation d'un « *tireur fou, qui a tiré sur les gens* », l'affirmation qu'il y aurait eu « *plein de meurtres à Fameck* » et des déclarations rassurantes, du style : « *Il y a des fous partout.* » « *On peut trouver des armes partout, ce n'est pas exclusivement à Fameck...* » Au Vermandois à Saint-Quentin, une jeune fille de 16 ans a expliqué que les violences, dans le quartier, étaient circonscrites dans des lieux à l'écart : « *Derrière le stade là-bas, c'est le rassemblement de toutes les conneries.* »

À Cholet, le problème vient de certains jeunes qui « *prennent les scooters ; ils les volent et ils les brûlent* », ce qui donne une mauvaise image du quartier à l'extérieur, alors que celui-ci serait devenu « *un quartier tranquille, beaucoup mieux qu'avant* ». À Uckange, d'autres ont évoqué des scènes exceptionnelles qui les ont marqués dans leurs jeunes années : « *Quatre mecs sont sortis de la 207 la cagoule sur la tête, avec des combinaisons. Ils ont commencé à lui tirer dessus comme ça, devant tout le monde ; et le mec, il a réussi à se sauver. Ces trucs-là, à part dans les films d'action, on ne les voit pas.* » Mais là comme ailleurs, les choses se seraient calmées, ce que les jeunes mettent en lien avec « *la présence de la police* », la démolition de certains bâtiments ou le renouvellement des générations : « *Il y en a qui sont rangés et il y en a qui sont en prison...* »

## TRAFIC DE DROGUE ET INTERVENTION POLICIÈRE : ENTRE RÉVOLTE ET RÉSIGNATION

C'est aussi dans ce registre contradictoire qu'a été abordé le sujet de la drogue : avec un peu de méfiance au début, puis de plus en plus de détails au fur et à mesure que les discussions avançaient. Omniprésente sur la plupart des territoires si l'on en croit leurs témoignages, elle est toujours décrite comme le fait d'une minorité de « *grands* » qui ont raté leur vie ; et souvent comme un commerce certes illicite, mais incontournable pour ces aînés qui ont « *besoin d'argent pour vivre.* » « *On voudrait qu'il y ait moins de drogue dans le quartier* », explique par exemple une fille de 13 ans à Creil, « *mais, on pense à ceux qui ont leur famille à nourrir. Et s'ils n'ont que ça, pourquoi pas...* »

**« Tous les délits possibles, on les a vus, je crois. »**

QUARTIER OUEST

 23 ans

**« Il y en a, ils font des choses sales dans les caves. Trafic de bonbons. Mais ils ne vont pas vendre devant nous, ils sont malins. C'est la nuit ou de bonne heure. »** LE VERMANDOIS

 16 ans

Ce qui est clair, c'est que très jeune, tout le monde sait très bien comment s'organise ce commerce et les dangers qui lui sont attachés. *« Peut-être que ceux qui gardent les murs ont une autre activité »*, laisse ainsi entendre une collégienne du Grand Ensemble à Clichy-sous-Bois, manière d'aborder le sujet qui fera ensuite l'objet de nombreux développements : *« C'est les choufs, comme on dit, les guetteurs. »* *« Ils les prennent très jeunes : 12-13 ans... »* À Uckange, d'autres ont expliqué que le trafic avait lieu dans un lotissement *« en cul de sac »*, un *« endroit pratique »* pour les dealers, qui pouvaient *« voir de loin si les gendarmes venaient. »* Ailleurs, ont été évoqués les *« mots de code »* que les guetteurs échangent pour signaler l'arrivée de la police dans le quartier : *« Cet été, on faisait un basket, les flics sont arrivés. Tout le monde est parti dans tous les sens. Si tu n'as rien à te reprocher, tu restes sur place. »*

À peu près partout, chacun est capable de désigner précisément les lieux de trafic. Ainsi à Angers, dans le quartier Monplaisir, un garçon de 17 ans explique que telle grande tour a été jusqu'à récemment *« la plaque tournante de la drogue. Ils squattaient tous en bas, il y avait plein de clients qui venaient, et les habitants, ça les dérangeait »*. Des filles font aussi état de trafics *« carrément dans le collège »*. La plupart laissent entendre qu'ils savent très bien où l'on peut en acheter (*« On ne m'en a jamais proposé, mais je pense que si on cherche bien, on trouve facilement »*, explique par exemple un jeune homme à Laval).

**« La drogue, il y en a dans notre quartier qui sont dedans, et qui n'arrivent plus à s'en sortir. Nous, on a cette chance de ne pas être pris au piège. »** BRETAGNE ET BOSTANGIS

15 ans 

Mais ils affirment que les dealers ne vendent pas aux jeunes de leur propre quartier : *« Non mais genre, tu veux du shit, tu crois qu'ils vont t'en donner comme ça ou quoi ? Ils vont te mettre une droite et te dire : "Tu rentres chez toi". »* Ce ne sont donc pas les dealers en eux-mêmes que les jeunes craignent — ils comprennent comment et pourquoi ceux-ci en sont arrivés là, et profitent parfois de la manne financière qui retombe sur les familles — c'est plutôt la menace que cette activité fait peser sur leur environnement. Celle-ci est parlée à un double niveau : d'une part, à travers le risque de voir les plus petits, un jour, suivre l'exemple de ces grands frères ; et d'autre part à propos de l'irruption de la police dans le quartier ou dans les appartements.

**« La police, d'accord, ils nous protègent, mais des fois, c'est abusé un peu. Ils n'ont pas de respect du tout. » MONTREAU-LE MORILLON**

 17 ans

La perception de l'intervention policière dans l'environnement familier des jeunes varie d'un site à l'autre. Mais il est rare, il faut bien le dire, qu'elle soit positive. C'est pourtant le cas à la Cité du Furst à Folschviller, où la présence d'une police de proximité semble être appréciée : *« La police municipale, je pense que tout le monde a eu des relations avec eux. On s'entend bien. Après, avec les gendarmes... Des fois, on les voit, on leur dit bonjour, on parle avec eux. »* Ailleurs, les discours des jeunes ont révélé des relations tendues avec les forces de l'ordre. Ainsi à Fameck, où la police est accusée de multiplier les contrôles à l'encontre de la jeunesse : *« Toutes les 5 ou 10 minutes, il y a une voiture qui passe, c'est trop. Ils abusent... »*

Là aussi cependant, on distingue la brigade de gendarmerie locale, avec laquelle les choses se passent mieux. À Saint-Jean-de-Braye, les relations semblent difficiles : *« Les petits ici, 6-15 ans, ils s'amuse à caillasser les keufs. Ils font ça parce qu'ils ont vu les autres faire. On l'a fait avant eux... »* Souvent, les forces de l'ordre sont accusées de provocation : *« Tu trouves ça normal que pendant le ramadan, les flics viennent..., ils débarquent avec leur voiture et ils mangent des sandwiches devant nous à 14 h ? Ils s'arrêtent devant toi, ils ouvrent leurs fenêtres et ils mangent leurs sandwiches ! »* À Creil, les plus jeunes ne perçoivent manifestement pas la police comme une protection contre le danger, au contraire : *« Il y a trop de policiers. On est en train de jouer au foot et ils viennent, ils nous fouillent. Ils fouillent tout le monde. »* *« La police, quand ils s'ennuient, ils vont embêter les personnes. La dernière fois, ils ont cherché mon frère... »* Et le rôle de la puissance publique est alors mis en balance avec celui que jouent les réseaux familiaux présents sur la cité : *« De toute façon, on a la famille. Quand t'as besoin, tu les appelles et ils viennent. »*

Parfois, comme à Montreuil, c'est un climat de révolte qui est décrit. Les jeunes filles réunies au Centre social Esperanto ont ainsi avoué leur exaspération à l'égard des forces de l'ordre, allant jusqu'à décrire la police comme *« l'ennemi commun de la cité »* : *« Ils croient qu'ici, c'est Bagdad ! »* *« Déjà, ils cassent la porte. Ils fouillent les affaires des gens, ils parlent mal, ils t'agressent... »* *« Ils parlent à la maman..., à croire que c'est sa faute à elle. Non, une maman, elle a tout fait pour éduquer son fils. Après, ce n'est pas de sa faute si elle n'a pas d'argent et tout. »* *« La maman, elle n'a rien à voir dans l'histoire. Ce n'est pas elle qui va dire à son fils : s'il te plait, va vendre du shit ! »* *« Ma mère, elle a souffert ; elle est partie au travail, elle rentre, elle doit faire à manger, le ménage... Eux, ils viennent, ils nous cassent l'ascenseur et tout. »* *« Ils sont trop mal éduqués, les policiers. Ils n'ont pas le sens de l'humanité. »*

**« Quand on sort de l'espace jeunesse, on voit la police courir et direct : contrôle d'identité. Je le ressens comme une injustice. »**

PONT BORDEAU ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP

18 ans 

**« Dans le 93, ils font des tournois de foot avec la police. Et ça se passe super bien. Les jeunes reconnaissent les policiers, les policiers viennent leur parler..., ils rigolent ensemble et tout. Alors qu'ici, ils viennent, ils nous insultent, nous prennent pour des moins que rien. Ils nous stigmatisent. » LA CHAPELLE**

 17 ans

À Creil, où certains parents considèrent que le Plateau Rouher est « *délaissé par les autorités* » et que « *l'anarchie* » règne dans le quartier (« *Tellement ils ont trop laissé faire..., on vit comme des animaux dans la forêt. La police, ailleurs, elle est présente, mais ici non. Pourtant, on paie des impôts et tout* »), d'autres ne sont pas loin de partager le même point de vue que leurs enfants sur les méthodes de la police municipale : « *Ils perdent leur temps à embêter des jeunes qui, si ça se trouve, ne font rien. On ne s'occupe pas des adultes qui font des choses pas bien, mais on s'occupe d'eux qui ne font rien, à part être réunis ensemble.* »

Et au Grand Ensemble de Clichy-sous-Bois/Montfermeil, des mères ont bien résumé la situation générale en parlant de la peur qu'elles éprouvent elles-mêmes vis-à-vis des forces de l'ordre et de ce qu'il faudrait faire pour calmer la méfiance ou la révolte des jeunes : « *Ce qui est dommage, ici, c'est le mur qui existe entre nous, les habitants, et la police. Il n'y a pas de contact quotidien avec la police. On ne peut pas les rencontrer, les côtoyer...* » « *Il y a une barrière. Tout de suite, c'est : "Bonjour, vos papiers !" Ça ne passe pas avec les jeunes.* » Autrement dit, pour améliorer les relations avec la police, il faudrait renforcer les interactions quotidiennes non agressives avec la population, comme l'explique d'ailleurs un garçon à Paris, qui a entendu parler d'expériences intéressantes en la matière. Un espoir qu'ils sont peu nombreux à cultiver, malheureusement...

## FILLES/GARÇONS : L'ESPACE PUBLIC INTERDIT

Le problème de la place des filles dans l'espace public des quartiers est apparu comme une constante sur la plupart des sites où nous avons mené ces rencontres au sein des centres sociaux. Quasiment partout, elles ont expliqué se sentir limitées dans leurs déplacements, leurs attitudes, leurs manières de s'habiller..., dès lors qu'elles atteignent l'âge de l'adolescence.

**« Dans une cité, la rumeur, ça part très, très vite. Un mot, et il y a une rumeur. Ça veut dire qu'on fait très attention, on a peur... »**

MONTREAU-LE MORILLON

18 ans 

Constamment sous le regard des grands frères, des voisins, des parents, elles se voient imposer un contrôle sans commune mesure avec celui qui pèse sur les garçons. Très rares sont cependant celles qui s'opposent ouvertement à cette domination. La plupart la décrivent comme un fait pénible contre lequel elles n'envisagent pas de pouvoir se révolter, mais auquel elles opposent une résistance "passive" de tous les instants. Dans l'enceinte protectrice du centre social, rare lieu de possible mixité sur le quartier, des garçons ont fait part de leurs regrets quant à cet état de fait. Et certaines filles ont décrit les stratégies de contournement ou d'évitement qu'elles déploient pour faire face à cette amputation de leur liberté. Mais d'autres (minoritaires, il est vrai) ont aussi démontré par leurs propos à quel point elles avaient intégré le phénomène et manquaient de ressources pour imaginer qu'il en soit autrement.

**« Je pense qu'on se sent mieux que les filles, parce que nous, on s'impose... On va aller à des endroits où elles n'iront pas. » MONPLAISIR**

 17 ans

La mixité filles-garçons qui règne dans l'enfance s'efface vite, en effet, dès que l'on grandit, les filles étant contraintes d'abandonner nombre d'activités dans l'espace extérieur ou dans les équipements dits "publics". Le sujet est en général abordé en termes de « pudeur », de « respectabilité » ou de « honte ». À A-Pou-Nou par exemple, en Guyane, les jeunes filles ne restent pas dehors les fins de journée comme les garçons. « Elles ont peur de sortir », disent ceux-ci en fanfaronnant, « Elles ont intégré la vie guyanaise ! ». Ce à quoi les filles rétorquent qu'elles ont « autre chose à faire que de rester en bas à ne rien faire. » À Creil, au Plateau Rouher, les jeunes filles ont expliqué qu'elles ne pouvaient pas se rendre dans certains des lieux où sont proposées des animations pour la jeunesse : « Les garçons, ils vont y aller, mais les filles ? Dès qu'il y a un truc, les garçons sont là. Il y a trop de garçons. » « Nous, en tant que filles, on n'ose pas y aller. » « Je pense que sur le Plateau, il y a une certaine pudeur. (...) C'est culturel, c'est l'éducation que l'on a pu recevoir. En tout cas, avec l'âge, on se mélange moins entre les filles et les garçons. »

Même discours à Bordeaux, entre jeunes du quartier Chartrons Nord : « On n'a pas trop d'endroits où se retrouver... Il y a le city, mais les filles ne peuvent pas y aller. » Ce n'est pas que le lieu soit « attribué aux garçons », précise l'une d'entre elles, et ce n'est pas non plus une question d'insécurité. C'est juste que « ça le fait pas ». « C'est... la honte », réfléchit une autre : « Ils sont gavés en masse devant le city, je ne peux pas passer devant eux. Ce n'est pas de la peur, c'est juste de la honte. »

Les discussions avançant, on comprend que c'est en fait beaucoup plus grave : les filles, et les femmes en général, sont soumises à un véritable harcèlement de la part des hommes, dès lors qu'elles sont à l'extérieur de chez elles. « On ne peut pas se promener, rester, prendre du bon temps dans le quartier... On a peur d'être jugées », ont d'ailleurs expliqué des mères réunies à Clichy-sous-Bois : « Je trouve que c'est malsain. Moi-même, je baisse la tête quand je passe devant les cafés, je ne me sens pas à l'aise. » « Je ne peux pas sourire ! » Certains garçons reconnaissent le problème et, pour une minorité d'entre eux, le déplorent. « Dans la rue, ça se passe super bien avec les adultes », affirme par exemple un jeune homme de 23 ans à Creil. « Après, ça dépend pour qui. Il y a des femmes, quand elles passent, elles ont l'impression d'être à Guantanamo ! Elles regardent à droite, à gauche... C'est vrai que les hommes, ils provoquent. Ils sont là..., ils font

**« Il n'y a pas de filles dans le quartier, c'est la crise. Elles vont ailleurs. Mettez une fille dans une cage à fauves : elles ont peur. »**

PONT BORDEAU ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP

20 ans 

*ça toute la journée. » « On ne sait jamais où passer », confirme une jeune femme de 25 ans. « Parce qu'il y a des mecs partout, ils regardent... » ; « comme des gibiers », confirme un de ses camarades. Conduits à adopter des comportements traditionnels, bien souvent sous l'effet du groupe, la plupart des garçons ne parviennent pas à s'extraire de ces attitudes gênées ou agressives vis-à-vis des filles. « C'est méchant à dire, mais c'est la réalité : quand on voit une femme, on la regarde. C'est un regard pervers », avoue l'un d'eux, en avançant des excuses au nom des autres : « Ils n'ont pas de boulot, ils ne font rien de leurs journées. Ils restent dehors... »*

**« Ils prennent les femmes pour des objets. » CENTRE-VILLE**

 18 ans

Le sujet a occupé une large partie des discussions sur certains sites. À Angers par exemple, au sein d'un groupe mixte réuni à la Maison pour tous de Monplaisir, des filles âgées de 14 à 17 ans ont expliqué qu'elles se sentaient « trop jugées » dans le quartier, tandis que l'un des garçons témoignait de la plus grande liberté dont il disposait. La place de l'Europe, notamment, où sont rassemblés divers commerces et services de proximité, fait partie de ces lieux de convivialité dont ne peuvent profiter que les hommes. Les filles, elles, disent se regrouper « à la maison ». « Pour se retrouver entre filles, on va chez l'une ou chez l'autre », explique-t-on aussi à Bordeaux : « On n'est pas des gars... Rester dehors, franchement, ça ne sert à rien. On ne tient pas les murs... » Si garçons et filles ne sont plus ensemble aujourd'hui, dans l'espace public, alors qu'ils ont pu l'être lorsqu'ils étaient collégiens, c'est à cause « des jugements, des préjugés, des réputations », expliquent-ils. Toute fille qui « traîne » dehors est cataloguée comme « fille facile », une étiquette infâmante dont elle aura le plus grand mal à se défaire.

Dans ces conditions, impossible bien évidemment pour les jeunes de s'afficher en couple dans le quartier, de se tenir la main, de s'embrasser... Parce que « tout le monde nous connaît », « parce qu'elle a ses grands frères dans la cité », parce que « c'est une grande chaîne, en fait », détaille une fille. « Après, ça va faire des réputations, c'est ça qui est risqué », confirme un garçon de 17 ans. À la Cité du Furst, en Lorraine, les garçons ont expliqué comment eux aussi étaient pris dans les rets du contrôle social : « On ne se mélange pas avec les filles du quartier. On se mélange avec les filles d'ailleurs, quand on va au lycée... »

**« C'est une question de mentalité. C'est une tradition..., c'est une culture que les gens gardent : c'est mal vu si une fille est dans la rue. »**

PLATEAU ROUHER

22 ans 

*C'est plus simple, par rapport déjà à nos copains. » « Parce que dans notre quartier, on voit une fille..., c'est un délire. La honte. Après, des fois, il y a une fille qui te plaît, mais tes copains, ça ne leur plaît pas..., donc t'as peur de leurs représailles. » « Le qu'en dira-t-on », voilà le problème, expliquent des adultes à Clichy-sous-Bois, en ajoutant : « Chez nous, on a cette mentalité. On se surveille. »*

**« Nous, en fait, dans les quartiers, c'est tout en cachette. On développe tous des codes de communication. Quand je te dis : "T'es moche", ça veut dire : "Oui, t'es belle, je trouve que t'es bien." »** **CITÉ DU FURST**

 15 ans

De longs échanges ont été consacrés au phénomène des rumeurs, que ne colportent pas les seuls garçons, mais dont les filles se méfient particulièrement. « Il y a des rumeurs qui restent collées à toi jusqu'à la fin de ta vie : ça ne part pas... », explique par exemple une jeune fille à Montreuil. « Surtout que les mamans aussi, elles sont dans ce délire-là. Une maman, elle veut toujours que son enfant soit le meilleur. Donc, elle va essayer de rabaisser un peu les enfants des autres... C'est le téléphone arabe, quoi ! Ça fait que toi, tu es sortie en jean, mais chez ta mère..., tu es sortie en mini-jupe, en short ! Alors que toi-même tu n'es pas au courant ! »

Des codes vestimentaires non écrits règnent de fait dans la plupart des quartiers, comme le détaillent des mères du Grand Ensemble de Clichy-sous-Bois/Montfermeil : « Pour les filles maghrébines, dans la cité, le foulard ou la tunique, ce sont des boucliers contre les mauvais regards des jeunes. » « Ma grande, elle sait déjà comment s'habiller. Je lui ai dit : "Écoute ma fille, tu sais, la mode c'est bien, mais il y a une façon de s'habiller. Parce que les garçons, ils ont le regard vicieux. Respecte-toi d'abord, quand tu t'habilles, comme ça, les jeunes garçons, ils ne vont pas te regarder... d'une façon perverse." Je ne veux pas que ma fille soit la risée, la victime d'un mauvais regard. Je veux la protéger. »

À Laval, des garçons de 18 à 26 ans ont confirmé ces interdits vestimentaires qui s'appliquent aux filles de leur entourage. « En termes de respectabilité, la jupe, c'est proscrit. J'ai une amie qui, pour ses études, est allée à Dunkerque : elle se fait insulter, elle se fait suivre par tout le monde. » Et quand l'un d'entre eux considère les jugements malveillants des hommes à ce sujet comme « inadmissibles », les autres expliquent que certaines filles « abusent » avec leur tenue : « Ça attire l'œil, faut être réaliste. » « C'est de la grosse folie, de l'inconscience. Avec les malades qui traînent dehors... » Et très vite, vient l'accusation classique selon laquelle le mal viendrait des filles elles-mêmes : « Il y a des malades, des pervers, c'est vrai... Mais il y a aussi des filles qui en jouent bien. » « On appelle ça des allumeuses. » « Des filles qui sont là,

**« Maintenant, tu ne peux pas sortir avec un garçon sans avoir une réputation. »** **MONPLAISIR**

15 ans 

*qui jouent de leur charme... » Ce serait donc aux filles de « se freiner elles-mêmes » dans leur manière d'être et de s'habiller, explique un jeune homme de 18 ans à Laval, tandis qu'une de ses camarades confirme : « C'est elles qui choisissent, non ? », avant d'ajouter « une fille en minijupe ? Tant pis pour elle si elle se fait violer. »*

**« Juste de passer devant les gars, elles ont honte. On dit que si elle va là-bas, c'est une pute, voilà. »**

CHARTRONS NORD

 15 ans

Loin de toutes avancer de tels propos, la plupart des jeunes filles sont néanmoins obligées de se plier à l'ambiance dominante et d'appliquer, comme elles disent, « le principe de précaution ». Pour éviter de se faire « traiter » ou de se voir accusées de provocation, elles sortent peu dans la cité, en dehors des déplacements obligés. « Moi, je prends ma voiture, juste pour aller acheter une baguette », explique une jeune fille à Creil. « Moi, je fais des détours pour ne pas passer au jet d'eau », précise une autre à Laval. Elles s'échappent le plus possible du quartier dès qu'elles le peuvent, en organisant leurs loisirs en ville ou dans les centres commerciaux à proximité. Et elles s'investissent davantage que les garçons dans leurs études, comme on le verra plus loin. Elles s'emploient aussi à masquer leur féminité (« Il ne faut pas s'habiller serré ou court »), jouent les « garçons manqués », adoptent le survêtement, ou disent aimer la simplicité, la sobriété : « Il y a des choses qu'on ne mettra pas, parce qu'ils sont tout le temps là. Des fois, on n'a pas envie de s'habiller comme ça ou de se maquiller comme ça, pour pas que ça parle. » « À force, tu vas dire : autant t'habiller en jogging. »

La plupart ont pris leur parti de cette surveillance permanente, par peur du regard des autres sur leur famille. Mais elles ne se résignent pas pour autant. On a bien souvent senti, en effet, les rêves de liberté sourdre sous le discours plus ou moins obligé des filles qui s'exprimaient en groupe. « En fait, même si on s'habille en jogging et tout, on essaie de bien faire des coupes [de cheveux], pour un peu nous féminiser », explique par exemple une jeune fille de 16 ans à Montreuil. « Moi, quand je pars à un mariage, mes talons, je les mets dans mon sac et je fais des détours pour pas qu'on me regarde », ajoute une de ses camarades. Ailleurs, certains garçons et filles ont dit plus ouvertement leur ras-le-bol de la situation : « Dans cette cité, ils aiment trop se mêler de la vie des gens. Mais laissez-les tranquilles ! Fais ta vie, ce n'est pas ton problème ! » « Chacun sa life... »

**« On ne va pas se cacher les choses, la fille, elle est vue comme un bout de viande. C'est dommage, mais c'est comme ça. »**

PLATEAU ROUHER

20 ans 

## QUE FAIRE POUR QUE LES FILLES OCCUPENT LA PLACE QU'ELLES SOUHAITENT ?

À Montreuil, au sein d'un groupe exclusivement féminin, on a beaucoup parlé de liberté, et plus précisément de la place des filles dans le quartier de Montreuil-Le Morillon. Si bien que la dernière séance, au Centre social Esperanto, a été consacrée à une animation au cours de laquelle les jeunes filles, âgées de 15 à 18 ans, ont proposé des solutions pour élargir l'espace de leur vie. Voici quelques-unes des pistes issues de la réflexion collective :

“

- *Faire comprendre que peu importe ce qu'on peut faire, ça ne regarde que nous et personne d'autre.*
- *Se respecter, et rester respectueuses, pour qu'on nous respecte.*
- *Rester nous-mêmes, ne pas changer.*
- *Ne pas tenir compte des préjugés : même si ça parle, tu ne vis pas pour les autres.*
- *Ne pas faire attention aux regards des gens.*
- *Que tout le monde s'occupe de soi-même.*
- *S'imposer envers les garçons, se faire respecter, ne pas se laisser faire.*
- *Liberté d'expression ! Les filles ont de la valeur.*
- *Échanger pour une journée le rôle d'une fille en garçon et vice-versa, pour faire comprendre aux garçons ce que les filles vivent.*
- *Inverser les rôles des femmes et des hommes pendant une semaine.*
- *Montrer sa personnalité : une fille n'est pas inférieure aux autres.*
- *Réussir à l'école : si on veut une place importante dans la vie, il faut travailler pour obtenir ce qu'on veut.*
- *Trouver des alliés à l'extérieur.*
- *Gagner de l'argent.*
- *Rester discrète, ne pas se faire remarquer.*
- *Se rebeller. Ne pas se laisser faire quand on nous parle mal.*
- *Qu'on sorte toutes dans le quartier en tenue de foot !*
- *Organiser une sortie à Paris avec les parents.*
- *Organiser un débat au centre social avec les filles et les garçons pour parler des clichés et des différences.*

”

Ce n'est finalement qu'une petite minorité de jeunes filles qui semblent avoir intégré ces interdits par conviction religieuse. Et encore, certaines se sont-elles réfugiées derrière des arguments religieux sur un mode ambigu, comme cette lycéenne d'Angers à propos des restrictions imposées à la liberté de parole ou de mouvement des filles : « *C'est nous qui choisissons notre religion. Si on a un reproche à faire à quelqu'un, ce n'est qu'à nous-mêmes, vu que ce sont nos propres choix.* »

« *Chez nous, la femme, c'est pas sacré..., mais c'est vraiment l'image de la pureté. C'est pour ça qu'on va mettre le voile et tout.* » **MONPLAISIR**

15 ans 

De même, les débats qui ont eu lieu sur quelques sites autour du port du foulard ont-ils révélé toute la complexité du sujet, les jeunes tenant surtout à ne pas le voir caricaturé. « *Les médias ont fait que la femme qui porte le foulard est soumise. Alors que c'est un choix* », estime par exemple un jeune homme de 22 ans au Plateau Rouher, tandis que l'une de ses camarades au verbe haut confirme : « *Ces femmes-là sont considérées comme n'étant pas libres, mais elles sont libres ! Elles ont choisi de porter le foulard. Il ne faut pas avoir une vision fermée de notre religion, de notre éducation. C'est vrai, il y en a qui n'ont pas le choix, mais c'est très peu. C'est souvent par conviction qu'elles le font.* » Souvent..., mais pas toujours. Ainsi des mères réunies à Clichy-sous-Bois ont-elles été beaucoup moins affirmatives, en expliquant que si elles portaient le foulard, c'était à la fois par conviction et « *pour être tranquilles* » : « *Il n'y a pas longtemps que j'ai mis le foulard. Personne ne m'a forcée, c'est de moi-même, mais c'est un peu pour me cacher du regard de l'autre. Pour me fondre dans la masse de ma propre communauté.* » « *En fait, tu ressens une gêne. Parce que les gens te jugent à ton apparence. Je travaille en boulangerie, toutes mes collègues étaient voilées. Des fois, il y avait des hommes qui venaient, ils te regardaient..., limite ils voulaient t'étrangler parce que tu ne le portes pas ! Ou ils ne veulent pas que tu les serves, parce que tu n'as pas le foulard.* »

« *En fait, dans une cité, il y a trop d'hypocrisie. Trop, trop...* »

**MONTREAU-LE MORILLON**

 18 ans

Sur plusieurs sites, les discussions s'approfondissant entre filles et garçons, a finalement émergé l'idée que beaucoup « *d'hypocrisie* » régnait sur les quartiers. Ce terme recouvrant à la fois le problème des rumeurs, les « *chroniques sur Facebook* », les jalousies entre familles, les relations entre filles et garçons, mais aussi certains comportements liés à la religion. « *Ce n'est pas qu'ils interdisent le gel, le fond de teint ou le mascara* », explique par exemple un garçon de 17 ans à Angers à propos des préceptes de la religion musulmane, « *C'est qu'en fait, tu ne dois pas plaire, tu ne dois pas être attirant, voilà. Mais après ça, les gens, ils se voilent la face... Parce qu'ici, pendant le ramadan, ils vendent tous des produits illicites. Et ils se permettent de te faire des reproches !* » Même impression à Montreuil, de la part des filles qui s'exprimaient, à l'égard de certaines de leurs camarades : « *Il y en a qui ont une rumeur, et du jour au lendemain, tu les vois avec le voile.* »

« Ce n'est pas qu'elles veulent se rapprocher de la religion, c'est qu'elles voulaient cacher leur rumeur, changer les idées des autres. Juste pour quelque temps. » Et à Angers, où des échanges ont également eu lieu à propos du port du foulard, une jeune fille de 16 ans rappelle que « c'est abusé, parce que dans le Coran, il n'y a pas écrit ça. »

Finalement, les relations filles/garçons sont-elles plus difficiles aujourd'hui que dans les générations précédentes ? La question a été débattue sur certains sites. À Uckange, la réponse est plutôt négative, de la part de jeunes gens âgés de 20 à 25 ans : « Ils avaient beaucoup plus de liberté que nous », explique une jeune femme en parlant de leurs grands frères et sœurs. « Il était beaucoup plus facile qu'ils sortent tous ensemble, qu'ils aillent en boîte, qu'ils tapent des soirées... Et nous après..., on est un peu des associables de la vie. »

À Folschviller, garçons et filles de 20 à 23 ans ont pointé le rôle des parents sur ce sujet, en notant que beaucoup des problèmes concernant leurs relations trouvaient leur origine dans l'éducation qui a été la leur : « Moi, je suis musulman... C'est dans notre culture, dans notre religion : on ne reste pas avec une fille, c'est comme ça. Nos parents nous ont inculqué ça quand on était petits. » « Tout se joue par rapport aux parents ; si les parents laissent, on va avoir plein de choix, mais s'ils nous mettent des bâtons dans les roues... » Sur nombre de sites pourtant, divers exemples ont montré que les jeunes filles résistaient courageusement et opiniâtrement à toutes ces contraintes familiales ou communautaires, que ce soit en partant faire des études ailleurs, en accédant à des emplois qui leur garantissent une certaine autonomie, en refusant les mariages arrangés ou même en fuguant, comme cela a été évoqué dans un cas extrême à Montreuil. On a vu également que leurs pratiques de mobilité en ville représentaient des soupapes de liberté fondamentales, qui contribuent à leur émancipation au même titre que l'investissement scolaire ou que les activités et sorties mixtes proposées par les équipements socioculturels. C'est ainsi qu'à Creil, alors que l'ambiance générale semble particulièrement rude pour les filles, les jeunes réunis au Centre Georges Brassens ont estimé que les mentalités évoluaient quand même : « Maintenant, les gens sont plus ouverts », note un garçon. Et une jeune femme musulmane donne l'exemple de sa sœur qui est en couple « avec un Français non converti. Pour passer la pilule, c'est dur. Elle a tout amené d'un coup ! Quand elle a fait ça, c'était dans les premières au Plateau. À l'époque, c'était la fin du monde ! Aujourd'hui, c'est plus courant. Déjà, parce qu'on peut être avec un musulman de toute origine ; avant c'était Marocains/Marocains, Algériens/Algériens, maintenant ça se mélange, ça s'est ouvert. »

**« Les mentalités changent. Il y a de plus en plus de femmes ouvertes. On est libre, dans notre génération. »**

PLATEAU ROUHER

25 ans 

## LA RÉNOVATION URBAINE : EMBELLISSEMENT OU ATTEINTE À « L'ÂME DES QUARTIERS » ?

Sans que ce soit systématique (plusieurs sites n'étaient pas concernés et certains jeunes ont avoué que le sujet ne les intéressait guère), la question des travaux d'aménagement ou de rénovation urbaine a été abordée lors de nos rencontres. Elle a suscité des avis partagés, le point de vue le plus fréquent étant que ces opérations se traduisaient par un mieux « *au niveau de l'esthétique* », mais que la vie sociale ne s'en trouvait pas forcément améliorée. Dans certains cas, surtout lorsqu'elle s'est accompagnée de démolitions, la rénovation urbaine a été perçue comme une véritable agression, difficile à dépasser. Il faut ici prendre en compte l'âge de ceux qui s'expriment ; l'idée, évoquée plus haut, que des liens extrêmement forts les attachent à leur lieu d'habitat ; et bien évidemment, le fait qu'ils ne sont pas locataires en titre de leur logement, même si les plus âgés partagent manifestement les soucis de leurs parents quant à leurs conditions de logement ou au coût du loyer et des charges.

**« Tout a changé. Le paysage, tout. Il y a beaucoup plus de choses qu'avant. Avant il n'y avait que des blocs. »** QUARTIER OUEST

27 ans 

**« Avant, c'était pas beau comme ça. Ils ont tout changé. Pour les habitants, c'est bien : à l'Esplanade, il y a la presse, des jeux pour les enfants, un terrain pour la pétanque... Mais pour les jeunes, il n'y a pas d'ambiance, pas d'animation. »** BEAULIEU

 19 ans

Parfois, comme à Cholet par exemple, les jeunes ont l'impression que les travaux n'en finissent pas : « *Ça fait au moins dix ans que le quartier est en rénovation* », estime un garçon de 15 ans. Et tout en mesurant l'importance des investissements réalisés (« *Ils ont détruit les bâtiments, avant c'était un bled pourri.* ») « *Ils ont construit des petites maisons* », les uns et les autres sont partagés quant à l'impact de ces aménagements. Certains apprécient que le quartier soit aujourd'hui physiquement plus ouvert : « *Avant, il y avait un mur, on était complètement enfermés.* » Un garçon estime que l'opération de démolition-reconstruction a « *embelli* » le quartier. Un autre considère que « *ça s'est calmé par rapport à avant. Avant, Bretagne, c'était presque le quartier le plus chaud de Cholet. Maintenant, c'est devenu un quartier oublié.* » Un troisième affirme que l'opération n'a « *rien changé* », avant de préciser : « *Enfin, si : il y a plus de gens* », en référence aussi bien à l'unification des cités de Bretagne et de Bostangis qu'à la densification de l'habitat. « *Pour certains, c'est mieux, et pour d'autres non* », explique finalement une fille, « *parce que ceux qui ont des réputations, eh bien,*

*même si le quartier change..., ça ne change rien : ils les ont encore, leurs réputations. »* Comme sur tous les autres sites où ce sujet a été abordé, on sent à travers leurs propos que garçons et filles sont très sensibles aux effets sociaux des transformations spatiales. Ainsi au Grand Ensemble de Clichy-sous-Bois/Montfermeil, un jeune homme explique que nombre de ses amis sont partis vivre ailleurs suite aux travaux : *« Ils passent de temps en temps, mais ce n'est plus la même chose. »* *« Je ne reconnais plus le quartier »,* se lamente un autre. *« On a l'impression que c'est désert. »*

À Uckange, des garçons et filles âgés de 21 à 27 ans estiment que les opérations de restructuration urbaine qui se sont succédées sur le Quartier Ouest (quatre depuis 1983, avec près de 1 200 logements démolis, soit la moitié du parc social initial<sup>6</sup>), ont contribué à calmer la situation : *« Ils ont fermé la tour, c'est un peu plus de 600 familles... Ils ont détruit beaucoup d'immeubles, donc il y a pas mal de jeunes qui posaient peut-être problème, qui sont maintenant ailleurs. »* Même si les uns et les autres considèrent qu'il y aurait encore beaucoup à faire pour changer l'image du quartier (*« Il y a un nuage au-dessus d'Uckange, et pour le bouger de là, ça va être dur... Enlever une étiquette, c'est difficile »*), ils ont le sentiment que la ville a réinvesti le secteur au niveau urbanistique et que celui-ci est plus accessible, mieux desservi par les transports en commun. Au point que deux jeunes femmes expliquent qu'elles se verraient bien résider sur place plus tard : *« Je suis de Terville, mais ça ne me dérangerait pas de venir habiter ici. »* *« Quand on voit comment ça s'est amélioré, oui, pourquoi pas... C'est plus agréable aujourd'hui qu'avant. »*

***« Ça va être une ouverture beaucoup plus importante à la ville d'Angers, ça fera un peu plus ouvert à tous..., moins cloisonné. »*** MONPLAISIR

 23 ans

***« La beauté des bâtiments, ça intéresse que les vieux. Nous on aime bien quand c'est chaud, quand il y a de l'ambiance. »***

BRETAGNE ET BOSTANGIS

 14 ans

Ailleurs, des réactions nettement moins positives ont cependant été émises à l'égard des opérations de démolition-reconstruction. La disparition de certains immeubles — et la dispersion des voisins qui va bien souvent avec — sont manifestement vécues comme une blessure par de nombreux jeunes, qui ne mettent pas en balance cette perte affective avec le bénéfice attendu en termes de confort de l'habitat ou de moindre stigmatisation de leur quartier. *« En fait, je ne voulais pas que ça change »,* explique un garçon à Sainte-Eulalie. *« Je ne voulais pas que les bâti-*

<sup>6</sup> Dans une ville qui a par ailleurs perdu près de la moitié de sa population au cours des dernières décennies, en lien avec la disparition de la sidérurgie.

*ments soient détruits, parce que mes amis, ma famille y habitaient, et plus maintenant. » « Ça fait mal au cœur », confirme un jeune homme de 26 ans à Clichy-sous-Bois. « Ils ont détruit mon ancien bâtiment... Franchement, c'est l'une des choses les plus douloureuses de ma vie. (...) On va encore sur les ruines. On prend des chaises, on s'assoit et on reste là-bas. » Même sentiment de la part d'une jeune fille de 18 ans, qui explique qu'avec les tours, c'est tout un pan de leur enfance qui s'est écroulé : « On était entre nous, on était dans une petite communauté... J'ai été choquée. » Certains avouent avoir pleuré. « En fait, ils nous avaient prévenus qu'ils allaient démolir les bâtiments, mais nous, on ne les croyait pas. C'est au moment où ils ont posé les grues... Là, on a commencé à réaliser qu'ils étaient en train de détruire. À la vérité, je ne m'en remets toujours pas. J'ai gardé une photo de mon bâtiment. »*

Sur plusieurs sites, les jeunes de tous âges ont exprimé leur attachement à cette forme urbaine tant décriée par ailleurs : celle des tours et des barres caractéristiques des grands ensembles. À Valentigney par exemple, en Franche-Comté, des lycéens ont expliqué combien ce type d'habitat incarnait le territoire auquel ils s'identifient : « Là, ils veulent détruire la tour verte. S'ils la cassent vraiment, c'est fini, on n'entendra plus parler des Buis. » Certains pleurent aussi la disparition des espaces extérieurs dont ils bénéficiaient, des terrains de jeux qui agrémentaient leur quartier... « Ils font des pavillons, ils ne laissent pas un espace de jeu pour les enfants, pour nous. On ne nous laisse pas de place pour jouer, il n'y a que des travaux, c'est tout cassé », se plaint ainsi un garçon de 12 ans à Creil. D'autres voudraient que la démolition ne se traduise pas systématiquement par la densification de l'habitat : « C'est dommage qu'à chaque fois qu'ils détruisent des bâtiments, c'est pour en reconstruire d'autres », note ainsi une jeune fille de Clichy-sous-Bois. « Il n'y a rien ici. Même pas de supermarché, rien. On devrait avoir au moins un centre commercial. » « Nous, on aimerait bien avoir des piscines, des cinémas... »

**« Les travaux, ils détruisent tout, et ils ne voient pas qu'en même temps, ils détruisent la moitié de notre enfance. »** PLATEAU ROUHER

12 ans 

**« Ils ont démoli nos bâtiments. Clichy sans la Forestière, c'est comme Paris sans la tour Eiffel ! »**

LE GRAND ENSEMBLE

Les jeunes concernés par ces opérations de rénovation se sont aussi interrogés sur les nouvelles formes d'habitat proposées, en se demandant si celles-ci étaient bien pensées pour les habitants du quartier. La résidentialisation, en particulier, les interpelle, comme en témoigne cet échange entre lycéens réunis au Centre social Jean Morette à Fameck :

 15 ans

« Ils ont détruit des bâtiments, et là ils sont en train de reconstruire des bâtiments... mais privés. » « Il y a des petites clôtures, je ne sais pas à quoi ça sert, personnellement. On ne va pas rentrer chez eux... Ils ont peut-être peur de la drogue sous leurs immeubles ? », se demandent les uns. Tandis qu'un autre conclut : « Ils ont peur de nous, ils croient qu'on est des chiens à mon avis. » Plus généralement, les jeunes insistent sur la recomposition du peuplement qu'entraîne la construction d'un autre type d'habitat : « On a été séparés, il y a des personnes d'autres villes, Blanc-Mesnil et tout, qui sont venues vivre dans nos bâtiments. » « En détruisant les immeubles, on reconstruit beaucoup de maisons et c'est des gens de l'extérieur qui viennent habiter Uckange. » Émerge alors l'idée selon laquelle les nouveaux logements ne seraient pas destinés à la population dont ils font partie : « Quand ils font de nouvelles choses, nous, Creillois, on n'a pas forcément accès à ces logements. Souvent, ce ne sont même pas des gens de Creil qui viennent. »

Dans l'ensemble, la construction d'habitat individuel ou groupé sur leur quartier ou à la lisière de celui-ci n'emporte guère l'adhésion des jeunes qui ont participé à nos rencontres. Soit parce que ces nouvelles maisons remplacent un bâti auquel ils étaient attachés ; soit parce qu'ils savent que cet habitat n'est pas accessible financièrement à leur famille ; soit enfin parce qu'il ne correspond pas au standard qu'ils ont dans la tête depuis leur enfance. À Cholet par exemple, garçons et filles se sont révélés très circonspects par rapport à la construction d'un ensemble pavillonnaire à proximité immédiate de la cité. Et l'on a senti leur méfiance à l'égard de cette forme urbaine dans laquelle se développe un mode de vie différent du leur : « Dans les maisons, c'est dangereux », affirme une fille de 15 ans, sans préciser d'emblée les raisons de sa crainte. « C'est pas vraiment un quartier, c'est plus un ensemble de maisons », explique un garçon. Et l'on comprend peu à peu qu'ils ne se sentent pas les bienvenus dans ce nouveau secteur de la cité : « On y va, genre, pour aller chercher des gens. On ne va pas rester : t'as pas vu les chiens qui sont là-bas ! » « Après, les gens, ça va les ennuyer, et de leurs fenêtres, ils peuvent nous voir et dire : "Allez dégagez !" » Quant à l'idée de vivre dans ces maisons (en bois, en l'occurrence), elle n'enthousiasme pas : « Faudrait voir l'intérieur... », explique une fille. « Faudrait pas que ça crame. »

**« En fait, ils n'ont pas pensé à ceux qui ont un pauvre relevé d'argent. Ils ont pensé à ceux qui ont de l'argent. Alors que parfois chez nous, en hiver, les chauffages, ils ne marchent même pas. »**

PLATEAU ROUHER

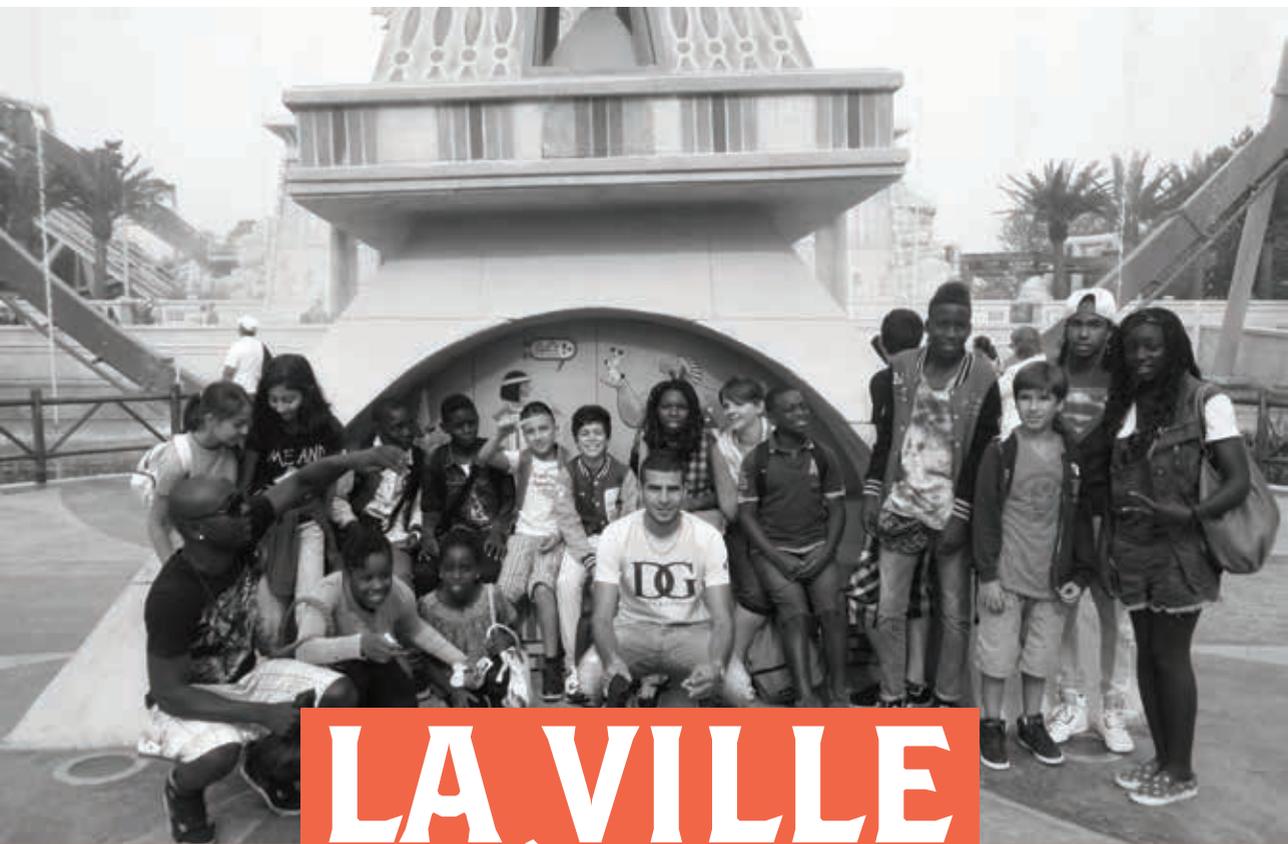
13 ans 

**« Ils cassent les tours pour reconstruire des maisons. Ils détruisent l'image du quartier, comme si on était moche ou qu'ils voulaient nous cacher. » LES BUIS**

 14 ans

Au Plateau Rouher à Creil, le sujet a suscité des débats entre garçons et filles âgés de 18 à 25 ans. Sans être opposés par principe à la construction de maisons (« *C'est bien pour le quartier, ça change* »), ceux qui étaient présents se refusent pourtant à imaginer le scénario d'une disparition des tours au profit d'un ensemble pavillonnaire : « *Ah non ! Ça ne pourrait pas se faire, il y a trop d'habitants ; impossible. En plus, ça enlèverait l'âme du Plateau.* » Nourrie à la fois par les valeurs de solidarité dont les jeunes sont porteurs (« *il faut loger tout le monde* », ont-ils répété à plusieurs reprises) et par le fait qu'ils se sentent clairement faire partie des familles modestes, l'idée que seul l'habitat collectif peut permettre de loger le plus grand nombre a été plusieurs fois exprimée. « *Quitte à détruire, il faut reconstruire certains grands bâtiments. Il faut du neuf, mais pas des habitations plus petites.* »

Des enfants d'une douzaine d'années ont aussi exprimé leur sentiment d'injustice face à certaines opérations en cours : « *Ce n'est pas bien qu'ils fassent ça, parce qu'il y a trop d'inégalités sociales. Ils font des pavillons comme ça, et les gens, bon, pas défavorisés..., mais les gens, là, ils ne vont plus avoir leur terrain de jeux ; alors qu'eux, ils vont avoir leur petit maison avec leur petit jardin, des petites balançoires...* » Et ce sont finalement des jeunes filles plus âgées qui ont bien résumé l'esprit général, en affirmant que devraient être impérativement pris en compte, dans les opérations de rénovation urbaine, les familles résidant sur place et leurs enfants qui souhaitent décohabiter : « *Il faut que ce soit accessible en priorité aux personnes qui habitent là et qui en ont besoin. Sinon, on ne règle pas le problème..., ça ne fait qu'empirer.* »



# LA VILLE OU L'ÉPREUVE DE L'AILLEURS



En dépit de la grande diversité de configurations urbaines dont témoigne l'échantillon des sites retenus dans le cadre de ce rapport, les jeunes qui ont participé à nos rencontres ont presque partout affirmé qu'ils se sentaient « à part », différents des autres dans leur propre ville. À cela président des raisons aussi bien objectives que subjectives, les deux étant souvent intimement mêlées. Plusieurs facteurs se combinent en effet pour expliquer ce sentiment : l'enclavement physique ou l'éloignement de nombre de ces quartiers populaires par rapport aux centres urbains — problème dont la réalité persiste dans certaines villes en dépit des améliorations en cours ; l'effet rémanent de cet enclavement sur les mentalités, une fois les travaux de rénovation ou de desserte réalisés (l'image des lieux demeure longtemps après qu'ils aient changé) ; la jeunesse de nos interlocuteurs, bien sûr (ils sortent moins de leur environnement familial que les adultes) ; et enfin la stigmatisation que les jeunes disent éprouver dès lors qu'ils sortent de leur quartier.

**« Je me sens à part. En même temps, c'est le concept du quartier, on nous a tous mis dans un endroit..., isolé un peu du reste. »** PLATEAU ROUHER

25 ans 

**« Nous, c'est maison – local jeunes – MJC – salle de sport ou chicha –, Lidl si on a faim, et c'est fini. On ne sort pas du quartier. Pourquoi on sortirait ? »**

PETITE HOLLANDE

 16 ans

Deux sites font exception, dans l'ensemble de ces témoignages, et ce n'est évidemment pas un hasard : les Pentès de la Croix-Rousse, situé dans le 1<sup>er</sup> arrondissement de Lyon, et le quartier de La Chapelle à Paris 18<sup>e</sup>. Là, le rapport à la ville ou aux “autres” est complètement différent de celui qui domine dans les territoires de banlieue ; les jeunes se plaignant même, dans ces deux cas, de « l'envahissement » de leur quartier par une population non résidente : les « fêtards » à Lyon, et les « toxicos » à Paris : « On est le centre-ville, l'endroit le plus fréquenté de Lyon..., on n'y peut rien », se résigne ainsi un garçon de 20 ans à Lyon. « Ici, c'est le quartier de tout le monde, les gens ils viennent de partout », explique un autre. « Ça nous dérange..., oui et non », nuance cependant un troisième, « Oui, quand ils viennent pour se péter la gueule, se mettre rapta<sup>7</sup>. Non, parce que ça fait de la diversité : il y a des gens sympathiques, aussi, qui viennent dans le quartier. »

Un autre cas particulier se distingue, dans le rapport que ces jeunes habitants entretiennent avec leur environnement urbain : celui du quartier de Petite Hollande à Montbéliard, dont la situation peut aider à comprendre “en creux” certains des problèmes qui se posent ailleurs. Avec plus de 8 000 habitants, cet ensemble résidentiel regroupe un tiers de la population communale. Situé à

**« Tous les samedis, les gens viennent dans notre quartier. Nous, ça nous saoule... »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 

<sup>7</sup> Le mot rapta est utilisé pour désigner la fête. Par extension « se mettre rapta » signifie s'enivrer.

proximité du centre-ville et séparé par un boulevard du campus universitaire, le quartier a été aménagé comme principale cité administrative de l'agglomération. À ce titre, il accueille de nombreux services fréquentés par une population plus large que celle des seuls résidents (antenne du Trésor public, Caisse d'allocations familiales, Centre communal d'action sociale, Tribunal...). Il est aussi désormais bien équipé en services à destination de la population : centre commercial, MJC, salle de concerts et studio d'enregistrement, marché couvert, professionnels de santé...

Des aménagements a priori positifs, mais qui s'avèrent en fait à double tranchant, si l'on en croit les propos des jeunes de 13 à 19 ans qui se sont exprimés dans les locaux de la MJC. Ceux-ci n'apprécient guère en effet le va-et-vient des non résidents : « *Ils viennent dans le quartier, ils nous regardent bizarre, ils font leurs petites affaires et ils repartent.* » Et les uns et les autres ne voient plus l'intérêt de se rendre au centre-ville, à part pour aller à l'école en ce qui concerne les lycéens. Même s'ils souhaitent quitter les lieux plus tard, les jeunes ont dit presque unanimement préférer rester au quotidien dans leur quartier, notamment parce qu'ils se sentent jugés lorsqu'ils marchent dans les rues du centre-ville. Le bon niveau d'équipement du secteur — associé, il faut le dire, à un déficit en transports en commun et liaisons piétonnes, en passe d'être comblé par de nouveaux aménagements — aurait ainsi contribué au repli territorial, générationnel ou communautaire des jeunes.

On voit là combien le rapport à la ville met en jeu des dimensions multiples, à la fois matérielles et sensibles, pour ces jeunes gens qui commencent à faire l'expérience de l'ailleurs, à un âge où quitter son chez soi n'est jamais évident. Nombre d'entre eux ont livré une vision balkanisée de leur ville, faisant part de leur vif sentiment de ségrégation, voire de « *ghettoïsation* » (« *En fait, on nous a ghettoisés* », explique par exemple un garçon de 23 ans à Creil). Chacun à sa place, chacun dans son quartier, et une mobilité résidentielle difficile ou impossible : telle est l'image générale qui ressort de cette photographie des villes livrée par nos interlocuteurs des quatre coins de France. Avec souvent une résignation quant à cette immobilisation forcée, ou une manière de “faire contre mauvaise fortune bon cœur”, que laisse bien transparaître ce témoignage d'un garçon de 14 ans à Cholet : « *À chaque fois qu'on déménage, avec ma mère, on a le sentiment qu'on doit rester à Bretagne. On voulait déménager autre part, mais au final non, on a juste changé de bâtiment, pour avoir une chambre de plus. On n'arrive pas à se lasser de ce quartier.* »

## L'OBSTACLE DES TRANSPORTS

Outre les problèmes d'accès au logement et de non-fluidité du parc social, le facteur "transports" joue un rôle essentiel pour favoriser ou limiter l'expérience urbaine des jeunes. Sur quelques sites, les uns et les autres ont expliqué combien les améliorations apportées en la matière, grâce à une bonne desserte en bus ou à l'arrivée récente du tramway sur le quartier, leur paraissaient positives. Ainsi à Cholet, filles et garçons de 14 à 16 ans ont laissé entendre que la situation et la bonne desserte de leur quartier par les transports en commun leur permettaient de bouger relativement facilement : « *Heureusement qu'il y a des bus, en vrai, parce que sinon, ce serait dur.* » « *Tu sors de chez toi, hop, tu prends le bus, c'est bon...* » Impression positive aussi dans le quartier Chartrons Nord à Bordeaux, où plusieurs adolescents se sont félicités de la bonne accessibilité de leur quartier.

**« Vu que les transports ne sont pas à perpét', on a un accès facile à tout. On est près de la ville, on n'est pas dans un coin paumé ici, quand même. »** CHARTRONS NORD

17 ans 

**« Nous les jeunes, c'est le week-end qu'on veut aller à Bordeaux. Le samedi, il y a trois trams, le dimanche deux : le matin à 6h et le soir à 18h. Ce n'est pas à ce moment-là qu'on a envie d'aller en ville. »** SAINTE-EULALIE

 16 ans

Mais on ne peut pas en dire autant de nombre d'autres sites, où le sentiment d'enfermement est renforcé par la faiblesse de l'offre de transports. En ont par exemple témoigné des jeunes et adultes réunis au Centre social Les jardins d'Akazol, à Sainte-Eulalie : « *Je ne voudrais pas avoir 12 ou 15 ans comme eux, parce que s'ils veulent aller en ville, il n'y a des bus que toutes les heures.* » « *Le bus 94 a été supprimé parce qu'il y avait beaucoup de jeunes qui le prenaient au centre social. Il y a aussi le problème des chauffeurs du 201, qui accélèrent quand ils voient un jeune attendre à l'arrêt. C'est horrible. Pour moi, je le dis très fort, c'est du racisme, il faut que ce soit entendu !* » À travers ces problèmes de transports croît souvent chez les uns et les autres le sentiment d'être inégalement traités de la part des pouvoirs publics, voire exclus de leur propre ville : « *Ils attendent que Les Ruaults - Les Acacias soient détruits pour remettre le bus. Comme ça, il y aura une population moins sociale. C'est discriminatif !* »

Ailleurs, la desserte semble inadaptée ou peu pratique, que ce soit pour se rendre à l'école, faire des démarches administratives, aller au sport ou au travail. De longues heures sont ainsi passées à attendre les bus. Rares sont en effet les jeunes de ces quartiers qui peuvent disposer d'une voiture. « *Il manque des euros pour passer le permis.*

**« Ce serait bien que les bus durent plus longtemps. Quand on est au foot, ça se finit à 21h, 22h... Jusqu'à minuit, ce serait bien. »** LE VERMANDOIS

13 ans 

5 000 euros, ce n'est pas évident du tout », rappelle un garçon à Wattrelos. Sans parler de l'achat d'un véhicule... Du coup, nombre de jeunes ont dit marcher, marcher, marcher, pour assouvir leur besoin de mobilité. À Saint-Quentin par exemple, c'est le plus souvent « avec leurs pieds » que les jeunes sortent du quartier du Vermandois pour aller en ville, à la piscine, ou chez des amis. Les bus ne circulent plus après 20 h, et leurs tarifs sont jugés prohibitifs : « Pour aller à Auchan, c'est loin. Il faut payer le ticket de bus, et on met 30 minutes », souligne une fille de 16 ans. « Le bus devrait être gratuit », estime un de ses camarades. « Il faudrait au moins que ce soit moins cher. 1,25 euro, c'est trop. Pour un mois, je paie 36 euros ! »

**« 1 h 30 à pied pour aller prendre un bus... Je devais absolument retourner au lycée pour aller chercher les conventions de stage. »** CENTRE-VILLE

 19 ans

Ce problème du déficit de transports en commun se pose aussi bien dans des villes moyennes en régions qu'en Île-de-France, où s'ajoute parfois le sentiment d'insécurité. Cela a été dit à Montreuil, entre autres, par des jeunes filles qui ont avoué leur peur de prendre le RER ou le métro pour aller à Paris : « Ça fait peur aux parents aussi. Les transports, ça fait peur à ma mère, parce qu'il y a des clochards dans le RER. S'ils ne veulent pas qu'on sorte le soir, ce n'est pas pour rien. C'est parce qu'il y a des jeunes, ils sont fous. » Ailleurs, des garçons ont expliqué que la desserte de leur quartier avait été réduite suite à des agressions contre les agents ou des détériorations commises par des usagers de la ligne. Ainsi aux Buis, à Valentigney : « Les bus, ils ne montent même plus jusqu'ici le soir, ils nous déposent en bas [2 à 3 arrêts plus loin]. Tout ça, parce que deux gosses ont dû jeter des boules de neige ou des cailloux un jour. Ils ne retiennent que ça... pas les autres jours où il n'y a rien. » À Sainte-Eulalie, on craint la même chose : « Il y a des gens qui cassent des objets dans le bus. Ils nous disent que si ça continue, le bus ne passera plus à cet arrêt. Et même si ce n'est pas nous qui sommes responsables ! »

À Clichy-sous-Bois, un groupe réunissant des jeunes de 13 à 18 ans a échangé sur le sujet, en reconnaissant que des dégradations avaient pu avoir lieu sur telle ou telle ligne, mais qu'il était dur d'en subir les conséquences au quotidien : « On le comprend, mais ça nous rend malheureux. » Certains expliquant que les conducteurs de bus se faisaient agresser « parce qu'ils ne disent pas bonjour » ou « parce qu'ils ne veulent pas s'arrêter », d'autres ont

**« Parfois on prend le bus, mais il y en a qui ont des têtes... , ça fait peur. Et il y a des agressions dans le métro. On est plus sécurisé en voiture. »** BEAULIEU

20 ans 

vivement rétorqué que ce n'était pas une raison : « *Ils font leur métier. Ils travaillent, ils ont des horaires à respecter.* » « *J'ai un ami qui est chauffeur de bus et franchement, des fois, il est à bout, il n'en peut plus.* » Pour toutes ces raisons, alors que la population locale attend avec espoir le passage du futur tram T4 (« *parce que prendre le bus tous les jours pour aller à la gare du Raincy ou à la gare de l'Est, c'est fatigant* »), certains jeunes ont dit douter de la capacité du quartier à pouvoir bien accueillir cet équipement : « *Si le T4 passe, on va jeter des trucs, on va salir... Les gens, ils vont galérer, ils vont prendre des pierres, ils vont caillasser.* » D'autres se sont inquiétés des réactions des usagers des communes voisines à l'idée de voir renforcée la mobilité des jeunes du Grand Ensemble : « *Les villes du Raincy et Livry, ils ont dit qu'ils ne voulaient pas que les jeunes de Clichy/Montfermeil viennent dégrader leur ville.* » « *Eux, ils l'ont encore mauvaise, depuis 2005<sup>8</sup>. C'est normal qu'ils soient comme ça maintenant.* »

**« Ça fait mal au cœur de courir après le bus et qu'il ne s'arrête pas. Franchement, ce sentiment... C'est surtout pour les mamans. »** LE GRAND ENSEMBLE

 26 ans

Ainsi, alors que l'immobilisation et l'enclavement renforcent, on le sait d'expérience, les réactions de repli communautaire et la défiance mutuelle entre groupes de population qui ne sont pas appelés à se fréquenter autrement dans la ville ; alors qu'inversement, l'accès à l'espace public et la mobilité ont des effets libérateurs et intégrateurs à de multiples niveaux (de nombreuses villes recueillent aujourd'hui les fruits de politiques ambitieuses en la matière), des milliers de jeunes des quartiers populaires se heurtent encore à cet obstacle des transports. Un problème qui les empêche d'élargir leur horizon, accroît leur assignation résidentielle et, par contre-coup, leur dépendance affective et sociale à l'égard de leur quartier.

<sup>8</sup> Référence aux émeutes urbaines qui ont éclaté en octobre 2005 à Clichy-sous-Bois et se sont ensuite répandues dans un grand nombre de banlieues à travers la France, suite aux décès de Bouna Traoré (15 ans) et Zyed Benna (17 ans), réfugiés dans un transformateur EDF pour échapper à la police.

## EN VILLE, C'EST COMME SI ON ÉTAIT DANS UNE JUNGLE...

En dépit de toutes ces difficultés et sauf exception (dans le cas de petites agglomérations notamment), la plupart des jeunes que nous avons rencontrés expliquent que la ville leur reste désirable. Comme tous ceux de leur âge, ils ont besoin d'aller voir ailleurs et de se frotter à l'inconnu. Pour échapper au poids de la famille ou du contrôle social qui règne dans le quartier — aux « tyrannies de l'intimité », comme disent certains sociologues<sup>9</sup> — pour faire l'expérience de l'altérité, apprendre à jouer avec les différentes facettes de leur identité ou éprouver leurs capacités à devenir adultes. Alors, la peur se mêle aux plaisirs de la découverte et de l'anonymat.

Si cette expérience paradoxale est commune à l'ensemble de la jeunesse, elle est beaucoup plus forte pour les jeunes des quartiers dont nous parlons ici, pour toutes les raisons évoquées précédemment. Parce qu'ils sont plus que d'autres tenus éloignés du cœur des villes et/ou des possibilités offertes par l'appartenance à un milieu aisé, ils ont un chemin bien plus grand à accomplir pour se sentir capables d'affronter toutes les inconnues qui vont avec le déplacement hors de leur quartier. Quand ils vont en ville, les uns et les autres l'ont bien dit, c'est d'abord l'appréhension qui domine, la crainte de cet ailleurs où ils se sentent si déplacés, si étrangers.

*« Le soir, c'est dangereux à Paris. Il y a des gens de partout, il y a des gens bizarres, de tout et de n'importe quoi. »*

MONTREAU-LE MORILLON

15 ans

*« Quand on est en ville ça change du quartier, en fait. Même dans la tête, ça change complètement. Tu vois d'autres personnes... Tu peux te taper des délires de ouf ! »*

BRETAGNE ET BOSTANGIS

16 ans

Le vécu de ces moments varie beaucoup avec l'âge, évidemment. Pour les plus jeunes, la ville est surtout perçue à travers ses fonctions commerciales : « Dans un quartier, il n'y a pas beaucoup de magasins. Quand tu vas en ville, il y a un centre commercial avec plein de magasins », avance ainsi un garçon de 12 ans pour définir ce que représente pour lui la ville. D'autres, au Vermandois, précisent qu'ils vont au centre-ville en groupe, « pour voir des magasins et des commerces ; des magasins avec des jeux vidéo. » Ailleurs, on comprend que filles et garçons pratiquent les centres commerciaux comme lieux de loisirs, de balades, de rencontres, plus que pour faire des achats, ce dont ils n'ont en général pas les moyens. Certains, même parmi les plus jeunes, ont une vision de la ville plus complexe, qui dit bien ce qui à la fois les attire et leur inspire de la crainte : cette diversité sociale que leur quartier n'offre pas. « Pour moi, une ville c'est tous les quartiers regroupés », explique ainsi une fille de 13 ans à Creil. « Les quartiers calmes, les quartiers bruyants... C'est plusieurs quartiers regroupés : c'est ce qui fait notre différence. Une ville, c'est un mélange de tout. De toutes les races, de tous les âges. »

<sup>9</sup> Expression empruntée au sociologue et historien américain Richard Sennett, qui est également le titre de son ouvrage de 1979.

L'âge avançant, alors que les jeunes ont de plus en plus l'occasion de sortir de leur cité, avec ou sans leurs parents, c'est tout autant la configuration spatiale et l'échelle de la ville qui leur inspirent ces sentiments contradictoires, que ce "mélange", cette foule d'inconnus que l'on est amené à fréquenter dans les rues ou dans les transports en commun. « *Moi, je ne vais jamais au centre-ville, je n'aime pas* », explique par exemple un garçon de 15 ans à Cholet. Et si l'on a du mal à sortir de son quartier, les réticences sont encore plus grandes à s'aventurer dans d'autres villes à proximité. « *Moi, je n'aime pas trop sortir de Fameck. Je n'aime pas les grandes villes, en fait* », note un adolescent du quartier Rémelange. « *C'est pas la même mentalité, à Roubaix par exemple...* », explique de son côté un jeune homme de 20 ans à Wattrelos. « *Du coup, on ne sort pas.* » La tendance est alors à n'avoir qu'une pratique très limitée de la ville : « *Quand je vais à Roubaix, je ne vais qu'à Géant, ou à Lille faire les magasins, mais c'est tout.* » « *Si je vais à Paris, je vais à la tour Eiffel, c'est tout. Après, je ne connais pas.* » « *Thionville, le plus souvent c'est pour voir des films, acheter des vêtements, des choses comme ça..., mais jamais pour s'amuser.* »

« *On n'aime pas se mélanger. Moi, je n'aime pas quand il y a trop de monde.* » **BEAULIEU**

20 ans 

« *Le quartier, t'as l'impression qu'il t'attire, en fait. T'as pas envie de sortir, d'être à l'extérieur.* » **MONPLAISIR**

 17 ans

Bien souvent, c'est au moment de l'entrée au lycée que les jeunes commencent à expérimenter véritablement les déplacements en ville. Et nombre d'entre eux expliquent qu'ils ont vécu les premiers temps de ce dépaysement comme une véritable épreuve : « *Je devais prendre le bus pour la première fois à Metz, donc j'étais hyperstressée* », se souvient une jeune fille de 19 ans à Fameck. « *Je ne savais pas ce qu'il fallait prendre, j'étais perdue... Je n'arrivais plus à m'orienter ; j'étais en train de paniquer en fait, parce que je ne connaissais personne.* » À cette évocation, un garçon de 17 ans en a des frissons : « *Il y a du bruit, des gens qui passent, oh, putain non... C'est pour ça qu'il faut rester chez soi* », en conclut-il. Difficile, en effet, de s'extraire du "cocon" que représente le quartier, ce lieu où l'on dispose de tous ses repères et où règne une culture commune dans laquelle on se sent à l'aise. Plusieurs de nos interlocuteurs, ici ou là, ont d'ailleurs avoué qu'ils ne souhaitaient pas aller étudier ailleurs, pour éviter de vivre ce déracinement.

Mais la ville attire, inexorablement, lorsqu'on grandit. En dépit de tous les dangers potentiels qu'elle représente, elle est le lieu où l'on peut provisoirement échapper au sentiment d'étouffement et à la routine éprouvés dans le quartier. « *Rester dans une bulle, au bout d'un moment, y en a marre* », explique ainsi un jeune homme. « *Faut s'aérer* » explique un autre à Cholet. Cette aspiration à l'ailleurs est valable pour les garçons, mais plus encore pour les filles, qui vivent comme une échappatoire cette délocalisation momentanée. Parce qu'au quartier, « *il n'y a pas de lieu pour pouvoir se poser* », pas de sociabilité possible dans l'espace public, elles s'évadent autant qu'elles peuvent vers les zones de centralité urbaine : « *Pour nous les filles, il n'y a rien à Saint-Jean-de-Braye. Nous, on veut faire du shopping. On va en ville à Orléans voir nos potes, faire les magasins...* » L'enjeu, explique une jeune fille d'Angers, c'est surtout de « *voir autre chose, voir d'autres personnes, d'autres têtes* ». Et puis en ville, « *personne ne te connaît, donc du coup, personne ne peut te juger.* » « *Tu peux t'inventer des vies* », ajoute un se ses camarades. « *Si tu sors en ville tout seul avec une fille, c'est moins grave* », confirme un garçon de 16 ans à Cholet.

**« On va dans les magasins, ailleurs. Parce que toujours rester ici, à force, c'est saoulant. On est trop renfermé sur soi-même. Ça nous libère un peu d'aller ailleurs. »** BRETAGNE ET BOSTANGIS

 15 ans

**« C'est comme si t'étais dans la jungle, tu ne sais même pas où t'es... »**

RÉMELANGE

17 ans 

Ainsi les filles sont-elles conduites à braver l'insécurité qu'elles éprouvent, en particulier dans les transports en commun, pour goûter à la liberté qu'offre l'ambiance urbaine : « *Paris, c'est chic et tout, ça veut dire que les gens..., ils ne te calculent pas !* », ont expliqué des jeunes filles de Montreuil. « *Déjà, là-bas, on ne connaît pas beaucoup de personnes ; et de deux : il y a des touristes, on peut se mélanger. Donc, les gens ne vont pas nous regarder. Alors que dans une cité, on est presque tous habillés pareil, jogging, voilà..., on se connaît tous depuis 20 ans.* » Les lieux les plus appréciés en ville sont les grands espaces publics qui permettent, du fait de leur fréquentation diversifiée, de profiter d'une part d'anonymat et de rencontres plus ou moins fortuites avec des jeunes d'autres quartiers. À Cholet, c'est la place Travot qui joue ce rôle : « *C'est le milieu. Il y a tout le monde. Il y a n'importe quel quartier* », note un garçon de 16 ans. À Laval, où le centre-ville est le lieu de ralliement des jeunes des différents quartiers (et où se trouve implanté le Centre lavallois d'éducation populaire), une jeune fille de 19 ans a longuement expliqué tout l'intérêt qu'elle voyait à la présence d'un bar, perçu comme un lieu de liberté et d'ouverture sociale pour la

jeunesse : « Je n'ai jamais été emmerdée là-bas. C'est sympa, il y a beaucoup de nationalités différentes : des Anglais, des Irlandais, des Allemands... Et il y a vraiment un mix d'âge. L'après-midi c'est souvent un peu plus vieux. Et ils font des concerts gratuits, ils organisent des soirées spéciales..., tout est prétexte à des soirées. »

Ailleurs, ce sont des équipements publics qui assurent ce désenclavement culturel de la jeunesse, comme cela a été dit par exemple à Folschviller, à propos du rôle du Centre social Marcel Martin : « Moi, je trouve que c'est une ville qui bouge pas mal. On a des activités un peu partout, liées avec le centre social. » On ne dira jamais assez combien sont précieux tous ces lieux et toutes ces initiatives qui favorisent, pour les jeunes, les déplacements et les rencontres avec des personnes non familières. MJC, centres socioculturels, salles de concerts, piscines, parcs urbains... ne sont pas que des espaces de loisirs : ils sont surtout des supports de vie publique, où chacun peut commencer à s'imaginer une vie d'adulte libre, sur des voies non tracées d'avance.

**« Des fois, ça m'arrive d'aller en ville juste pour me balader. C'est là que tu remarques la différence. Dans le quartier, tu as l'impression d'être étouffé, là-bas, tu te lâches. »**

MONPLAISIR

17 ans 

## ON EST TOUT DE SUITE REPÉRÉS, CATALOGUÉS...

**« En gros, la discrimination, elle est partout. Dès que tu dépasses les banlieues. Quand on sort de l'environnement où on a l'habitude de vivre, ça commence. »** LE GRAND ENSEMBLE

 18 ans

Aussi désirée soit-elle, cette “sortie du quartier”, qui est aussi la première étape d'un itinéraire d'émancipation, est pavée de nombreuses difficultés. Outre l'épreuve que représente l'appropriation de l'espace et de la foule — lot de tous les adolescents qui commencent à aller en ville —, les jeunes des quartiers populaires ont en effet à affronter le regard méfiant ou malveillant que les citadins portent sur eux, de manière quasi-systématique. Il en a été beaucoup question lors de nos rencontres. Que ce soit dans des villes moyennes ou en Île-de-France, tous ont dit souffrir d'une double stigmatisation : celle qui s'attache à leur lieu de résidence d'une part, synonyme de pauvreté ou de violence pour nombre de nos concitoyens ; et celle relative à leur couleur de peau d'autre part, expression du racisme ordinaire qui règne désormais presque partout en France.

Alors que certains animateurs des centres sociaux se questionnaient sur la sincérité de ces discours victimaux, les soupçonnant d'être parfois alimentés par des fantasmes ou par l'activité médiatique du moment, les jeunes ont malheureusement illustré leurs propos de très nombreux exemples précisément décrits, afin de bien faire comprendre qu'ils ne fabulaient pas. Sur certains sites, comme au Grand Ensemble de Clichy-sous-Bois/Montfermeil, ils ont mis en relation le regard négatif qui est porté sur eux avec des événements intervenus dans un passé plus ou moins proche et qui auraient marqué les esprits — dans ce cas, les émeutes de 2005 : « *On est catalogués..., donc maintenant, ils ont une vision sur nous qui est mauvaise, c'est tout.* » Au Plateau Rouher également, à Creil, les jeunes ont fait référence aux racines supposées de ce mal qui leur empoisonne la vie : « *Je pense que les médias ont accentué ce qui a dû se passer il y a quelques années<sup>10</sup>. Alors forcément, les gens ont une image de Creil qui peut faire peur. Pourtant, nous, on y vit et ça se passe très bien.* » « *On sait qu'il y a des choses qui sont vraies, mais c'est trop grossi. Nous, on connaît la vérité.* »

**« La couleur de peau, ça veut tout dire. En gros, on sait bien que les Noirs, ils sont plus dans les quartiers. Donc, on va dire : "Ils vont faire des conneries" et tout ça. »** BRETAGNE ET BOSTANGIS

 16 ans

**« Parfois on arrive dans des lieux, les gens, ils ont peur. Dans des quartiers un peu plus cossus, ils rangent leur sac, ils se mettent sur le côté. Alors qu'on vient juste leur demander un renseignement... Ils ont peur, ils ne nous répondent pas. »** MONPLAISIR

17 ans 

Ailleurs, c'est le racisme ordinaire qui est mis en avant, ou la méfiance sociale vis-à-vis des pauvres : « *Il y en a qui disent que la cité du Vermand, c'est une cité de cas soc'* », souligne ainsi une fille de 15 ans à Saint-Quentin, pour expliquer la mauvaise réputation dont souffre son quartier. En vis-à-vis — de l'autre côté de la barrière, si l'on peut dire — des jeunes filles résidant en lotissement dans les Landes ont fait part des difficiles relations qu'elles entretiennent avec « *les populaires* » des quartiers voisins : « *Les populaires, elles mettent des T-shirts blancs avec des sous-tifs fluo, un style vulgaire et provocant.* » « *Elles ont toujours un grand groupe autour d'elles, toujours quelqu'un pour aider.* » « *On a peur, parce que si tu t'attaques à une, tu as tout le troupeau derrière.* » « *C'est parce qu'elles vivent mal dans leur famille qu'elles s'en prennent aux autres.* »

À ces clichés bien ancrés dans la société, répondent, il faut bien le dire, les comportements agressifs de certaines bandes de jeunes qui investissent les transports ou les espaces publics et alimentent la crainte des familles. Pourtant, nombre de jeunes qui se sont exprimés lors de nos rencontres ont expliqué qu'ils évitaient, en grandissant, de sortir en groupe, précisément pour ne pas attirer l'attention. Mais le regard porté sur eux n'en est

<sup>10</sup> Ces propos font allusion à la première "affaire des foulards", en 1989 : trois adolescentes interdites d'école parce qu'elles portent un foulard. Cette affaire, très médiatisée, a beaucoup marqué les habitants de Creil.

pas pour autant moins méprisant. Ainsi l'évoque un garçon de 20 ans à Cenon, dans la communauté urbaine de Bordeaux : *« Rive droite/rive gauche, la différence, elle est tout de suite visible. J'ai fait ma prépa rive gauche à Pessac, ils croyaient tous que j'habitais le Bronx et que ma ville, c'était Détroit ! On est catalogués par rapport aux tenues vestimentaires : pour aller rive gauche, il faut mettre des mocassins, un chino, une chemise, un cardigan..., et même comme ça, on est cramés ! À cause de notre façon de parler. Et puis, il suffit aussi de s'appeler Oussama. La différence est tellement grande..., on ne peut pas chasser le naturel. »*

Là où certains reconnaissent qu'il y a des raisons objectives à cette image négative de leur lieu de résidence — *« C'est quand même pas un quartier gentil, hein... Il y a des fois où c'est vraiment la merde, mais vraiment »*, reconnaît un garçon de 17 ans à Fameck —, la plupart soulignent la distorsion entre cette représentation et ce qu'eux-mêmes ressentent de leur vie dans le quartier. *« C'est vraiment une étiquette »*, explique ainsi une jeune fille à Uckange. *« Parce que moi, j'ai travaillé dans plusieurs accueils de loisirs, et je le dis souvent autour de moi : les jeunes les plus polis, c'est à Uckange. »* Cette étiquette s'applique sans distinction à tous ceux qui résident dans le quartier, comme l'explique un jeune animateur du Centre social Le Creuset : *« Même des jeunes Européens, des fromages, disaient qu'eux aussi étaient stigmatisés, du fait d'être du quartier : pas besoin d'être bledard pour être montré du doigt ! »*

**« Quand on vient de Cenon, on est catalogués. »** **CENON**

17 ans 

**« S'ils nous voient parler en "wesh-wesh", tout de suite : c'est des Arabes, c'est des Noirs..., Ils regroupent tout. Il y a une discrimination. »** **LE GRAND ENSEMBLE**

 15 ans

Les regards malveillants sont ressentis plus cruellement encore par tous ceux qui sont issus de l'immigration ou des DOM et qui souffrent du racisme à de multiples niveaux. C'est d'abord leur couleur de peau, en effet, qui désigne tous ces jeunes comme non bienvenus dans la ville. *« On est tout de suite repérés, quand on va dans un quartier riche. »* Mais c'est aussi leur façon de s'habiller et de parler entre eux. *« On a tendance à parler mal : en wesh-wesh »*, reconnaît un garçon de Clichy-sous-Bois. D'autres le confirment, à Creil par exemple : *« Déjà, juste à notre langage, ça se sent qu'on vient d'un quartier. »* *« Des fois, il y a des mots qui fusent, tellement tu as l'habitude... Tu fais attention, mais ça fuse. Pourtant, on sait qu'il faut se retenir. »* *« Entre nous, on est extrêmement vulgaires. Ce n'est pas méchant, mais si on parle à quelqu'un d'autre, peut-être qu'il ne va pas bien le prendre. »*

## C'EST À CAUSE DES MÉDIAS : ILS NOUS FONT PASSER POUR DES TERRORISTES

De manière unanime, les jeunes mettent en cause le rôle des médias dans la construction de cette image négative qui colle à leur quartier et, par contre-coup, à tous ceux qui y résident. « *Les médias grossissent les choses. Quand on voit l'image qu'ils donnent de Creil...* » La faute, aussi, à tous ceux qui sont trop crédules ou manquent d'esprit critique à l'égard de ces mêmes médias : « *Les gens regardent trop la télé* », souligne ainsi un garçon à Paris. « *Ils se laissent trop influencer. "Enquête impossible", tout ça... : directement, ils voient Marseille, la cité, Porte de la Chapelle... : "Attention, ils vont vous agresser!"* » Nombre des jeunes qui se sont exprimés lors de nos rencontres ont ainsi tenu à souligner la dimension excessive ou carrément déplacée de la peur qu'inspire leur quartier dans l'opinion publique : « *Moi, j'ai beaucoup d'amis qui sont Français pure souche, et quand je dis que je dois rentrer à Marx Dormoy à minuit, ils me disent : "Il y a quelqu'un qui te raccompagne ? C'est un peu dangereux." Alors que j'habite là, je n'ai jamais eu de soucis. Ce sont des idées fausses. Après, c'est sûr qu'il faut prendre ses précautions, mais ce n'est pas pire qu'un autre quartier à minuit.* »

**« Les médias, ils aiment trop jouer sur les mots. C'est ça qui entraîne le racisme, la discrimination, le sentiment d'injustice : les trois sentiments dominants. »**

PONT BORDEAU ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP

19 ans

**« Tout ça, c'est à cause des médias. Parce qu'une voiture a été brûlée dans le 9-3, c'est tous ceux du 9-3 qui sont fous. Non, ce n'est pas ça ! Ils ne vivent pas dans les cités, ils ne cherchent pas à savoir... »**

MONTREAU-LE MORILLON

17 ans

Ennemis communément désignés, les journalistes sont accusés de ne se rendre dans les cités que pour couvrir des faits divers ou des violences : « *Ils ne viennent pas quand il y a des fêtes de quartier. TF1, je ne les ai jamais vus venir pour montrer que ça se passait bien dans une cité.* » « *Ils ne mettent en gros plan que les scènes violentes* », confirme une jeune femme à Clichy-sous-Bois. « *Que le mauvais côté. C'est comme l'Afrique, où ils ne vont montrer que le côté pauvre.* » « *C'est de l'abus, du bourrage de crâne !* », s'emporte un garçon. « *Quand je vois un reportage sur Creil, on dirait que je sors tout droit du ghetto. On se fait toujours allumer. Je suis dégoûté.* » De fait, le ressentiment est immense à l'égard de la presse et de la télévision, accusées d'attiser la stigmatisation dont les jeunes se sentent victimes : « *On se sent mal, parce qu'on sait que ce n'est pas comme ça. Ils croient qu'on se fait taper, qu'on est maltraitées, qu'on vit mal et tout, mais ils ne savent pas qu'il y a de l'ambiance aussi* », ont expliqué des jeunes filles. À Montreuil, plusieurs d'entre elles ont

également dit leur révolte contre l'image qui est donnée de l'Islam dans les médias, représentation qui renforce leur propre mise à l'écart de la société française : « *Ils focalisent sur l'Islam, ils nous font passer pour des terroristes !* » « *Chaque fois qu'il y a un truc, ils disent : c'est les islamistes. En fait, ils jugent toute une communauté sur une personne. Genre, par exemple, parce que Ben Laden a fait un truc, on est tous des terroristes. Non, on n'est pas comme ça !* » « *Ils ne savent pas ce que c'est que l'Islam* », analyse une de ses camarades. « *L'Islam c'est la paix, c'est le calme, c'est... des choses bien. On ne va pas tuer les gens et tout, ce n'est pas ça.* » « *Je voudrais taper ! Grave !* », conclut la première, pour dire à quel point cette situation la met hors d'elle.

Plus largement, certains jeunes ont souligné le rôle des pouvoirs publics locaux et nationaux, qui ne s'élèveraient pas suffisamment contre cette stigmatisation des quartiers populaires : « *C'est aussi un peu de la faute du Gouvernement, de l'État et tout* », explique par exemple une jeune fille à Paris. Nombre d'entre eux mettent aussi en cause l'attitude de la police, qui agirait de façon discriminatoire avec les jeunes des quartiers, en multipliant en particulier les contrôles au faciès dans la rue : « *Les bons Français, ils ne vont pas les contrôler. Mais s'ils voient deux Arabes ou deux Noirs, ils vont les contrôler. Alors qu'ils n'ont rien fait, ils sont normaux, ils font leur promenade. Parfois, les policiers, ils exagèrent* », s'indigne une jeune fille à Paris. Tandis qu'à Saint-Jean-de-Braye, un garçon raconte sa dernière expérience en la matière : « *Récemment, je suis rentré chez moi..., en croisant des amis je me suis fait prendre en photo par des flics. Et ce n'est pas la première fois. Ce n'est pas normal. Je ne suis pas un animal pour qu'on me prenne en photo !* » Et ses camarades d'en plaisanter avec amertume : « *Mais c'est normal, ils voient un Noir, une tête de singe...* » « *Ils ont dû se dire que t'étais un client : ta façon de t'habiller, ta capuche...* »

**« Je travaille à l'aéroport. Quand je leur dis que je viens de Creil : "Ah oui, chez vous, c'est la jungle, c'est le zoo". Non, non, j'ai été élevé correctement, je ne suis pas un sauvage ! »** PLATEAU ROUHER

23 ans 

## COMMENT FAIRE CHANGER L'IMAGE DE NOTRE QUARTIER ?

À Creil, les jeunes réunis au Centre social Georges Brassens ont réfléchi aux moyens de lutter contre les a priori concernant le Plateau Rouher — un quartier qui regroupe près de 12 000 habitants, soit 35 % de la population communale. Classé habitat et vie sociale dès 1981, puis zone urbaine sensible, zone franche urbaine, etc., le secteur fait l'objet d'une opération de rénovation urbaine depuis 2007. Certains des jeunes avec qui nous avons dialogué pensent que les travaux en cours vont contribuer à améliorer l'image du Plateau dans la ville : *« Peut-être que c'est déjà en train de changer : avec les travaux, ils vont voir que ça change. »* Mais d'autres ont des doutes : *« C'est superficiel. Les gens qui n'osent pas venir, qui ont des préjugés..., c'est par rapport aux gens, pas par rapport aux bâtiments. »*

*« Pour changer l'image, il faut changer les gens. Sinon, on sera toujours vus de la même manière, ça ne changera jamais. »*

« Changer les gens », ce serait notamment intervenir contre les dealers qui se sont implantés sur ce territoire, et dont la présence contribue à noircir la réputation du quartier. Mais garçons et filles pensent aussi que les choses avanceront « par la réussite », autrement dit à travers le parcours scolaire et social qu'eux-mêmes ont bien l'intention de mener. Plus généralement, ils proposent de faire connaître « les bons côtés » du Plateau Rouher, par exemple en réalisant eux-mêmes « des reportages différents ». Manière de « rassurer les gens » et de lutter contre l'influence des médias officiels qui « portent préjudice » au quartier.

*« Il faudrait qu'on leur montre l'autre image. Il y a quand même beaucoup de Creillois qui ont réussi. »*

Mais l'évolution des mentalités et la lutte contre les préjugés qui divisent les Creillois passent aussi selon eux par une politique culturelle forte. À ce sujet, ils ont cité le « Mix-up », un festival de musique organisé initialement par une association, et soutenu ensuite par la Ville de Creil. À travers la programmation de stars de dimension internationale, ce genre d'actions « fait du bien à la ville », pense un garçon. Parce que cela attire beaucoup de monde, « de France et même d'ailleurs ». Chacun voit alors autrement son environnement familial : les regards des uns sur les autres se décalent.

*« Il faut ouvrir la ville, pour des occasions, des événements..., qui font venir des gens. »*

Seule la municipalité peut organiser ce type d'événements, estiment-ils ; ou des associations bénéficiant d'un soutien financier. Mais les jeunes du Plateau se disent prêts à s'investir dans ce genre de projets. Il faut viser haut, estiment-ils, collaborer avec d'autres villes, envisager des jumelages avec des pays étrangers... Et ils soulignent alors le rôle que peut jouer l'Éducation nationale dans l'ouverture d'esprit des jeunes, en favorisant notamment les échanges scolaires qui permettent d'entrer en contact avec des étudiants venus d'ailleurs.



**L'ÉCOLE  
COMME POSSIBILITÉ  
DE S'EN  
SORTIR?**



Pour cerner le rapport qu'entretiennent les jeunes des quartiers avec la scolarité, la question a été abordée à différents niveaux, au fil des discussions avec les animateurs des centres sociaux. Premier constat : les jeunes parlent peu de l'école entre eux, car ils savent que c'est un sujet compliqué, voire douloureux pour certains. Ceux qui sont à l'aise en classe évitent de communiquer sur le sujet pour ne pas mettre leurs camarades en difficulté, comme l'explique par exemple une jeune fille à Montreuil : « On ne parle pas de l'école, parce que..., par exemple, moi, je suis en S, il y en a, elles sont en pro : si je parle de l'école, ça ne va pas les intéresser. Ou si quelqu'un a arrêté l'école, si tu en parles, il va te regarder... » Ce refus de la distinction va de pair avec la haute idée que ces jeunes se font des valeurs de solidarité et d'égalité, autant qu'avec leur volonté de "faire bloc" face à l'adversité. C'est donc la situation particulière d'échange protégé au sein d'équipements comme les centres sociaux qui a permis de creuser la question.

**« Quand on est dans la cité, on ne parle pas de l'école. C'est banni. On oublie. »** MONTREAU-LE MORILLON

 17 ans

**« On croit que l'école, c'est pour tout le monde, c'est égalitaire... Moi, je dis que ce n'est plus le cas. Et ce n'est pas normal. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? »** CITÉ DU FURST

20 ans 

Deuxième constat : ils ont peu parlé de l'école comme lieu d'acquisition de connaissances et beaucoup comme lieu de vie sociale — que ce soit à travers leur rapport aux professeurs, à propos des conflits qu'ils ont pu vivre dans l'enceinte de leurs établissements ou encore des situations de discrimination que les uns ou les autres disent avoir subies, notamment au moment de leur orientation en fin de 3<sup>e</sup> vers telle ou telle filière. Troisièmement : avec le recul de l'âge, ils sont divisés quant à l'utilité de l'école — certains regrettant de ne pas avoir poursuivi leurs études, d'autres considérant que les diplômes ne servent décidément pas à grand-chose. Enfin, l'ensemble de leurs témoignages confirme ce qui est analysé du point de vue statistique à l'échelle nationale : l'école française est élitiste et inégalitaire. Elle opère un tri entre les élèves selon les statuts sociaux — les premières victimes de cette situation étant les jeunes de milieux populaires, et les filles s'en sortant globalement mieux que les garçons.<sup>11</sup>

<sup>11</sup> On pourra consulter sur ce point les résultats de l'enquête 2013 de l'Observatoire de la jeunesse solidaire, réalisée par Audirep pour l'AFEV (Association de la fondation étudiante pour la ville). Ces résultats et leur analyse ont été publiés en partenariat avec l'INJEP (Institut national de la jeunesse et de l'éducation populaire) dans le numéro spécial d'Alternatives économiques « L'état de la jeunesse en France » n° 60, février 2013.

## DES BONS SOUVENIRS DE L'ÉCOLE PRIMAIRE À LA « CASSURE » DU COLLÈGE

En général, l'école primaire leur a laissé de bons souvenirs. Surtout pour la vie commune qu'elle représentait. Ils étaient « *tous ensemble* », l'école fonctionnant comme un prolongement de la sociabilité conviviale qui règne au sein du quartier. D'aucuns éprouvent de la nostalgie à propos de ces années-là et du goût de l'enfance qu'elles représentent encore pour eux. Même à Cayenne, où les jeunes réunis ont fait part de leur vision extrêmement critique de l'école en général, l'un d'entre eux a expliqué qu'il retirait tout de même un plus de ses années de primaire, en ce qui concerne l'apprentissage du vivre ensemble.

**« L'école, ça nous instruit, et on apprend à vivre un tout petit peu avec les autres, en communauté. Ça ne nous donne pas de l'intelligence. L'intelligence, elle est innée. »**

A-POU-NOU

 18 ans

L'importance de cette dimension « sociale » de l'école a été notamment soulignée lors d'échanges entre des enfants de 9 à 12 ans scolarisés en primaire à Creil. Les uns et les autres ont surtout mis l'accent sur l'ambiance de leur établissement, la disponibilité ou l'absence d'espaces de jeux, ses qualités d'accueil... « *Dans mon ancienne école primaire, c'était bien, parce qu'on avait une très grande cour. On avait un terrain de basket, un terrain de foot et un grand gymnase.* » « *Une bonne école* », explique un garçon de 9 ans, « *c'est quand on fait des travaux pour qu'il y ait du neuf, pour qu'on ait des nouvelles récréations, avec des goals. Où tu pourras jouer.* »

Dès cet âge-là, on sent l'extrême sensibilité des enfants à l'environnement matériel de leur établissement. À la fois parce que celui-ci le rend confortable ou pas, attractif ou pas en tant qu'espace de vie quotidienne (« *Une bonne école, c'est une école propre, où il y a tout ce qui est bien pour réussir le travail. Ça doit être bien soigné. Il faut qu'ils engagent plus de dames de ménage* ») ; et parce que la dégradation et/ou la faible qualité de cet environnement sont vécues comme des marques de déconsidération : « *Nous, dans notre école, on veut du neuf. On joue aux billes dans la terre, on galère... Avant notre cour de récréation était grande, maintenant elle est toute petite. On n'a plus de terrain pour jouer. Maintenant, à cause de ça, on ne respecte plus les profs.* »

Les jeunes élèves ont aussi mis en avant le rôle des professeurs (et du personnel éducatif en général) dans la « *bonne ambiance* » qu'ils attendent de leur école. Ils semblent ainsi particulièrement attentifs à ce qu'ils ressentent comme des gestes de protection et d'intérêt à leur égard, ou au contraire de rejet ou d'indifférence : « *Une école qui est bien, c'est une école où il y a des professeurs qui sont gentils. Qui règlent vite fait les problèmes* », explique une fille de 10 ans. « *Par exemple, on a eu une grosse baston, il y en a qui traitent, qui frappent, ou qui ont fait*

**« Moi, mon école, je trouve qu'elle est bien, même s'il y a des professeurs que je n'aime pas et qui ne m'aiment pas. Je les respecte quand même, parce que ma mère me dit qu'il faut respecter les adultes. L'école, pour moi c'est intéressant. Et j'aime bien les devoirs. »** PLATEAU ROUHER

10 ans 

*saigner quelqu'un... Ils nous emmènent à la pharmacie de l'école et ils nous soignent. »* Ailleurs, des enfants ont dit apprécier d'avoir « *des profs sympas, marrants* » : « *Dès que tu rigoles avec eux, ils ne se vexent pas. Alors qu'une mauvaise école, c'est comme un pensionnat : si tu parles sans lever la main, t'es puni, t'es collé.* » Des propos qui en disent long, évidemment, sur l'évolution de la figure du professeur dans notre société, pour ces jeunes générations. Manifestement, celui-ci n'est plus respecté en tant que tel, pour le savoir qu'il détient ou qu'il est censé dispenser, mais plutôt en fonction de sa personnalité, de la qualité du lien qu'il est capable de nouer avec les enfants, de la discipline qu'il parvient à faire régner dans sa classe.

**« À l'école, on apprend à devenir autonome, un peu plus qu'à la maison, parce qu'on travaille avec d'autres personnes... »**

LA CHAPELLE

 11 ans

Ce qu'il faut néanmoins comprendre, en filigrane, à travers ces propos des adolescents, c'est que ceux qui veulent apprendre en sont empêchés par ceux qui chahutent ; et que les premiers comptent sur le professeur en premier lieu pour garantir la tranquillité qui leur permettra de s'instruire dans ces conditions difficiles. Ainsi en parle une collégienne de 13 ans, avec beaucoup de précautions : « *Pour moi, une bonne école, c'est une école où il y a une bonne ambiance. Où il n'y a pas que des... des voyous ; même si les voyous, ils ont aussi le droit d'être scolarisés. Une bonne ambiance, c'est là où on peut bien travailler, où on peut faire quelque chose de notre vie.* » Et son amie de renchérir : « *Pour moi une école bien, c'est une école où il y a des élèves qui se comportent bien en classe, qui ne font pas de bêtises. Il y a des enfants qui ne sont pas bien éduqués, et c'est là où les professeurs deviennent sévères.* »

Ainsi se noue dès l'école primaire, dans tous ces détails qui ne relèvent pas en principe de l'activité première des enseignants, un rapport de confiance et de désir vis-à-vis de l'institution scolaire ou, au contraire, de défiance. Ces caractéristiques vont s'accroître dès l'entrée au collège, vécue comme une « *cassure* » par de nombreux élèves.

**« Une école qui est bien, c'est quand les élèves respectent les profs et les profs respectent les enfants. »**

PLATEAU ROUHER

10 ans 

On retrouve alors, dans les propos des adolescents, ce qu'évoquent les chercheurs qui travaillent sur le sujet, depuis la réforme qui a créé le collège unique en 1975 : la coupure nette qui s'instaure lorsque l'élève entre dans un système académique marqué par des évaluations répétées et dans lequel l'autonomie et l'initiative sont peu valorisées ; un système, écrivent certains, « *qui fonctionne par l'échec et la mise en situation d'infériorité des jeunes.* »<sup>12</sup> Si une partie des élèves parvient à s'adapter, ce n'est pas le cas de tous :

<sup>12</sup> Louis Maurin et Laurent Jeanneau : « *Études : la lutte des places* », in *Alternatives économiques* n° 60, février 2013.

même si le collège de secteur permet de rester en terrain familier, avec les copains et copines de l'école primaire, ce n'est plus pareil... Et dès lors, l'exclusion commence à se dessiner, comme l'explique un jeune homme de 20 ans dans l'Oise : « *Si on a un petit retard en primaire, au collège, on en prend encore ; et on arrive au lycée, ça fait un grand écart. Si on arrive à la fac, c'est encore pire.* » Les difficultés d'adaptation au nouveau système se manifestent en particulier par des attitudes agressives vis-à-vis des professeurs. Les garçons (plus que les filles) commencent à jouer les durs et à s'enfermer dans des comportements déviants ou révoltés contre le « *rejet* » dont ils se disent victimes.

### LA FAUTE AUX PROFS, À L'ÉDUCATION NATIONALE OU À LA SOCIÉTÉ ?

Une majorité des jeunes qui ont participé à nos rencontres ont eu tendance à mettre leur situation d'échec sur le dos de l'institution scolaire, déconsidérée dans son ensemble. Les enseignants sont globalement accusés de ne pas suffisamment encourager ou soutenir les élèves : « *Quand un jeune bavarde en classe, les profs disent : "Je m'en fous, c'est pour toi ; moi, j'ai déjà fait ma vie". Mais si la réussite de ses élèves, ce n'est pas l'objectif du prof, pourquoi fait-il ce métier ?!* », se demande un jeune homme à Lyon. En Guyane, les élèves pensent que leurs professeurs mentent : « *L'école, ça t'empêche de voir la réalité des choses...* » « *Ils racontent des mensonges sur l'histoire : à la télé et à l'école, ce n'est pas la même chose.* » Et l'on sent alors l'influence de certaines idéologies en cours sur internet ou dans les médias : « *Comment ils font pour savoir tout ce qu'ils nous racontent ? Il n'y a que le Seigneur qui peut savoir ce qui s'est passé.* » Ailleurs, les professeurs n'auraient « *pas de respect* » pour leurs élèves : « *Ils te disent que tu es fainéant, que tu viens en vacances... Ils ne te respectent pas.* »

**« Les inégalités, c'est d'abord financier. Quand les parents ont les moyens de payer des cours particuliers, d'acheter un ordinateur dernier cri..., d'autres ne peuvent pas. Et les enfants sont pénalisés à l'école, alors que ce n'est pas leur faute. »** LA CHAPELLE

19 ans 

**« À Marshpi, j'étais le seul Arabe. Les profs me détestaient, ils m'ont rabaissé. »** RÉMELANGE

 16 ans

Et très souvent, c'est de racisme — social ou culturel — que le personnel éducatif est accusé, même de la part des plus jeunes : « *Les racistes, dans notre école, c'est les infirmières* », affirme ainsi une adolescente à Creil ; tandis qu'un garçon de 18 ans confirme, à Lyon : « *Le personnel scolaire sait très bien où va finir l'élève, dans quel établissement il va aller. Un prof qui dit : "Toi tu vas réussir, toi tu ne vas pas réussir", c'est cramé d'avance.* » Et même si l'un de ses camarades prétend le contraire (« *Pas d'accord, si tu as de bonnes notes, les profs ne sont pas comme ça* »), l'avis général du groupe confirme les propos du premier, avec force exemples à l'appui : « *C'est la merde parce que c'est*

*un Black. Nous on l'a vécue [la discrimination]. » « Moi, je tournais autour de 11 de moyenne, un Français il avait 8 et l'imbécile, pour le prof, c'était moi ! »*

Le sentiment d'injustice affleure ainsi à tout propos, de la part de ceux qui sont en échec scolaire ou de ceux qui ont arrêté l'école en fin de 3<sup>e</sup> : « *Creil, c'est une des villes les plus pauvres. Les professeurs qui viennent, ils ont déjà une image... Ils ne se donnent pas les moyens.* » Et nombreux sont les jeunes qui ont exposé des cas précis relevant selon eux du racisme ou de la discrimination, qui les ont marqués au cours de leur scolarité. Un garçon du quartier Marx Dormoy à Paris se souvient par exemple de la réaction d'un de ses professeurs, à la lecture de sa rédaction : « *Il fallait raconter un souvenir d'un voyage qu'on avait fait quand on était petit. J'avais parlé d'un voyage que j'avais effectué dans mon pays d'origine, au Maroc. La prof est partie voir ma mère et elle lui a dit : "Votre fils, c'est un extrémiste ! Il nous a fait une rédaction de malade". Pourquoi ? Parce qu'elle m'a aperçu une fois, un vendredi, aller à la mosquée. Elle, direct, elle a eu peur et elle a dit ça à ma mère.* »

**« Moi, je suis métisse, et je vois, en primaire, je me suis fais tailler grave... »** PONT BORDEAU  
ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP

 18 ans

Une exception notable à ce concert de récriminations contre l'école est apparue à Clichy-sous-Bois, de la part de garçons et filles de 13 à 18 ans qui ont dit tout ce qu'ils devaient à leurs enseignants — dont certains sont eux-mêmes issus de la banlieue. « *Les profs, des fois, ils nous disent : "Vous pouvez faire mieux, donc faites mieux ! Sinon, ça va être dur pour vous de trouver du travail. Parce que vous habitez ici, on va voir votre CV..."* » « *C'est quand on est au bord, quand on va se faire virer. Ils nous rappellent ça, pour nous remotiver.* » Et l'on comprend au fil de la discussion que l'identification possible à leurs professeurs joue de manière importante dans la construction de leur ambition scolaire : « *J'ai un prof d'EPS, il nous dit tout le temps : "J'ai grandi à Montfermeil, j'habite à Montfermeil, vous pouvez réussir, alors ne gâchez pas votre chance."* »

**« Le point faible de l'école, c'est la discrimination. Si t'as un blaze cramé, les profs, ils ne te regardent pas. »** LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 

Ailleurs, la réflexion collective a parfois permis de dépasser les premiers jugements négatifs à l'encontre de l'école ou des enseignants, des débats ayant lieu concernant la responsabilité de ces derniers dans l'échec scolaire que vivent certains jeunes. Ainsi à Lyon, alors qu'un jeune homme affirmait que « *les profs, ils ne font pas envie, il faut les changer* », un camarade du même âge a rétorqué : « *Mais non, ce n'est pas les conditions d'apprentissage, c'est comment tu apprends qui est important. C'est toi, comment tu veux travailler. C'est chacun son chemin.* »

**« Grâce à l'école, on peut parfois suivre l'exemple des profs... Il y en a qui ont grandi à Clichy/Montfermeil, donc on peut se dire que si eux sont partis loin, nous, on peut aller plus loin qu'eux. »**

LE GRAND ENSEMBLE

15 ans 

Ailleurs, on a discuté du caractère contraint ou non des affectations de postes des enseignants : « *On a l'impression qu'ils sont venus là parce qu'ils n'avaient pas le choix. Au fond d'eux, ils ne voulaient pas être ici.* » « *Non, c'est exagéré* », ont répondu certains : « *Il y a des profs qui ont fait le choix d'être en zone ZEP.* » Et puis, il faut les comprendre, ces professeurs : « *On n'enseigne pas pareil dans une ville comme Creil que dans une autre ville, vu le niveau et les élèves. Il faut s'adapter.* »

**« Le niveau est bas ; le public, il est difficile, il faut dire ce qui est. Je prends un peu la défense des profs : ce n'est pas facile d'enseigner dans des conditions comme ça. »** PLATEAU ROUHER

 25 ans

Ici et là, les jeunes ont souligné le rôle des parents, de leurs grands frères et sœurs et plus largement de leur histoire familiale, dans leur rapport à l'école. Ainsi en témoignent des garçons et filles de 13 à 18 ans, tous issus du Maghreb ou de l'Afrique sub-saharienne et qui n'oublient pas ce qu'ont vécu leurs familles respectives : « *On a été scolarisés par nos parents, ça nous rend heureux. On a l'école gratuite, alors que dans d'autres pays, c'est payant, ou il n'y a pas d'école. (...) Il y en a, dans certains pays, ils marchent pieds nus pendant des heures pour aller à l'école. Nous, on a des chaussures et tout.* » Certains ont expliqué que leurs parents suivaient de près leur scolarité : « *Ils sont stricts. Quand tu fais une gaffe, ils te rappellent à l'ordre. Ils disent : nous on n'a pas eu la chance d'aller à l'école, toi tu l'as eue, donc profite-en.* » Mais bien d'autres ont rappelé que les adultes de leur famille ne pouvaient pas les aider dans leurs devoirs, ce qui représentait un handicap par rapport à des enfants de milieux plus favorisés.

Plusieurs, parmi les plus âgés, ont souligné les inégalités de conditions économiques et sociales dans lesquelles les jeunes Français entament et poursuivent leur parcours scolaire — eux-mêmes sachant bien qu'ils n'avaient pas pu bénéficier du capital culturel dont d'autres élèves profitent sans même s'en rendre compte dans leur rapport à l'école. « *Nos parents n'ont pas grandi comme les fils de ceux qui*

**« J'ai l'impression que quand tu n'es pas d'une famille aisée, tu as moins de chance de réussir. Alors que tu ne choisis pas comment t'es née. »**

MONPLAISIR

16 ans 

vivent à Chantilly. En termes d'ambition... » « Il y a des élèves qui viennent d'écoles privées, aussi. Déjà, ils partent avec un bon bagage, contrairement à nous. » Enfin, certains ont dénoncé l'inégale qualité de l'enseignement qui serait délivré d'un collège à un autre : « Tous ceux qui sont allés à Truffaut ont mal fini ; et ceux qui sont allés à Ampère ont bien fini », constate par exemple un jeune homme à Lyon.

**« Moi, je regrette de n'avoir pas trop travaillé à l'école. Parce que je suis en dépression là... » BEAULIEU**

 21 ans

Ainsi, en grandissant, selon la manière dont les uns et les autres se sont sentis accueillis, aidés, à un moment ou à un autre de leur scolarité, par tel enseignant ou tel proche, les jeunes dressent des bilans contrastés quant au rôle de l'école dans leur parcours de vie et à leur possibilité de s'arracher à leur condition. Entre ceux dont le regard est complètement négatif (« L'école, ça ne m'a rien apporté. Rien. Tout ce que j'ai appris, ce n'est pas à l'école ») et ceux qui considèrent que les portes sont ouvertes à ceux qui travaillent (« Celui qui s'en donne les moyens a tout pour réussir. » « Soit tu rentres à la maison, tu révises et tu t'en sors ; soit tu jettes ton sac, tu joues à la Play et tu vas tenir les murs »), figurent les nombreux sceptiques (« Ça nous apprend les bases, jusqu'au niveau brevet on va dire... ») ; les raisonnables (« L'école, ça nous aide à travailler plus tard. Les gens ils disent : "J'aime pas l'école, j'aime pas l'école..., mais quand ils seront grands, ils vont regretter de ne pas avoir travaillé" ») ; et aussi tous ceux qui se mordent les doigts d'avoir raté cette étape importante de leur vie : « Là, ça fait deux ans que je ne suis plus à l'école, je gamberge. On se rend compte que c'est important l'école. »

Certains se prennent alors à rêver d'une école différente, qui accorderait davantage de chance aux élèves mal à l'aise dans le moule académique : « J'ai vu à la télé qu'en Angleterre, ils ont ouvert des écoles dans le style d'Harry Potter, où on apprend en s'amusant. Ils ont deux fois plus de réussite. » « J'te jure, frère, si t'avais une école Harry Potter, tu serais avocat ! » Pour d'autres, il faudrait une école plus interactive, qui laisse davantage de place à la créativité ou à l'initiative : « Ce sont les conditions de l'école qu'il faut changer. Avec les TBI [tableau blanc interactif], t'as envie de suivre. »

Une école, également, qui serait plus attentive aux élèves qui viennent d'ailleurs : « Il faut plus d'aides pour l'intégration des personnes sans papiers. Des professeurs de français... » « Plus d'accompagnement scolaire pour les élèves en difficulté. Aujourd'hui, il n'y

**« L'école, quand on est jeune, on ne comprend pas. On ne pense pas forcément à l'idée qu'on est en train de niquer notre vie. En 5<sup>e</sup>, je rigolais, je rigolais... Aujourd'hui, l'école, elle m'a laissé sur le carreau. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 

*a plus trop d'aide. Ils laissent les enfants, comme ça, livrés à eux-mêmes. » Ou encore, une école plus pragmatique : « Par exemple les cours d'histoire, ce ne serait pas des trucs qui datent beaucoup », explique un garçon à Paris, « mais plutôt des sujets d'actualité. Pour les mathématiques, ce serait plus de la comptabilité, apprendre à compter l'argent ; et le français, ce serait pour les rédactions des lettres qu'on va avoir dans notre vie... »*

On pourrait aussi, imaginent certains, intéresser les professeurs aux résultats, les motiver financièrement dans l'exercice de leur métier ; un métier dont les jeunes sentent bien qu'il ne bénéficie plus aujourd'hui du statut valorisant qu'il a eu par le passé dans la société : « Il faudrait récompenser les profs quand on réussit le bac, leur donner une prime. » Enfin, quelques-uns pensent au privé, comme solution d'avenir pour leurs propres enfants : « L'éducation, elle se fait dès tout petit », explique une jeune fille de 22 ans. « Ce n'est pas à 18 ans que l'on va commencer à t'éduquer. Si on met nos enfants dans les écoles privées islamiques, ça peut jouer beaucoup. »

## ORIENTATION SCOLAIRE : CENSURE ET AUTOCENSURE

Ceux qui sont sortis du collège, qu'ils soient encore scolarisés ou non, ont longuement discuté de l'étape cruciale qu'a représentée pour eux la phase d'orientation, en classe de troisième. Et les critiques sont unanimes : l'orientation est trop précoce. Trop « brusque », elle ne leur a pas laissé de réels choix. « On doit orienter sa vie trop jeune. On nous demande de choisir à 15 ans ! », s'emporte ainsi un garçon à Lyon. Le problème concerne l'ensemble de la jeunesse, et il est pointé par de nombreux analystes du fait scolaire en France. Mais il affecte davantage les jeunes issus des catégories défavorisées, plus démunis pour accéder aux bonnes informations et aux bonnes filières. Presque tous ceux avec qui nous avons échangé pour la préparation de ce rapport ont donc crié haut et fort contre l'injustice et le gâchis que représente pour eux ce système.

**« À 16 ans, c'est trop difficile de savoir ce qu'on veut faire. J'en ai 25 et je ne sais même pas encore... »**

QUARTIER OUEST

25 ans 🧐

**« J'ai des regrets sur l'orientation. J'avais des capacités pour la générale et je n'y suis pas allé. Maintenant, je suis en bac pro électricité et je me rends compte que j'ai pris la mauvaise filière. »**

BEAULIEU

19 ans 🧐

« Ce que je reproche à l'école, c'est qu'on a un problème d'orientation », affirme un garçon à Folschviller. « On choisit, mais on est trop jeune », ajoute un de ses camarades. En fait, « ce sont les conseillères qui font les choix, pas nous », expliquent les uns et les autres. Certains, qui se sont retrouvés « à la rue » à 16 ans, vont même jusqu'à penser qu'il serait bon de « rendre l'école obligatoire jusqu'à 18 ans » — le temps de réfléchir à son avenir, autrement dit. Et nombre d'entre eux soulignent que leurs parents n'ont pas pu les guider, les aider à voir clair

quand il l'aurait fallu, dans la qualité des établissements ou la diversité des filières qui s'offraient à eux. Beaucoup considèrent ainsi que l'information leur a manqué. « *On est très mal informés* », estime une jeune fille à Creil. « *Par exemple, moi, j'ai toujours voulu travailler avec des enfants. Mais si je n'avais pas su par Karima et ma mère qu'il y a le métier d'éducateur de jeunes enfants, je n'aurais pas fait mes études.* »

Les uns et les autres ont donc fait des choix un peu au hasard, comme l'explique un garçon à Paris : « *Pour ma filière, on m'a fait une publicité, c'est pour ça. C'est très simple : il y a des affiches partout. Et après, il y a les profs qui disent : "Si vous aimez l'électricité, c'est bon". Voilà, en gros, ça s'est fait comme ça. Alors que j'aurais préféré faire ES, en fin de compte.* » Et si quelques-uns ont pu bénéficier de l'aide de leurs grands frères et sœurs (« *Ils nous ont poussés à faire ce qu'ils n'ont pas eu l'occasion de faire* »), ce n'est pas le cas de tous : « *Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des grands frères.* » « *Quand on a des parents pas français, qui ne savent pas comment fonctionne le système... Moi ils ne m'ont jamais guidée, ils ne connaissent pas. Les autres peuvent savoir plus ce qui existe.* »

Avec le recul, l'amertume est très forte d'avoir ainsi vu les portes se fermer devant eux, suite à ces choix malheureux. « *On finit tous dans le bâtiment, quand on ne sait pas quoi faire. Moi, ce n'est pas un choix la plomberie, honnêtement !* » « *À la base, je voulais faire de la cuisine ou de la pâtisserie mais ils m'ont envoyé dans le commerce. Même si j'avais fait mes quatre vœux dans la cuisine ! Parce qu'il n'y avait plus de place. J'ai été envoyé là où il restait de la place.* » Et pour certains qui s'adaptent vaillamment à ces itinéraires imposés au sortir de l'adolescence, bien d'autres gardent de la rancœur au souvenir de ce moment qui a en quelque sorte gâché leur vie, comme l'explique un garçon à Uckange : « *À 16 ans, on dit à un jeune : "Tu veux faire de l'électronique, il y a du débouché, fais ça."* Mais après, c'est très compliqué à accepter, ou à vivre. C'est dur. »

**« J'ai pas merdé, j'ai eu trop d'injustices. Scolairement parlant, j'avais le niveau pour aller plus loin. J'ai été mal orienté, c'est ça la vérité. »** LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 🧐

**« Les professeurs, on dirait que c'est un fardeau pour eux, ils disent : "Tu ne vas pas réussir, laisse tomber. Tu as vu tes notes ? Va faire BEP mécanique." »** PLATEAU ROUHER

🧐 23 ans

Comme ils l'avaient déjà dit à propos de leurs années de collège, nombre d'entre eux accusent alors le personnel éducatif d'avoir porté sur eux, à ce moment décisif, un regard pénalisant, nourri des préjugés ou des clichés qui s'attachent aux jeunes des quartiers. « *On est victimes de discrimination* », clament-ils en chœur : « *Ils démotivent beaucoup. Ils ferment directement la porte [des filières générales].* » « *Dans les écoles, quand tu veux passer au lycée, ils regardent toujours ton collège* », explique une fille de 12 ans au Plateau Rouher. « *Ils ne regardent pas le comportement*

*ou quelque chose comme ça. Si par exemple tu étais dans tel collège, tu ne vas pas être acceptée à cause de ça. »* Même discours à Paris, où un garçon déplore les jugements hâtifs portés sur des élèves riches de talents potentiels, que l'on néglige : *« Quand j'étais en 3<sup>e</sup>, ils ne nous préparaient pas du tout. Pendant les conseils de classe, je trouvais ça bête : on nous jugeait. Si l'enfant n'a pas la moyenne en musique, il ne va pas devenir musicien. Il ne va pas faire des arts plastiques. Les profs donnent une mauvaise réputation à l'élève. Pourtant, dans le tronc commun, tu as eu de bonnes notes... »*

Beaucoup de nos jeunes interlocuteurs ont par ailleurs dénoncé les « passe-droits », le « piston », « les réseaux » qui seraient nécessaires pour obtenir des stages intéressants en classe de 3<sup>e</sup>. Ce qu'ont confirmé des mères de famille, à Clichy-sous-Bois notamment : *« Si on n'a pas de relations, c'est grillé, comme ils disent les jeunes. C'est mort, c'est grillé ! » « C'est bien d'avoir des bonnes notes, mais il faut aussi avoir les bonnes clés, il faut avoir le piston. Si on n'a pas le piston, ce n'est pas la peine. »*

**« La vie, c'est du piston maintenant... »** CHARTRONS NORD

17 ans 

Et puisque l'on ne dispose guère, dans ces quartiers, de relations haut placées, ce sont surtout les réseaux familiaux ou communautaires qui sont mobilisés, comme le raconte par exemple une jeune fille du quartier de La Chapelle à Paris : *« Pour mon stage de 3<sup>e</sup>, je suis allée chez des personnes asiatiques. Parce que je parlais chinois, ils m'ont embauchée. Je suis allée postuler dans d'autres endroits, avec des personnes que je ne connaissais pas du tout : je n'ai jamais eu de nouvelles. C'est comme ça maintenant, ce n'est plus étonnant... »*

Ce problème se repose ensuite tout au long de leur carrière scolaire, expliquent-ils : *« Du moment qu'on connaît des personnes haut placées, c'est plus facile d'entrer dans certaines écoles, un peu sélectives. Dans mon lycée, la moitié de la classe venait d'un collège privé : ils connaissaient des personnes qui étaient déjà là. »* Quelques jeunes — des filles en particulier — luttent farouchement contre toutes ces barrières posées en travers de leur chemin. Ainsi une jeune fille de 17 ans à Bordeaux explique-t-elle à ses camarades découragés : *« Mais on va les trouver, les bons réseaux ! Il ne faut pas se dire dès le début : "Putain non, je suis une Arabe, je suis une Noire, j'habite dans un quartier pourri"... Là, t'es en train de te bloquer. Il faut se dire dans sa tête : "Je suis jeune et je vais y arriver !" Ma mère, elle s'est sacrifiée pour venir en France, eh bien je vais la rendre fière. »*

**« Il y en a certains qui disent : "Dans la vie, on ne peut pas réussir." Moi je veux leur prouver que même au collège Havez, on peut réussir ! »** PLATEAU ROUHER

Bien souvent cependant, on comprend qu'à l'orientation plus ou moins imposée par l'institution scolaire, répondent des formes d'autocensure. Certains élèves s'interdisent eux-mêmes de faire des choix ambitieux ou ne parviennent pas à les faire, en raison de ce qu'ils imaginent du niveau exigé au lycée ou au-delà, ou parce qu'ils ont intégré leur

 13 ans

impuissance supposée. « Je savais que S, ce n'était pas pour moi », explique un garçon à Paris, non sans humour : « Bosser à la maison, c'était déjà dur... J'aime le repos. J'ai envie d'avoir une retraite anticipée de chez anticipée ! » D'autres, on l'a dit, préfèrent privilégier leurs relations amicales ou la proximité de leur famille à leur parcours scolaire : ils choisissent alors de ne pas quitter leur quartier pour rejoindre un lycée qui leur offrirait de meilleures perspectives. C'est le cas de ce garçon en Lorraine, qui se retrouve en CAP vente alors qu'il souhaitait faire un BEP comptabilité : « Je n'ai pas eu le choix », explique-t-il. « Comme je ne voulais pas bouger de Fameck, j'ai fait autre chose. Tant que j'ai le diplôme... Et après le CAP, il y a le bac : je changerai. »

Enfin, de nombreux jeunes mettent en avant la situation financière de leurs parents, ou plus généralement l'absence de perspectives économiques dans le pays, pour expliquer les choix par défaut qu'ils ont dû opérer. « On veut du concret, on veut qu'il y ait des débouchés rapides. Moi, c'est pour ça que j'ai choisi une filière courte. » Le besoin d'argent a ainsi été avancé comme l'une des causes importantes de l'arrêt de la scolarité, surtout chez les garçons. « Si on te dit : "Tu as ton bac et tu as 2000 euros", là on serait motivé ! », affirme un Lyonnais. De même en Guyane, certains pensent que si les jeunes décrochent, c'est parce qu'ils veulent travailler ; tandis que d'autres précisent : « On ne nous paye pas ! » (sous-entendu : pour étudier).

**« Après mon bac S, j'ai fait une école d'infirmier. J'avais conscience de mes limites. Là, je passe des concours. Il y des frais que mes parents ne peuvent pas assumer, alors je travaille à KFC. »** <sup>13</sup> CENON

20 ans 

Les années qu'il faudrait encore passer à l'école apparaissent alors comme un « sacrifice » que beaucoup ne sont pas prêts à faire. « Mais ce n'est pas grave », estiment des garçons d'A-Pou-Nou. « On va travailler, on va dealer, ça rapporte plus. » « Quand tu deales, tu gagnes deux fois plus qu'un salaire et que la CAF. Tu es le PATRON ! » Et une de leurs camarades de conclure : « Je pense que les jeunes n'ont pas conscience qu'en étant sérieux, en sacrifiant 16 années de sa vie, on peut avoir un diplôme, et après travailler. C'est ce qu'il faut vraiment leur faire comprendre. (...) Il faut dialoguer, leur expliquer que l'école, c'est la base de tout. »

## L'ENTRÉE AU LYCÉE, OU LE CHOC DES CULTURES

Ceux et celles qui poursuivent leur scolarité au-delà du brevet ont expliqué combien l'accès au lycée avait représenté, pour la majorité d'entre eux, une déstabilisation importante. Deux ensembles de raisons sont avancés pour dire cette rupture : d'une part le fait que les élèves se retrouvent davantage face à eux-mêmes dans le travail scolaire, obligés de faire preuve de bien plus d'autonomie ou d'initiative qu'au collège ; et d'autre part le choc culturel qu'ils éprouvent au contact de jeunes issus de zones très diversifiées du territoire.

<sup>13</sup> Enseigne de restauration.

« Il n'y a qu'au collège que j'étais contente d'aller à l'école », se souvient ainsi une jeune fille à Montreuil, qui précise, lorsqu'on lui demande pourquoi : « Toute notre cité allait dans le même collège. Après, dans le lycée, il y a des filières, on ne fait pas tous la même chose, et ça nous sépare. » Et ses camarades d'expliquer : « Notre lycée, il est très grand. Il y a des gens qui viennent de partout. Quand on vient tous des cités, on peut se comprendre. Mais il y a aussi ceux qui ne viennent pas des cités, c'est ça qui est bizarre. » « Même, moi, dans mon lycée, il y a des gens du 9-1. » Et l'on mesure alors, à écouter ces propos, les effets puissants de la ségrégation résidentielle, sociale et culturelle que vivent ces jeunes des banlieues depuis leur enfance.

« Il n'y a personne du quartier à l'école, et pas beaucoup de personnes de Fameck. On ne va pas dire qu'on est les seuls Arabes..., mais la majorité de l'école, c'est pas ça. »

RÉMELANGE

16 ans 

« Dans ma classe, il n'y a que des campagnards. » LE VERMANDOIS

 16 ans

Le fait n'est pas propre aux grandes agglomérations urbaines : des remarques similaires ont par exemple été faites à Angers, de la part des garçons et filles réunis à la Maison pour tous de Monplaisir : « Au lycée, la mentalité change, parce qu'on va avec des gens qu'on ne connaissait pas », souligne ainsi une jeune fille de 16 ans. « Alors qu'au collège, on était entre nous. » Et le regret de ne plus être dans le confort de l'entre-soi va jusqu'à les pousser à imaginer « un lycée général, à Angers, où il n'y aurait que des Arabes. Enfin, des gens du quartier... », expliquent-ils en précisant que sont considérés comme "Arabes" tous les jeunes de Monplaisir « avec qui on se comprend. »

À Saint-Quentin aussi, au Centre social du Vermandois, les lycéens ont insisté sur cette confrontation à la diversité sociale qu'ils expérimentent depuis leur entrée en seconde. Même si « ce ne sont pas des gens de la haute bourgeoisie, il y a des mélanges », note un garçon, tandis qu'une fille insiste sur un autre genre de différence culturelle : celle qui les sépare des « gens de la campagne. » « Des gens qui habitent dans des maisons », expliquent d'autres jeunes, ailleurs. Alors qu'ici « il n'y a que des HLM » : « Ça se voyait rien que sur eux, qu'ils viennent de la campagne... »

Si cette expérience de la différence lors de l'entrée au lycée est sans doute commune à la plupart des jeunes de leur classe d'âge — excepté peut-être pour ceux qui ont toujours vécu dans des zones de forte centralité urbaine —, elle est rendue plus délicate pour ces garçons et filles des quartiers populaires, qui mesurent à ce moment-là le retard scolaire que certains d'entre eux ont accumulé au cours des années précédentes. Une jeune femme s'en souvient douloureusement, à Creil : « Quand je suis arrivée en 2<sup>nde</sup>, j'ai constaté la différence avec ceux qui venaient d'ailleurs. »

« Ce n'est pas la même mentalité : on n'a pas le même parler, pas les mêmes délires... Pas les mêmes musiques. » MONPLAISIR

16 ans 

*Je me rappelle qu'en français, le prof nous parlait de choses que nous étions censés avoir vues au collège, mais avec les gens du quartier, on se regardait..., on n'avait jamais vu ça ! »*

À la désorientation sociale s'ajoute en effet le décalage pédagogique perçu entre le collège et le lycée, comme l'explique une fille à Montreuil : « *Je trouve qu'au collège, les profs, ils étaient plus avec toi. Alors qu'au lycée, c'est... l'autonomie.* » « *On passe aux choses sérieuses* », ajoute une de ses camarades, tandis qu'une autre regrette l'absence de lien avec ses professeurs : « *On dirait que je suis entrée dans un nouveau monde et que personne n'est là pour moi. Je dois vivre ma vie un peu toute seule, en fait.* »

**« Au collège, j'ai toujours été 1<sup>ère</sup> ou 2<sup>e</sup> de ma classe, mais arrivée au lycée... j'ai dû bosser, bosser, bosser pour avoir des bonnes notes. Je sentais vraiment un décalage au niveau de l'apprentissage. Ça m'a choquée. »** PLATEAU ROUHER

 25 ans

La capacité à s'adapter à ces nouvelles méthodes va accentuer les écarts qui commençaient déjà à se creuser entre les jeunes d'un même quartier, dans leur rapport à la scolarité : « *Au lycée, c'est soit tu réussis bien ton année, tant mieux pour toi ; mais si tu ne la réussis pas...* » « *Tu te démerdes.* » Le challenge est considérable pour nombre d'entre eux, comme l'explique une jeune fille du Plateau Rouher : « *Ce qui m'a le plus perturbée, c'était la méthodologie en français. On n'a jamais appris à argumenter, et du jour au lendemain on doit argumenter. Je n'imagine même pas ceux qui arrivent avec des difficultés...* »

Compte tenu des réticences que les uns et les autres éprouvent à parler de ce qui les divise, les jeunes qui s'exprimaient lors de nos rencontres ont eu du mal à dépasser ces premiers témoignages sur leur expérience du lycée. Il a fallu pousser la réflexion collective pour que certains analysent les effets positifs de cette déstabilisation qu'ils ont ressentie dans un premier temps. « *Au début, je voulais péter une crise, je voulais changer ! Je ne me sentais pas bien du tout* », avoue une fille, avant de concéder : « *D'un côté, ça nous a fait bizarre, mais d'un autre côté, ça m'a grandie. Parce que je sais qu'un jour ou l'autre, je serai toute seule. Il n'y a personne qui va m'aider pour trouver un travail, tout ça...* »

Au-delà de l'autonomie que certains parviennent ainsi à acquérir dans leur fonctionnement scolaire, ceux qui s'en sortent au lycée expliquent comment ils ont progressivement pris goût à la diversité sociale. Ainsi, un jeune homme de 17 ans à Angers a noté les différences de comportement entre les filles du quartier (« *un peu garçons manqués* ») et les autres : « *Au lycée, il y a eu les gens de l'extérieur, de la campagne. Et après, les gars, quand ils goûtent à ça avec d'autres personnes, ils ont envie de changer.* » Plus généralement, précise-t-il, « *on n'a pas les mêmes points communs, donc on peut parler de choses différentes. Au quartier, au collège, t'en as marre au bout d'un moment de voir toujours les mêmes têtes.* »

**« Le lycée, ça nous fait mûrir. On connaît d'autres personnes, on grandit. Parce que Morillon, Morillon... toujours les mêmes gens, il y en a marre à la fin. »** MONTREUIL-MORILLON

 18 ans

Et même si une partie d'entre eux insiste surtout sur les possibilités d'acquisition de connaissances que leur offre le lycée (« *Moi, je ne cherche pas à me faire des amis, je ne cherche qu'à aller au bac. Je cherche mon avenir.* »), quelques-uns ont laissé entendre combien la construction de leur personnalité d'adulte passait aussi par la confrontation avec ces Autres, au comportement et au bagage culturel si différents. Ainsi à Fameck, un garçon de 16 ans explique comment il a réussi à dépasser ses appréhensions initiales, lorsqu'il s'est retrouvé avec « *une seule Arabe* » dans sa classe : « *Je me suis assis dans mon coin et je réfléchissais : "Pourquoi je suis venu là ?" Et après..., avec le temps, j'ai appris à connaître les gens de ma classe.* »

## LE SPORT, ÉCHAPPATOIRE OU ÉCOLE DE LA RÉUSSITE ?

**« À Cholet, le truc qui est bien, c'est qu'il y a plein de sports, on peut tout faire, en fait... »**

BRETAGNE ET BOSTANGIS

 16 ans

On mesure, à tous les témoignages évoqués précédemment, la difficulté du parcours qui va conduire certains de l'enfermement dans le quartier à cet avenir entrevu au lycée. Tous n'y parviendront pas. Sur plusieurs sites, c'est ainsi une vision très désenchantée de la société française qui est apparue, à travers les propos des uns et des autres sur l'école : perçue comme inégalitaire et discriminante, elle ne laisserait pas de place à la jeunesse. Un père de famille s'en est d'ailleurs ému, dans la banlieue bordelaise : « *Les jeunes de Sainte-Eulalie ont un sentiment très négatif de la société. Ce sont les futurs acteurs de cette société, et ils ont un état d'esprit résigné, passif. Je pense que tous ces maux viennent de l'enclavement culturel, social, économique et sportif de cette commune. (...) Les enfants qui vont de l'avant, se déplacent, prennent des claques, réussissent à bien connaître la vie, à bien s'intégrer. Malheureusement, ceux qui se résignent vont être toujours subordonnés. Se réveiller à 3h de l'après-midi et rester éveillé jusqu'à 3h du matin, ce n'est pas une vie.* »

Du coup, certains cherchent des alternatives. Pour une partie des garçons en particulier, le sport apparaît comme un bon antidote à l'échec scolaire. Il faut dire que nombre d'entre eux pratiquent depuis l'enfance une activité sportive et que celle-ci constitue parfois leur seul loisir. En conséquence, les associations et clubs sportifs rencontrent un fier succès sur ces quartiers. Même si certains de nos interlocuteurs ont souligné les limites de l'offre qui était proposée à la jeunesse en la matière (« *En gros pour nos loisirs, il faut avoir de l'argent ; à part le foot, pour les garçons...* »), la plupart des jeunes et des adultes reconnaissent que ces acteurs mènent un vrai travail éducatif, complémentaire de celui qu'assurent les structures socioculturelles.

**« Ceux qui font du foot, au moins, leurs semaines sont rythmées. Les entraînements, ça évite de trop rester au quartier et de se faire influencer. »** QUARTIER OUEST

23 ans 

« Dans les quartiers, c'est un des moyens qui permet de nous en sortir. » **LE GRAND ENSEMBLE**

 26 ans

Présentée souvent comme une « école de la vie », la pratique sportive fournit à ceux qui s'y adonnent l'occasion de se dépasser par l'effort, de se plier à une discipline et d'apprendre des règles de vie collective. Elle leur permet aussi de rencontrer des jeunes d'autres villes ou d'autres quartiers, lors des tournois ou des compétitions ; et parfois, en particulier pour les plus jeunes, de vivre l'expérience de la mixité. Ainsi à Saint-Quentin, à la question « *Y a-t-il plus d'égalité qu'ailleurs entre filles et garçons de votre quartier ?* », un garçon d'une quinzaine d'années a-t-il spontanément répondu : « *Oui, il y a des filles qui font du foot !* » Et des enfants réunis à l'Espace Torcy à Paris ont aussi déclaré que le sport, dans l'idéal, pourrait être un moyen de mieux se connaître entre filles et garçons, de « *mieux se parler, mieux s'entendre* ». Parce que « *dans le sport, on est mélangés.* »

Le sport, « *c'est vital pour les gens de la cité* », affirme une jeune fille de 19 ans, animatrice au Centre social inter-communal de la Dhuis à Clichy-sous-Bois. « *Sans le foot, ils tenaient les murs.* » Les jeunes comme leurs parents sont donc unanimes pour louer l'action des bénévoles qui s'engagent à ce niveau. Et si le football remporte de loin la palme des activités préférées par les garçons (« *C'est le sport national !* » « *La moitié des jeunes, sur Fameck, ils jouent au foot* »), ils sont nombreux à réclamer des activités plus diversifiées : « *Ils veulent faire plein de sports, juste pour se défouler de temps en temps : de la boxe, de l'athlétisme...* » De l'équitation, du karaté, de la musculation, de la danse et de la zumba, du tennis, du tir à l'arc, de la natation et des sports nautiques, du rugby, du judo, etc.

Certains souhaiteraient aussi un accès plus facile, ou même gratuit, aux activités sportives, ainsi que des équipements de meilleure qualité ; l'enjeu étant aussi bien de pratiquer « *pour la détente* » qu'en compétition. Dans les deux cas en effet, faire du sport est le moyen « *d'essayer de trouver un équilibre* », d'échapper un moment à la tension du quartier ou aux soucis de l'école ou de la famille. « *Le foot, ça occupe, ça permet de s'évader, d'oublier un peu* », estime un garçon à Clichy-sous-Bois. « *C'est à ce moment-là qu'on exprime ce qu'on a envie de dire. C'est une grande bouffée d'oxygène, c'est très important !* » C'est aussi une solution pour éviter les dérives individuelles, comme le souligne un jeune homme de 25 ans à Uckange, en parlant de ses camarades qui font du sport : « *Ils ont envie d'être performants ; de ne pas traîner la nuit en consommant quelque chose... Il y a l'instinct de se conserver physiquement.* »

« *S'il y avait un city [stade], ce serait trop bien : on pourrait jouer au foot ou au basket. Avec des bancs surtout : pendant que les garçons jouent, les filles regardent et vice-versa.* » **LA RÈGUE VERTE**

16 ans 

« *Moi, j'ai envie de devenir un champion !* » LA CHAPELLE

13 ans

Le spectacle fourni par les sportifs de haut niveau dans les médias encourage évidemment les uns et les autres à s'investir en la matière. Certains d'entre eux imaginent qu'ils pourront s'en sortir ainsi et se voient même en faire leur profession. On peut les comprendre, tant ils voient là une perspective plus enthousiasmante que celle des emplois dévalorisés qu'exercent leurs parents — ou pour lesquels ils se pensent prédestinés. « *Le rêve c'est de réussir sa vie* », rappelle un garçon à Creil. « *Si tu bosses juste pour avoir ta paie à la fin du mois...* »

Derrière la référence au sport flotte ainsi l'idée que l'on pourrait peut-être par ce biais échapper à une condition sociale écrasante : « *Quand on était en cours de SES<sup>14</sup>* », se souvient par exemple une adolescente à Angers, « *le prof nous disait que les enfants d'ouvriers et de quartiers avaient moins de chance de réussir que les enfants de centre-ville. Déjà, quand t'entends ça, tu te dis : ah ouais d'accord...* » Sous-entendu : à quoi bon investir dans l'école, mieux vaudrait peut-être tenter une autre voie. Ce n'est pas le raisonnement de tous, mais la tentation est là, à l'évidence.

Une partie d'entre eux est fascinée par l'argent qui circule dans le milieu du football ; argent qui apparaît comme un marqueur incontestable de la réussite professionnelle et du pouvoir dont ils rêvent. « *Ça tourne la tête à certains* », se lamente une mère de famille. Pourtant, des garçons et des filles de la Cité du Furst à Folschviller rappellent « *qu'on ne devient pas footballeur comme ça*. » « *Il faut vraiment être passionné. Ça prend du temps. Il faut être tenace.* » « *Ça demande un engagement fort.* »

« *Si je dois choisir entre un DM de maths et un match de foot, je choisis le DM. L'école, c'est important.* »

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

19 ans

Et d'autres, à Paris, ont clairement critiqué ce lien qui prévaut trop souvent entre sport et argent : « *Moi, je vois du positif et du négatif sur le sport* », note ainsi un garçon du quartier de La Chapelle. « *Positif, parce que ça fait plaisir aux gens de voir des sportifs : après on a envie de faire comme eux. Par contre, ils gagnent trop, alors qu'ils n'aident pas vraiment la population à mieux vivre.* » Et son copain d'approuver : « *Les footballeurs gagnent des millions, et ce n'est pas le cas des médecins qui sauvent des vies ; ce n'est pas normal qu'ils gagnent autant pour seulement marquer des buts.* » « *Ils font seulement des entraînements et des matchs, tandis que d'autres personnes se lèvent tôt pour aller travailler, rentrent tard et ne gagnent pas beaucoup.* »

À l'appui de cette vision "humaniste", certains parmi les plus âgés ont expliqué qu'ils voyaient dans l'encadrement sportif des jeunes un moyen de s'engager, qui donne du sens à leur vie. C'est le cas d'une jeune fille de 20 ans à Wattrelos qui fait du foot en salle, passe son BAFA et occupe manifestement un rôle de leader dans son quartier. « *Les anciens, ils se sont battus pour avoir des salles de sport, et nous, on les a* », rappelle-t-elle, apparemment décidée à poursuivre dans la même voie. À Folschviller également, un jeune homme de 23 ans dit s'être engagé à entraîner des jeunes dans son club de foot parce qu'il veut « *faire partager sa passion à d'autres* », et non pas pour gagner de l'argent.

<sup>14</sup> Sciences économiques et sociales.

## LES DIPLÔMES ONT-ILS ENCORE DE LA VALEUR ?

La question a animé de nombreux débats sur les quartiers où nous avons organisé ces échanges de paroles entre les jeunes : Que valent aujourd'hui les diplômes ? Ouvrent-ils oui ou non les portes du marché du travail ? Et cela vaut-il le coup de s'investir pour les décrocher, à quelque niveau que ce soit ? En la matière, les avis sont partagés...

**« T'as plein de poignées dans la vie, et la petite poignée pour démarrer, c'est le bac. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

 19 ans

Pour les uns, le baccalauréat demeure un incontournable. Ainsi pensent certains des garçons de 17 à 20 ans qui s'étaient réunis au Centre social Quartier Vitalité à Lyon : « Le bac, c'est le permis du travail. » « Si t'as le bac et le permis, avec de la motivation, tu as du travail, puis l'appartement, la femme et les enfants ; et à 30 ans, c'est bon, t'as fait ta vie, on n'en parle plus : tu laisses la place aux autres. » Mais pas plus ici qu'ailleurs les jeunes n'ont été unanimes à défendre un tel point de vue.

La plupart du temps, les discussions ont révélé leurs doutes croissants quant à l'utilité des diplômes qu'ils pourraient obtenir, que ce soit à la fin du secondaire ou au-delà. « Ce n'est absolument pas ce qu'on m'a appris à l'école qui m'a fait gagner un seul euro ou qui m'a ouvert la moindre porte », affirme par exemple un garçon de 25 ans à Uckange, en poursuivant : « J'ai eu un bac qui ne m'a servi à rien. Un bac spécialisé. Et une licence en art, pareil : à part pour finir prof d'art plastique, il n'y a aucun débouché là-dedans. »

Et à Wattrelos, alors qu'un jeune homme de 19 ans estime que « ça fait tout, le diplôme, quand même », une fille de 20 ans rétorque que cela peut aussi « ne rien faire. Il y en a qui ont des bacs+5 et qui ne travaillent pas : soit ils sont trop qualifiés, soit ils n'ont pas assez d'expérience sur le terrain... Et il y en a qui ont un bac tout court et une expérience, mais qui ne sont pas assez qualifiés : c'est compliqué. »

Des débats ont eu lieu dans certains groupes sur les valeurs respectives des différents baccalauréats — les réflexions des uns et des autres laissant transparaître là aussi beaucoup d'interrogations. Ainsi, alors qu'un garçon affirme que « si tu as le bac général, au minimum, t'es pas con », d'autres estiment que les filières professionnelles préparent mieux à l'avenir : « Il faudrait arrêter de faire passer des bacs à tire-larigot. Le bac, ça a une valeur dans le sens où tout le monde le veut, mais ça ne sert plus à rien. Je pense qu'un bon BEP, ou un bon CAP dans la menuiserie, dans l'ébénisterie... Maintenant, dans le BTP, il y a des gens qui gagnent bien et qui ne se sont pas embêtés dans les études. »

**« T'as le bac, ils paient le SMIC. C'est quoi, ça ? »** A-POU-NOU

 22 ans

Alors que leurs parents, dans l'ensemble, valorisent les filières générales et se battent souvent contre l'orientation de leurs enfants vers des filières professionnelles, nombre de jeunes semblent avoir basculé dans une autre optique et n'hésitent pas à contredire les adultes sur le sujet. « *On se dit que ça ne sert à rien de faire des études. Je vais me casser la tête pendant cinq ans, et à la fin, la recette sera la même. Donc, autant que je commence à entrer dans la vie active dès 15 ans. Comme ça, je me fais de l'argent vite fait. Je pense que c'est dans cette optique-là que sont les jeunes. Ça part d'un bon sentiment : tu es jeune et tu veux faire de l'argent.* »

**« Je vais faire un bac ES. Parce que c'est le bac de l'avenir. J'ai entendu ça à la télé. »** MONPLAISIR

 15 ans

Ceux qui ont choisi de passer un bac pro ou même un CAP « *ne se sont pas chargés inutilement* », estime un garçon. « *Très vite, ils ont choisi leur voie, ils ont acquis de l'expérience, un savoir-faire, et très vite ils ont été pris dans des boîtes où ils sont restés. Ils ont une place stable, alors que ceux qui ont fait des longues études, ils sortent de là, ils n'ont aucune expérience. Et personne n'en veut, de quelqu'un qui n'a aucune expérience.* » Pas si simple, considère pourtant une fille à Paris : « *Je suis en pro, et j'ai eu du mal à avoir un stage : ils ne prennent pas.* » Et un garçon souligne à Lyon : « *Maintenant, même pour devenir éboueur, il faut le bac !* » C'est difficile dans tous les cas, affirme pour sa part un jeune homme à Sainte-Eulalie, en Gironde : « *Monter une entreprise après un bac pro ou avec un BTS, c'est dur, parce que les gens ne donnent pas la chance aux jeunes. On s'en rend compte tout le temps. Quand on veut travailler pendant les grandes vacances, soit on ne trouve pas de travail, soit on n'est pas payé.* »

L'idée que les études longues représentent un gaspillage de temps (et d'argent) est très fréquemment avancée. « *Entre un bac+5 et 30 ans de métier, ils vont prendre le 30 ans de métier* », assène un garçon à Lyon, tandis qu'une fille confirme, à Paris : « *Une amie de ma mère a un bac+7. Et maintenant son travail, c'est de fermer les cartons d'emballage des clés USB. Ils ne recrutent pas les gens qui ont eu un bon niveau à l'école. Et ces gens-là ne font pas un travail bien payé du tout, par rapport à leurs études.* » Même sentiment à Uckange : « *Je suis un des rares, dans mon cercle d'amis, à ne pas avoir une situation à 25 ans* », raconte un garçon avec amertume. « *Je me suis embêté à passer une licence, et ça m'a coûté très cher, j'ai dû prendre un appartement, quitter très tôt le domicile familial... Alors que des gens qui n'ont pas fait d'études, avec qui on était dans le même lycée, ils ont passé leur bac, ils sont entrés à la SNCF et ça roule pour eux.* »

**« Avoir des bonnes notes, avoir bien travaillé à l'école, c'est bien, ça ouvre des portes, mais ça ne permet pas forcément de trouver du travail. »** LA CHAPELLE

11 ans 

Les faits sont là, sous leurs yeux, et découragent les uns et les autres de poursuivre à tout prix leurs études : « À l'école, les profs disent tous la même chose : "Vous allez sortir avec le diplôme, on va presque venir vous chercher à la sortie des études" », se plaint ainsi un garçon à Uckange, en train de réaliser que la filière "transports" dans laquelle il est inscrit est saturée. « Au final, quand on voit la réalité, ce n'est pas du tout ça. » Comme en écho, des adultes enseignants à Cenon confirment : « Nous, à l'école, on n'arrive plus à faire rêver avec les diplômés. Parce que trop de jeunes sur-diplômés n'ont pas de travail. »

**« Il y en a qui ont des masters et qui galèrent, mais de là à dire que ce n'est plus la peine de faire des études, non. Avec un CAP de serrurier ou de plombier, c'est vrai qu'on trouve plus de travail. Mais avec une licence, ce n'est plus le même salaire, ce n'est plus le même travail. On réfléchit déjà avec sa tête. »** QUARTIER OUEST

 25 ans

Face à tant de signaux négatifs, certains positivent en comptant sur leur débrouillardise : « Il y a des gens qui mangent du pain et de l'eau et qui s'en sortent. Regarde Azouz Begag : il a vécu dans des maisons en palettes et il a fini politicien ! Tout ça parce qu'il était déterminé pour sortir de la merde. » « Il n'y a pas que l'école pour s'en sortir ! », clament aussi des garçons à Cayenne. Beaucoup tâtonnent, après s'être rendu compte que leur formation ne correspondait pas à leurs souhaits ou qu'elle n'offrait pas de débouchés. Ils tentent alors de se réorienter, abandonnant des études longues pour aller vers des métiers plus concrets, ou décidant de privilégier leur passion aux dépens d'hypothétiques emplois qualifiés. « Moi, je suis en CAP pâtisserie », explique un garçon à Fameck. « Depuis la sixième, j'ai envie de faire ça. En fait, c'est à cause de ma gourmandise. Je me suis dit : autant faire un métier où je peux manger en même temps, voilà... Et puis, c'est du savoir aussi : tu peux tuer des gens en faisant de la pâtisserie, hein, il faut faire attention ! » « Les métiers de bouche, il y aura toujours du boulot. Et ça paie bien », confirme un de ses camarades plus âgé, en l'encourageant.

Dans l'ensemble, les jeunes filles gardent davantage d'espoir que leurs camarades masculins dans le fait de faire des études de haut niveau, soit parce qu'elles y voient un gage de liberté, soit du fait de leur éducation (dans les familles nombreuses, elles aident souvent leur mère à s'occuper de leurs jeunes frères et sœurs et acquièrent ainsi plus tôt le sens des responsabilités). L'une d'entre elles, à Angers, explique d'ailleurs que « les garçons pourraient faire de longues études, mais [qu']ils n'en ont pas envie. Ils écoutent trop les médias, la musique, tout le tralala... Ça influence, ça, en vrai. Quand tu écoutes du rap..., ils sont riches sans avoir rien fait ! Moi, des fois, je suis influencée, mais après dans ma tête, je me dis qu'il faut revenir à la réalité. »

**« Il faut se dire que ce n'est pas parce qu'il y en a qui n'y sont pas arrivés que nous, on n'y arrivera pas... »** BRETAGNE ET BOSTANGIS

15 ans 

Alors, elles « assurent ». En se donnant à fond en classe, en acceptant de partir loin pour intégrer tel ou tel établissement d'enseignement supérieur et en travaillant autant que possible en même temps qu'elles poursuivent leurs parcours d'étudiantes — comme le raconte l'une d'entre elles, âgée de 21 ans, à Uckange : « *De nos jours c'est devenu important de travailler en même temps que ses études, parce que l'un ne va pas sans l'autre : tu ne peux pas faire que tes études et sortir en espérant trouver un travail, vu qu'il te manque l'expérience professionnelle. Et même, financièrement parlant, si tu es étudiant, tu es obligé d'avoir un travail à côté : la vie, elle est trop chère.* »

## LES ÉTUDES SUPÉRIEURES, UN PRIVILÈGE RÉSERVÉ À UNE MINORITÉ

Très rares sont les garçons, sur les différents quartiers où notre démarche a été conduite, qui ont dit faire des études supérieures. Ceux qui sont concernés sont souvent en BTS. Ce sont donc essentiellement des filles qui ont témoigné de leur expérience en milieu universitaire, ou ont été données en exemple par leurs frères et sœurs. Sans surprise, nos échanges confirment ce qui est analysé d'un point de vue statistique à l'échelle nationale : les parcours scolaires en France sont non seulement très influencés par le milieu social, mais également révélateurs d'inégalités de genre — les filles poursuivant plus longtemps leurs études.<sup>15</sup> Dans les quartiers dont elles sont issues, celles qui sont concernées ne sont pas très nombreuses, mais elles font figure de modèles extrêmement positifs pour les générations qui suivent. Les dialogues conduits ici et là ont en effet montré qu'elles gardaient souvent des liens forts avec leur famille et manifestaient un souci d'engagement social, que ce soit par le choix de leur future profession ou à travers des actions bénévoles au sein du tissu associatif local.

**« Moi, j'ai des ambitions, je veux aller loin, je sais ce que je veux faire et je vais tout faire pour y arriver. »** CHARTRONS NORD

 17 ans

Parmi celles qui se sont exprimées, citons une jeune fille en 2<sup>e</sup> année de licence d'éco-gestion à Paris : poussée par ses parents, elle a fait un an de « prépa » et mesure sa chance par rapport à d'autres jeunes du quartier, avec qui elle conserve des relations : « *J'ai eu l'aide de l'ENS<sup>16</sup> pour pouvoir réussir mes études. Je pense que j'aurais été incapable de payer des cours particuliers. Ce serait 40 € l'heure, ce n'est pas possible.* »

À Fameck, un lycéen de 17 ans en bac pro comptabilité, déplorant le regard négatif qui est porté sur son quartier et le fait que « *les gens ne retiennent que les mauvais côtés des choses* », dit être inspiré par ces trajectoires féminines : « *Ma sœur, elle est partie à Nancy faire des études de droit. Maintenant elle est avocate. L'autre, elle fait BTS en alternance et elle va*

<sup>15</sup> Selon l'enquête 2013 de l'Observatoire de la jeunesse solidaire citée plus haut, sur 100 filles entrées en sixième en 1995, 61 ont poursuivi leurs études dans l'enseignement supérieur, contre 47 garçons ; ces inégalités de genre se conjuguant avec l'influence du milieu social : 91 % des enfants d'enseignants ont décroché leur bac en 2002 contre 41 % des enfants d'ouvriers non qualifiés, 38 % des enfants d'employés de services ou 28 % des enfants d'inactifs. Cf. : « L'état de la jeunesse en France », Alternatives économiques n° 60.

<sup>16</sup> École normale sociale, centre de formation aux métiers du travail social, gère et anime le Centre social Espace Torcy.

*travailler dans une banque. (...) Je vais faire la même chose, je vais partir de Fameck. »* Le soutien extrêmement déterminé des parents (sans qu'ils aient nécessairement eux-mêmes fait des études) semble une condition puissante de réussite, comme l'explique un père à Sainte-Eulalie, qui s'efforce d'encourager les jeunes autour de lui : *« Tout n'est pas noir. Il faut vous accrocher, se déplacer ; que vos parents vous aident. Il faut un investissement de tous les membres de la famille. Personnellement, j'ai laissé mes enfants partir, dans les Landes, au Mexique..., et ils réussissent dans leurs vies, ils sont heureux. »*

Tout le monde n'a pourtant pas la chance de bénéficier d'un tel entourage familial, et ceux qui poursuivent leurs études à l'université ou dans des écoles ou instituts au-delà du bac donnent souvent l'impression d'accomplir un véritable exploit : *« Je suis à Beauvais, et je vois tous les "Français", comment ils sont, comment ils parlent... Le prof, il dit un mot, toi, tu ne comprends pas. "Exhaustif", c'est quoi ça, "exhaustif" ? Tu as honte de demander. Tu te dis que si tu demandes, l'autre, il va te vanner. En fin de compte, il faut se battre deux fois plus. »* Cette victoire sur eux-mêmes autant que sur l'adversité, ils ont le sentiment de la remporter contre la société, bien plus que grâce à elle. C'est du moins ce qu'explique un garçon à Clichy-sous-Bois : *« Il ya des profs qui disent : "Tu ne vas jamais réussir. Ne crois pas qu'un jour tu vas aller sur Paris, faire des études". Ça décourage... Alors que tu sais que tu as les capacités, que toi-même tu peux aller là-bas. Ça t'enferme. »* De tels discours dévalorisants, qui semblent monnaie courante, provoquent l'indignation d'une de ses camarades : *« Mais tu n'as rien à prouver ! On n'est pas des déchets ! »*

**« Quand tu fais des études supérieures, tu te rends compte que tu es né avec une jambe en moins par rapport aux autres. »**

PLATEAU ROUHER

20 ans 

**« Au lycée Alfred Nobel, on a d'excellents profs. Je suis en BTS, et quand je cherchais un stage, je n'ai pas eu trop de difficultés. Les profs étaient toujours là à nous aider : à nous entraîner à l'oral, comment se tenir lors d'un entretien..., plein de petites choses comme ça. »** LE GRAND ENSEMBLE

 18 ans

Même si quelques-uns reconnaissent avoir bénéficié de l'aide ou des encouragements de certains de leurs professeurs, le sentiment général est que ceux qui réussissent au-delà du bac sont des battants, portés par une volonté de fer et hyper convaincus de leur destinée. Comme cette jeune fille du quartier Chartrons Nord à Bordeaux, qui veut devenir avocate : *« Ça se passe dans la tête. Si tu es déterminée, tu vas y arriver. Moi, l'échec, ça ne me fait pas peur. Même si on nous discrimine, je vais tout faire pour y arriver. Je sais que je vais y arriver, j'en suis sûre et certaine. Et je n'ai pas le choix. »* *« Ce n'est pas les stéréotypes qui vont nous arrêter! »*, affirme une de ses amies. Il faut en effet *« avoir la niaque »*, *« être déter' »*, pour passer toutes les épreuves qui vont se présenter sur le chemin, à commencer par les attitudes racistes et la discrimination sociale dont tous se plaignent.

Avant même l'accès aux établissements d'enseignement supérieur, les difficultés se présentent en effet pour trouver des stages de fin d'études secondaires, comme l'ont expliqué de nombreux jeunes. Les raisons sont les mêmes que pour les stages de 3<sup>e</sup> : « Vous êtes de Clichy-sous-Bois ? C'est mort, vous êtes catalogués, votre nom, ça ne va pas passer, même si vous avez de bons bulletins. » Il faut du piston, toujours du piston... ; ou la chance de tomber sur un employeur qui surmontera les préjugés ambiants, ce qui semble rare : « Pour les DUT ou BTS, tu viens de Creil, ton dossier, il est rejeté. » On comprend donc le découragement qui saisit nombre d'entre eux, même parmi les plus déterminés : « On sait qu'il y a la fac, mais ce n'est pas pour tout le monde », soupire une jeune fille à Creil, tandis qu'une autre s'insurge, à Paris : « Quelqu'un qui ne connaît personne pour le pistonner, ça veut dire qu'il ne pourra pas faire de stage, qu'il ne pourra pas continuer ses études. Après, il ne faut pas se plaindre qu'il y ait des jeunes dans la rue ! C'est un cercle vicieux : ça veut dire que les enfants d'ouvriers, en gros, si leurs parents ne connaissent pas des entrepreneurs pour les engager, ils sont voués à l'échec. L'État devrait faire en sorte qu'il n'y ait pas ce genre de choses. »

Pour la petite minorité qui parvient à surmonter tous ces obstacles, la victoire se savoure infiniment. Ainsi en ont témoigné des jeunes filles du quartier Rémelange à Fameck, étudiantes en droit et en commerce international à Metz, qui goûtent aux plaisirs de la vie en Cité U : « C'est l'indépendance, on fait ce qu'on veut, entre guillemets. » « On apprend à se débrouiller. Il n'y a personne derrière nous à dire : "Fais ci, fais ça". On a une certaine liberté quand on est chez nous, par exemple pour manger, et surtout pour les garçons. » Les étudiants et étudiantes ont aussi le sentiment gratifiant d'ouvrir des pistes pour la génération suivante, comme l'explique un jeune homme à Creil : « Les plus petits, ils vont faire comme les grands. Alors là, on peut leur montrer. Tu vas voir le petit et tu lui dis : "La vie, ce n'est pas comme ça. La vie, c'est comme le garçon à lunettes là-bas." »

**« Moi, je suis partie pour un master et ce n'est pas pour rien : c'est pour avoir un diplôme et à la fin, sortir avec un travail. Il faut s'approcher le plus possible de ce qui crée l'emploi. »** LA CHAPELLE

19 ans 



**DEVENIR  
ADULTES**

**OUI, MAIS...**



Finalement, le sentiment général qui se dégage de nos échanges avec tous ces jeunes est celui d'une grande lucidité quant à leur situation et leur avenir. Comme s'ils avaient mûri trop vite ou été confrontés trop tôt à la dureté de la vie. Loin d'être dans l'insouciance, ils font preuve d'un réalisme qui prend des formes différentes selon leur parcours ou leur personnalité : courageux, fataliste ou cynique (pour la minorité qui dit préférer la vie "borderline" au travail, au chômage ou à la pauvreté).

**« On a plusieurs combats à mener : notre culture, notre religion, le quartier, la ville... On part avec un handicap. Mais c'est possible : c'est plus dur, mais la victoire, elle est plus belle. »** PLATEAU ROUHER

23 ans 

Si certains manquent de connaissances scolaires, ils en ont souvent d'un autre type, acquises grâce aux médias, à internet, ou du fait de l'inscription de leur famille, de leurs voisins ou de leurs amis dans une diaspora internationale grâce à laquelle ils ont voyagé ou obtenu des informations en provenance directe des pays d'immigration. Ainsi parlent-ils volontiers de l'état du monde et de la vie politique française (« *Le Président, il a interdit à Leonarda de venir avec sa famille, et j'écoutais à la radio qu'il acceptait 500 Syriens : c'est pas normal.* » « *La France, elle est entrée dans l'Europe, elle veut tout gérer, elle veut faire comme les États-Unis ; mais les États-Unis, c'est un autre pouvoir, hein, c'est autre chose !* ») ; de la situation économique du pays (« *Mittal, si je le vois... Il a tout cramé !* ») ; du système scolaire tel qu'il est organisé ailleurs ; ou encore des inégalités qui divisent les Français ou qui séparent les habitants de la planète.

Cette lucidité est sans doute accentuée chez eux, par rapport à des jeunes d'autres milieux sociaux, du fait qu'ils portent souvent sur leurs épaules le mal-être, le découragement ou le désespoir des adultes qui les entourent. Et la contradiction est forte, alors, entre leur relative précocité et l'idée d'accéder à l'autonomie, qui leur fait peur autant qu'elle les séduit : ils savent bien en effet toutes les difficultés qu'impliquera le fait de prendre leur envol et de se retrouver eux-mêmes en charge de leur propre vie.

## LE SOUCI DE L'ARGENT

**« Ils sont toujours en train de dire qu'on est une nouvelle génération, qu'on ne vit que pour l'argent. Mais on a plus besoin de choses maintenant. »** LE VERMANDOIS

 16 ans

Alors qu'était abordée sur différents sites la manière dont tous ces jeunes s'imaginaient devenir adultes, il a été frappant de constater à quel point le souci de l'argent occupait leurs pensées. Partout, en un refrain lancinant, ils ont fait part des répercussions sur leur vie des difficultés financières de leur famille, que ce soit en raison du chômage ou des faibles revenus de leurs parents. Et ce dès le plus jeune âge : « *Mes parents me font moins de cadeaux. Souvent, à mon anniversaire, ils me faisaient faire des activités ; mais maintenant ils me souhaitent juste "bon anniversaire"* », soupire un garçon à Paris. C'est dès l'enfance, en effet, au sein de la famille, qu'ils ressentent le manque d'argent : « *On caricature, mais c'est ça* »,

racontent ceux qui se sont réunis à Montbéliard : « *Papa, je peux avoir 5 € ? Tu veux 4 € ? Qu'est ce que tu veux faire avec 3 € ? 2 € ça suffit. Tiens, voilà 1 € : tu partageras avec ton frère.* » « *Du coup, entre nous, on parle d'argent, on cherche à faire notre business. Devant le lycée, c'est le marché aux puces, on essaye de vendre des petits trucs.* »

Les uns et les autres manquent d'argent pour se déplacer, pour faire du sport, aller au cinéma... ; pour partir en vacances comme le font d'autres jeunes, ou tout simplement pour « *s'acheter à goûter* » (la nourriture revient souvent dans leurs propos, comme on l'a dit plus haut). « *Il y aurait un truc pour gagner de l'argent..., j'achèterais des fringues !* », s'exclame un garçon de 16 ans à Cholet, avant de réfléchir à un éventuel projet collectif avec le Centre social Pasteur : « *On gagnerait peut-être de l'argent pour les voyages, on pourrait partir aux States.* » De son côté, une fille se désole, dans le quartier Chartrons Nord à Bordeaux, à propos de la pauvreté de leurs loisirs : « *C'est tout ce qu'on fait ici : bowling, laser... Qu'est-ce que vous croyez, qu'on a beaucoup d'argent ?* »

**« *Moi, je dis que la crise, c'est peut-être à cause du fait que l'argent est mal dispatché. Il est coincé quelque part, et il ne passe pas partout.* »** LA CHAPELLE

 14 ans

**« *Quoi, goûter ? Mon père est au chômage. Quand on rentre de l'école, on ouvre les placards, on regarde, et on sort. Il n'y a plus de goûter, ou alors c'est rare.* »** PETITE HOLLANDE

 14 ans

Au-delà de leur vécu personnel, les uns et les autres poussent souvent la réflexion à un niveau plus général, en dénonçant pêle-mêle tous ceux qui exploiteraient les plus pauvres ou ignoreraient leurs souffrances : « *En ce moment, pour soigner les gens, ils ne veulent que de l'argent* », constate ainsi un adolescent. « *Ils ne pensent pas que la santé, c'est plus important que l'argent.* » Certains analysent aussi les effets sur leur environnement des inégalités sociales, comme le fait une fille de 12 ans à Paris : « *Par exemple, dans notre quartier, par rapport à celui où habite François Hollande, ils investissent moins d'argent. Là-bas, ils en font plus, parce que c'est une personne plus importante que nous.* » Quelques-uns relativisent ces différences : « *On peut aussi ne pas avoir beaucoup d'argent et se sentir bien. Même avec la crise. Il n'y a pas que les problèmes financiers qui comptent...* » « *Il y a des riches qui ont beaucoup d'argent et qui ne sont pas heureux.* » Les mêmes expriment alors leur compassion vis-à-vis de personnes plus démunies qu'eux : « *Les gens pensent souvent que les SDF sont des trafiquants, alors que donner de l'argent, ça peut les aider.* »

Mais pour ceux qui cherchent des jobs, c'est l'amertume qui domine. « *C'est tout par le piston ou par l'argent. T'es riche, franchement, tu as ce que tu veux* », déplore une fille à Paris. « *Quand on fait des petits boulots, on connaît la vraie merde, on a la valeur d'argent en tête* », note pour sa part un jeune homme de 18 ans à Lyon, tandis qu'un autre rappelle, à Saint-Jean-de-Braye : « *L'argent ne fait pas le bonheur, mais il y contribue*. » Et pour une partie d'entre eux, c'est l'indignation qui couve, en particulier lorsqu'ils évoquent le scandale des stages sous-rémunérés que certains sont obligés d'enchaîner dans les entreprises. « *Je trouve que c'est indécent !* », s'emporte ainsi un garçon de 25 ans à Uckange. « *Le mec, il a fait travailler cette personne-là, elle lui a fait rentrer de l'argent..., donc il lui doit un petit remerciement en termes financiers, ou en termes d'ouvertures, d'emploi...* »

**« En France, tu nais pauvre, tu restes pauvre. »** CITÉ DU FURST

23 ans 

Quand le sentiment d'injustice les envahit, certains se livrent à des réflexions d'ordre politique : « *Bien sûr qu'il y a des pauvres qui "esquivent"* », note par exemple un jeune homme à Folschviller. « *Et alors ? Le mec, il a droit au RSA, il va en gauler deux parce qu'il se déclare sur deux départements..., moi, ça ne change pas ma vie. Ce n'est pas ça, le problème. C'est ailleurs. C'est le partage des richesses : il se fait comment ? Et s'il ne se fait pas, pourquoi ? Actuellement, c'est la crise, mais il y en a qui se gavent avec tout le pognon qu'il y a dans le monde. C'est ça qu'il ne faut pas oublier : il y a un système qui fait que les riches sont de plus en plus riches et les pauvres de plus en plus pauvres.* »

**« Les gens, quand ils n'ont pas de travail, ils travaillent dans la drogue. C'est à cause du manque d'emplois qu'ils finissent mal. »** PLATEAU ROUHER

 12 ans

Nombre d'entre eux réagissent plus simplement, en assumant leur volonté de devenir riches à leur tour : « *Quand tu as de l'argent, tu vis tous les jours. Quand tu en as davantage, tu vis encore plus : tu sais ce que tu vas faire demain* », résume un garçon à Cayenne. « *Moi, je cherche un boulot si c'est payé 3000 euros ; uniquement si c'est payé 3000 euros* », confirme un de ses copains. Et l'on voit alors les jeunes se diviser, entre ceux qui optent pour l'enrichissement par le travail, et les autres. De longs échanges ont ainsi porté sur « *l'argent facile* », après lequel courent ceux qui s'adonnent à divers trafics illégaux. Et les discours à ce sujet se sont souvent révélés ambigus, une partie des filles et des garçons excusant ceux qui ont été « *obligés* » d'en arriver là.

Ainsi l'explique par exemple une fille de 16 ans à Cholet : « *C'est parce qu'à l'école, ils n'ont pas dû travailler comme il faut. Donc ils se sont dit, enfin..., il n'y a plus de boulot, quoi. Et du coup, ils dealent pour faire un peu d'argent.* » Même genre d'analyse à Cayenne : « *Celui qui fait du deal, ce n'est pas un voyou, il fait son argent. Il a besoin d'argent. Dans*

la vie, sans argent, on n'a rien ! » Et à Creil, de la part d'un jeune homme de 23 ans : « Ce n'est pas de leur faute : ils sortent du collège, ils sont déscolarisés... Après ils passent un petit peu de temps en prison, ils se sentent rejetés. Il n'y a pas de travail, pas de formation, il n'y a plus d'argent pour sortir d'ici. Ça fait qu'ils commencent à se droguer, à fumer... et voilà, c'est un cercle vicieux. Après, ils n'ont plus de contact avec la société. » « En plus, les petits les voient », explique une jeune fille. « Quand ils grandissent, ils ont envie de sortir, d'acheter des vêtements... Ça peut les inciter à s'orienter vers ce genre de personnes pour avoir de l'argent facile. » Ce que semble confirmer, en écho, une fille de 13 ans qui s'exprimait dans un autre groupe du Plateau Rouher : « La drogue, c'est interdit. Mais il y en a, par exemple, leur mère est malade, l'un de ses parents est mort, il a des petits frères et des petites sœurs : s'ils n'ont pas les moyens de se nourrir ou de s'habiller... Parfois, ils n'ont pas le choix, c'est comme ça qu'ils gagnent de l'argent. »

Au fil des échanges, on a vu certains jeunes gens déplorer cet état d'esprit. Ainsi à Lyon, où des garçons ont bien expliqué le processus qui conduit leurs copains à l'illégalité, et parfois à la prison : « On a fait les mêmes choses, on a eu la même éducation, nos parents se connaissent tous, on n'a rien de moins ni rien de plus qu'eux..., et ils sont tombés dans la délinquance. » « Ils fantasment sur le gangstérisme. Ils veulent voir grand. Tu vends du shit et tu t'enrichis. » « Ils rêvent tous d'argent. On n'a pas la même image de la réussite avec ces gens-là. »

À Montreuil, à Angers, à la Teste-de-Buch, à Fameck et ailleurs, les jeunes ont débattu de ce problème que constitue pour eux l'argent, des moyens d'en gagner et de ce qu'il peut permettre de faire dans la vie. À Folschviller, un garçon s'est élevé contre la course à l'argent facile : « T'as envie d'être riche, tu veux une maison ? Eh bien, fais comme moi, mec : lève toi le matin et va taffer ! Moi, je fais comme tout le monde : je ne suis pas un mec riche, je me suis battu pour avoir ce que j'ai, et je le mérite. » Même discours à Clichy-sous-Bois, de la part d'un jeune homme aujourd'hui animateur au Centre social de la Dhuy : « J'ai commencé à travailler à 17 ans, à la pizzeria. J'ai économisé, ça m'a permis de payer mon permis, voilà. Il faut mettre un petit peu de côté, parce qu'on peut toujours se dire que cet argent qu'on a, il va disparaître. » Ainsi, là où certains estiment que « l'argent, c'est fait pour être dépensé, ça permet de n'être plus dépendant des parents », d'autres se disent prêts à « se priver de beaucoup de choses » pour pouvoir mener à bien leurs projets d'avenir, et en particulier leurs études : « Je trouve que c'est bien d'avoir ton propre argent, parce que tu vas être indépendant. Mais après, il ne faut pas oublier l'école... » « Il ne faut pas trop y prendre goût. »

**« Il faut économiser... Moi, après mon BTS, je souhaite aller vivre un an à Londres pour étudier l'anglais. Et faire ça, ça demande des sous. »** LE GRAND ENSEMBLE

 18 ans

**« L'argent facile..., c'est notre génération, ça. »** MONPLAISIR

16 ans 

Sur plusieurs sites, garçons et filles ont évoqué l'obstacle que représente, pour avancer dans la vie, le coût du permis de conduire. Celui-ci est beaucoup trop élevé, alors que « le permis, c'est la base », rappelle une jeune fille à Angers. « Tu ne peux rien faire sans ton permis », ni sortir du quartier, ni trouver du travail. Et là où une fille de 15

ans explique que ses parents « *ont mis des sous de côté pour ça chaque mois* », depuis qu'elle est toute petite, la plupart des jeunes sont obligés de travailler à cette fin — ce qui n'est évidemment pas simple. Quant au fait d'accéder à un logement, les uns et les autres en ont peu parlé, tant l'objectif leur paraît difficile à atteindre : « *Je me dis que j'ai 25 ans : c'est peut-être le moment de quitter le foyer* », réfléchit un garçon à Uckange, « *mais si je n'ai pas de situation stable... Ce serait bien d'avoir son appart', de se marier, etc., mais d'un autre côté, c'est beaucoup de dépenses : un loyer, des charges, des factures... Si j'avais un travail qui me ramenait 3000 euros, je me dirais : "Je prends mon appart', je ne me casse pas la tête, je peux être tranquille."* »

## ON NE NOUS FAIT PAS CONFIANCE

Les obstacles matériels sont donc nombreux, sur la voie qui conduit ces jeunes vers leur avenir. Mais ceux qui ont échangé avec nous ont aussi évoqué d'autres facteurs qui les freinent dans leur désir d'aller de l'avant. En l'occurrence, toutes les difficultés d'ordre relationnel qui régissent leurs rapports avec les adultes, dans la société d'aujourd'hui. On pourrait regrouper leurs propos sous un seul mot-clef : CONFIANCE. Ce que l'on sent en effet à travers leurs plaintes ou leurs récriminations, c'est à quel point les uns et les autres, quel que soit leur âge, ressentent le manque de confiance que les adultes accordent à la jeunesse dans ce pays. Cela se manifeste à différents niveaux : au sein de la famille, à l'école, dans le quartier, lors de leurs recherches de stages ou d'emplois ou plus généralement, dans la place que leur réservent tous ceux qui exercent un quelconque pouvoir dans la société.

**« Pour eux [les adultes], je pense qu'on ne fait pas partie de la richesse ; on ne sert qu'à dépenser de l'argent pour les études. » LA CHAPELLE**

19 ans 

**« Les adultes, ils sont tout le temps en train de critiquer le quartier. Ils ne pensent pas à notre bonheur à nous, mais à leur bonheur à eux. » PLATEAU ROUHER**

 12 ans

En rapport avec la précocité dont ils font souvent preuve — et alors qu'ils se sentent « *tout le temps critiqués* » —, les uns et les autres demandent de manière unanime à être davantage « *écoutés* », « *respectés* ». Et ce, dès l'adolescence. Cela va avec l'évolution générale de nos sociétés contemporaines, dans lesquelles la hiérarchie et l'autorité ne peuvent plus s'appliquer de manière simple, verticale, mais doivent compter avec "l'horizontalisation" des liens sociaux, l'aspiration croissante à l'autonomie et l'incitation générale à la responsabilité.<sup>17</sup> « *Il faut qu'ils nous écoutent*

<sup>17</sup> Processus bien analysé, en France, par des sociologues comme Jacques Ion ou Roger Sue.

plus », affirme ainsi une fille d'une douzaine d'années à Creil, bien consciente de la difficulté que cela représente néanmoins pour les parents : « *C'est que souvent, ils ont peur. Alors nous, pour sortir, on est obligés de mentir.* » De jeunes garçons ont dit la même chose à Paris : « *Ils avaient peur que mes amis fassent n'importe quoi et qu'ils m'incitent à faire n'importe quoi.* » « *Au début, ils n'avaient pas confiance en moi, mais après, je leur ai montré qu'ils pouvaient avoir confiance.* »

Même si certains, chez les plus jeunes, reconnaissent que ce respect attendu de la part des adultes dépend de leur propre attitude (« *Il faut qu'on fasse moins de bruit quand on rentre dans les bâtiments, pour ne pas réveiller ceux qui dorment.* » « *Il faut toujours respecter les parents* »), nombre d'entre eux se plaignent du regard apeuré, malveillant ou même « *dégradant* » que porte sur eux une partie des adultes. « *Ils veulent nous rabaisser* », considèrent les jeunes réunis à Cayenne. « *Ceux qui nous reprochent le plus, c'est les personnes âgées* », note un garçon à Saint-Quentin. « *Elles ont peur, je ne sais pas pourquoi. Elles disent toujours : "Faut pas faire ça, c'est pas bien."* » « *Parfois, il y a des adultes souriants* », reconnaît de son côté une fille à Paris. « *Mais des fois, il y a des gens, tu les as juste frôlés et ils vont en faire tout un plat. Ensuite, ils disent : "Les enfants sont mal élevés"; mais il y a aussi des adultes pas très polis, pas très bien élevés.* »

Cette idée que beaucoup d'adultes se comportent mal et ne donnent pas le bon exemple à la jeunesse a souvent été avancée — à propos des aînés engagés dans le trafic de drogue mais aussi, plus généralement, des parents, des voisins ou des adultes croisés dans les transports en commun. « *Mes parents sont gentils, ils ont su nous mettre des limites dans la vie, faire une bonne éducation* », explique un jeune homme de 16 ans à Saint-Quentin, « *mais il y a des adultes qui se croient tout permis. Dès qu'il y a quelque chose, ils sont à leurs fenêtres pour nous engueuler. Ils sont commères.* »

**« On prend souvent ce qu'il y a à prendre chez les jeunes..., et puis on les jette. Beaucoup plus facilement qu'un adulte. »** QUARTIER OUEST

 25 ans

**« On dit toujours qu'il faut donner l'exemple aux petits mais eux, des fois, ils nous manquent de respect. »** LE VERMANDOIS

13 ans 

Des jeunes filles ont également mis en rapport le manque de confiance ou de liberté qui leur est accordé par leurs parents avec les responsabilités qu'elles exercent au sein du foyer familial. Ce qu'une mère de famille a confirmé, à Clichy-sous-Bois : « *J'ai une grande fille, quand elle vient, elle fait la vaisselle, elle fait la cuisine, elle fait tout. Même avant de partir à l'école, elle vient m'aider : elle prépare à manger à ses frères et sœurs.* » Joue aussi, dans le sentiment de ne pas être compté pour ce que l'on

vaut, par des personnes qui elles-mêmes n'assument pas leurs responsabilités, « l'hypocrisie » qui règne dans ces quartiers sur bien des sujets (les relations hommes/femmes, les pratiques religieuses, etc.). Jouent également « les mensonges » des responsables politiques locaux et nationaux, qui contribuent à décrédibiliser la parole des adultes. Le sentiment général, du côté des jeunes, est alors bien résumé par une jeune fille du quartier de La Chapelle : « La voix des jeunes a toujours été un peu délaissée en faveur des voix des adultes, des personnes qui travaillent, qui font partie de la richesse. Mais aujourd'hui, il y a une incompréhension totale. »

D'un côté, on attend de nous d'être responsables, autonomes ; de l'autre, on ne nous fait pas confiance ; et comment avoir confiance en nous, si on ne nous fait pas confiance ? Tel est le cercle vicieux dans lequel nombre de jeunes ont dit être pris dans leurs relations avec les adultes. Et si ce sentiment de ne pas avoir de place reconnue dans la société se noue souvent dès l'école, il prend des proportions bien plus importantes lorsque les jeunes se trouvent confrontés à la recherche de stages ou d'emplois, et qu'ils se heurtent aux rejets non motivés de leurs candidatures. Ils estiment tous être trop hâtivement « catalogués » : « On ne peut pas juger quelqu'un sans lui avoir donné sa chance », souligne par exemple un garçon à Folschviller. « Parce qu'un jeune qui a un mauvais passé, on ne sait pas ce qu'il vaut maintenant. On croit que le jeune est perturbé..., mais les gens, ils changent. C'est pour ça qu'il faut leur donner leur chance. »

Ils déplorent aussi le fait d'être peu encouragés, et trop rarement remerciés pour les tâches qu'ils effectuent dans telle ou telle entreprise, comme l'explique un jeune homme à Uckange : « Quand je vois que certains pratiquent des stages sur un mois et qu'ils bossent, qu'ils font tourner la boutique, ça me révolte ! Un adulte, il connaît ses droits, il a une expérience de vie. Tandis qu'un jeune à qui on aura fait passer le balai un mois dans le magasin et qu'on va mettre à la porte comme ça, il ne dira jamais rien. »

**« Ici, il n'y a pas beaucoup de gens de couleurs. C'est comme à la campagne : les gens sont plus racistes. Ils ressentent de la peur. Surtout les anciens, pas les jeunes. »** LA RÈGUE VERTE

 27 ans

**« Quand il y a une confiance, on fera tout pour ne pas la gâcher. En tout cas, moi, je fais tout pour ne pas gâcher la confiance de ma mère. C'est pour ça que je ne fais pas n'importe quoi. »**

MONTREAU-LE MORILLON

18 ans 

La méfiance des adultes vis-à-vis de la jeunesse est aggravée, nous ont dit nombre de jeunes, par le racisme et les préjugés qui ont cours dans la société française vis-à-vis de la jeunesse, et plus généralement des personnes de couleur ou issues de l'immigration. De très nombreux témoignages ont éclairé les blessures intimes ou la colère qui résultent de ces situations dans lesquelles les uns ou

les autres se sont trouvés mis de côté, à un moment donné, parce qu'ils viennent de tel quartier, qu'ils portent un nom à consonance étrangère ou font partie des « *basanés* ». De même, lorsqu'en situation d'emploi ils se heurtent au plafond de verre, cette limite invisible au-delà de laquelle ils ne peuvent progresser, pour des raisons tenues occultes.

Ainsi une jeune fille de Creil raconte-t-elle avoir été « *traumatisée* » par son expérience dans un restaurant à Beauvais : « *J'étais la seule étrangère. C'est la première fois de ma vie où j'ai été victime de discrimination. Quand ils réclamaient le responsable et que je disais que c'était moi... : une responsable arabe, pour eux, c'était limite impossible. C'est mon visage qui fait que ça ne passait pas.* » Même expérience de la part d'un de ses camarades, étudiant en ressources humaines et en charge d'établir les payes dans l'entreprise qui l'accueille actuellement : « *Vous vous imaginez, un Noir qui fait la paie du PDG ! C'est super mal vu. C'est pour ça qu'il faut se battre deux fois plus, tout simplement parce que je suis Noir.* » Et les uns et les autres d'insister : « *C'est lié à l'étiquette que l'on a sur le front. Il y a du racisme partout.* »

« *Une fois, j'ai vu un reportage, ils disaient que la majorité des Français sont racistes* », note un jeune homme à Saint-Quentin, tandis qu'ailleurs, les uns et les autres ont évoqué la poussée du Front National aux dernières élections — une situation qui leur fait peur mais qu'ils disent aussi comprendre en partie : « *Le FN, c'est un peu des fachos, y a une montée de ces gens-là. Après, on peut un peu comprendre les personnes qui votent, ceux qui voient à la télé, ceux qui sont à la campagne et qui ne voient rien : ils ont une image des banlieues..., ça fait peur.* » Beaucoup de gens (y compris certaines de leurs connaissances) votent Front National « *par provocation* », ont ainsi expliqué nos interlocuteurs, — ce qui n'empêche pas certains de se sentir visés, en tant que jeunes issus de l'immigration, par ce mouvement qui cherche à « *expulser les gens* », à les faire « *dégager* » : « *Le FN pour moi, c'est aussi pour nettoyer le Plateau. Justement à Creil, les gens votent beaucoup FN.* »

**« On voudrait être jugés par rapport à nos compétences et nos diplômes, comme tout le monde. »**

PLATEAU ROUHER

25 ans 

## COMMENT AMÉLIORER LES RELATIONS ENTRE JEUNES ET ADULTES ?

Bien conscients des tensions qui marquent leurs rapports avec la jeunesse, des adultes réunis respectivement à La Teste-de-Buch, Saint-Quentin et Clichy-sous-Bois ont échangé pour imaginer des solutions à ce problème. Ils ont d'abord insisté sur l'importance de l'éducation que les parents donnent à leurs enfants, tout en reconnaissant que celle-ci ne peut plus se concevoir comme par le passé. *« J'ai beau être jeune et dynamique, je sais que j'ai déjà une différence avec les jeunes. On n'est plus sur la même longueur d'onde. On n'y arrive pas, on n'a plus le même langage. »*

Désespérés, pour nombre d'entre eux, ils se sont demandé si les parents devaient être sévères ou laxistes ; sont convenus qu'il fallait *« fixer des limites »* aux enfants, leur apprendre à *« respecter les autres, les personnes âgées »* ; mais ont souligné que la tâche n'était pas facile par les temps qui courent. *« Il y en a qui ont du mal avec leurs enfants. Ils essaient de les éduquer, mais ils n'y arrivent pas. Certains enfants sont violents... Les parents les craignent, ils ne peuvent rien faire, ils sont désarmés. »* Beaucoup ont estimé que les mères étaient trop seules face à cette responsabilité éducative, et plaidé pour que les pères soient davantage présents.

*« Il faut les deux dans l'éducation, le père et la mère, parce que c'est la cellule familiale qui vous construit. »*

Tous se sont dits ouverts à des rencontres avec la jeunesse, appelant de leurs vœux l'intervention de tiers ou de médiateurs capables d'organiser l'écoute mutuelle et le dialogue entre jeunes et adultes, avec l'appui des édiles locaux. Les centres sociaux, associations, clubs de prévention, éducateurs spécialisés..., pourraient selon eux jouer ce rôle, encore plus fortement qu'ils ne le font. Il faudrait déjà, ont expliqué des mères à Clichy-sous-Bois, *« que l'on écoute les jeunes. Que la société les écoute pour savoir leurs besoins. »*

*« Il faut aller vraiment à la source, aller voir les jeunes, leur poser des questions, ce qu'ils veulent, quelle société... »*

La compréhension sera renforcée, ont estimé certains, si l'on organise davantage d'événements festifs et d'activités intergénérationnelles (l'atelier d'écriture organisé par le Centre social de la Règue Verte a été cité comme une initiative intéressante en la matière).

À Saint-Quentin, « une campagne de prévention pour promouvoir l'échange intergénérationnel » a été proposée, ainsi que la création de postes de médiateurs dans le quartier du Vermandois : des professionnels « qui iraient parler aux jeunes et seraient dans la rue, avec eux ». L'idée d'engager la discussion entre les jeunes, les adultes et la police nationale a également été avancée, le sous-préfet pouvant être interpellé à cette fin et le centre social devant favoriser l'échange de points de vue entre tous.

**« Dans les quartiers américains, ils font tout le temps des fêtes de quartier. C'est là que la barrière peut tomber, il devrait y en avoir plus souvent. »**

Mais c'est surtout avec la confiance que l'on accordera aux jeunes que les choses s'amélioreront, ont dit les uns et les autres ; ce qui implique que les adultes surmontent leurs peurs et leurs préjugés à l'égard de la jeunesse des quartiers. Au-delà de la « leçon de morale », il faut communiquer aux jeunes cette confiance qui va leur permettre « d'inventer l'avenir » ; leur dire « qu'ils foncent, qu'ils s'accrochent », « qu'ils en sont capables ! » Il faut leur montrer que l'on croie en eux, « leur confier des responsabilités » dès l'enfance, puis à tout âge — ce qui n'est pas simple pour bien des mamans (« En fait, ils savent faire, c'est nous qui avons du mal à les laisser faire. »)

**« Les jeunes qui sont en train de tenir les murs, ce serait bien de les responsabiliser. Qu'ils jouent les grands frères dans la cité et qu'ils prennent le relais avec les plus petits. Qu'ils leur disent de rentrer à la maison faire leurs devoirs. »**

Il faudrait aussi que parents, enseignants, travailleurs sociaux, recruteurs, chefs d'entreprise, élus locaux... s'unissent pour « lever les barrières » qui entravent la route des jeunes et les découragent ; pour ouvrir « les portes blindées » qui se ferment systématiquement devant eux ; pour que soient enfin offerts à la jeunesse « les outils et les moyens pour réussir. » Autant de conditions, explique une dame à Clichy-sous-Bois, pour « leur donner envie d'avoir envie. » Pour « qu'ils aient l'esprit ouvert, qu'ils puissent, avec leurs armes, aller ailleurs, ne pas rester cloîtrés ici. »

**« Leur ouvrir les portes pour les expériences..., trouver un système pour qu'ils aient plus de stages, d'emplois, de chances d'expérimenter la vie. »**

**« Moi, je dis que la France, c'est mon pays parce que c'est eux qui me prennent en charge ; et les Comores, c'est mon pays, parce que c'est là que mes parents ont vécu leur vie. »** LA CHAPELLE

 11 ans

À Angers, une jeune fille de 16 ans a ainsi affirmé être « plus fière d'être marocaine que française », après avoir détaillé les difficultés éprouvées par son frère dans sa recherche de travail : « Il a cherché, cherché, cherché... mais il n'a rien trouvé. Alors qu'il a le niveau bac. Et il a fait 2 ans de BTS électro-technique. » « Quand on va voter, on va se sentir Français », espère pour sa part une jeune fille à Creil, tout en soulignant que pour l'heure : « Quand on est au Maroc, on est considéré comme des étrangers, et quand on est en France, pareil. C'est pour ça que tu ne sais plus qui tu es. » Ce sentiment de flottement identitaire a aussi été évoqué par des garçons et filles réunis à Montbéliard : « Le pire, ce n'est pas ici, c'est quand on va en vacances au bled. Ils nous voient comme des étrangers, ça fait mal », note une jeune fille de 14 ans, tandis qu'un de ses camarades se console comme il peut : « Ici, au moins, on se retrouve ensemble... Même si on nous dit qu'on est des étrangers, on sait qu'on a notre barre, notre quartier. On ne pourrait plus aller habiter là-bas. »

A contrario de ce sentiment général, sur quelques sites, des jeunes ont insisté sur les effets bénéfiques de la confiance qui leur avait été accordée à un moment donné, que ce soit au sein de leur famille, à l'école ou au travail. Cela a notamment été le cas à Folschviller, où les garçons et filles réunis au Centre social Marcel Martin (dont une animatrice en service civique auprès de la municipalité) ont souligné leur satisfaction de se voir reconnus dans leur engagement local : « Même par rapport à la mairie », explique l'un d'eux, « parce qu'ils nous donnent des responsabilités. On s'occupe du transport des enfants, déjà c'est une confiance. Il n'y a pas 10 ou 15 adultes de la mairie qui viennent nous surveiller. Et les parents, on voit qu'ils nous font confiance, ils discutent avec nous, on discute avec eux... Quand il y a des problèmes, on essaie de les résoudre... » « Il n'y a plus d'a priori par rapport à l'âge », confirme un autre. « Vu qu'on a de l'expérience professionnelle, on nous fait confiance. »

**« Ce qui est bien, c'est que depuis peut-être un an, on laisse un peu la place aux jeunes, on leur fait confiance. »** CITÉ DU FURST

18 ans 

Un changement notable par rapport à « avant », précisent les uns et les autres, et qui produit déjà des effets en retour : ceux qui se sentent ainsi pris en considération manifestent à leur tour de l'intérêt pour les générations précédentes. « On aura toujours besoin des anciens. Parce que c'est les anciens qui connaissent la vie : ils ont de l'expérience. »

**« Il faudrait rassembler les personnes âgées, les parents et les jeunes, pour qu'ils se parlent. »** LE VERMANDOIS

 16 ans

Et tandis qu'à Paris ou à Saint-Quentin, des adolescents réclamaient des temps de dialogue intergénérationnel pour tenter d'établir de meilleures relations entre eux et les adultes (« *On peut se réunir tous ensemble et on parle* »), un jeune homme de 26 ans à La Teste-de-Buch détaillait, d'après sa propre expérience, les bienfaits d'un tel rapprochement : « *Les jeunes se foutent de la gueule des vieux et les vieux vont se foutre de la gueule des jeunes : il n'y a pas assez de rencontres entre les deux. Moi, j'ai mis un certain temps à m'approcher des anciens. Mais maintenant je suis davantage attiré par eux, parce qu'ils ont plus d'expérience, ils ont vu plus de choses que nous. Plus jeune, je n'avais pas le recul nécessaire, je me disais : "Qu'est-ce qu'il a le vieux, à me dire ce qu'il ne faut pas faire ?" C'est normal, c'est l'adolescence. C'est super compliqué pour que le dialogue démarre : il faudrait qu'il y ait des gens qui arrivent à rapprocher les jeunes et les anciens, pour qu'ils se rencontrent.* »

## LES STRUCTURES SOCIO-ÉDUCATIVES : DES LIEUX QUI AIDENT À MÛRIR

Dans ce contexte pour le moins délicat, les centres sociaux et autres structures d'accueil de la jeunesse présents sur les quartiers ont souvent été décrits comme des espaces précieux d'ouverture aux autres. Pour ceux qui les fréquentent, ils apparaissent comme des lieux où les jeunes sont pris en compte tels qu'ils sont ; où ils peuvent s'exprimer librement, tout en mettant à distance les émotions vécues en famille, à l'école, dans les entreprises ou les administrations. Des lieux, aussi, où la mixité filles/garçons est favorisée, où ils peuvent se délivrer des attitudes "obligées" qui ont cours dans le quartier.

**« La Maison des Jeunes, pour nous, ados, c'est un peu notre deuxième maison, mais sans les parents. »**

COMMUNAUTÉ DE COMMUNES  
DU BASSIN D'ARCAÇON-NORD

 14 ans

Les uns et les autres y apprennent à grandir, en expérimentant la vie collective autrement que sur le mode communautaire qu'ils privilégient par ailleurs. « *De 6 ans à 17 ans, j'ai fréquenté la Colline comme une deuxième maison* », explique par exemple un jeune homme de 20 ans à Cenon. « *On y était tout le temps, quand il n'y avait pas école et même après l'école. On était toujours occupés. Il y avait plein d'activités extra-scolaires, on était un bon groupe.* » Et même si ce jeune homme estime que les choses ont changé (« *Les jeunes, maintenant, ils sont dehors, ils rentrent moins au centre social. Ils n'ont pas la chance qu'on a eue...* »), c'est loin d'être l'avis de la majorité de ceux qui ont participé à nos rencontres. Nombre d'entre eux ont en effet expliqué comment le centre social, la maison

des Jeunes ou telle autre structure socio-éducative avait contribué à leur formation de jeunes adultes, parce que ces équipements fonctionnaient comme des fenêtres vers l'ailleurs. Sont notamment appréciés les sorties ou les voyages organisés à la mer, au ski, dans d'autres villes..., qui permettent aux jeunes de « voir autre chose » et ainsi d'élargir leur horizon.

De même en ce qui concerne la capacité de ces structures à organiser des animations de quartier, qui fonctionnent comme autant de moments de détente ou de convivialité inter-générationnelle. Certains ont aussi souligné que ces structures étaient finalement les seules capables de donner une image positive du quartier dans la ville — et par conséquent, des jeunes eux-mêmes. « On a fait une manifestation ce mercredi et on a eu plein de gens qui n'étaient jamais venus au centre social », explique ainsi un garçon impliqué dans le bénévolat en Lorraine : « Ils avaient des appréhensions par rapport à la cité, et ils ont trouvé génial le mélange qu'il y a eu, avec cet événement. »

**« Moi, je trouve que sur Folschviller, tout est au Centre social Audaces. En fait le centre de Folsch, c'est ici ! On peut dire que c'est le poumon de la ville. »** CITÉ DU FURST

15 ans 

Au-delà de cette fonction d'animation de la vie collective, ces équipements ancrés dans les territoires et proches de la population ont parfois été décrits comme recours possibles, en cas de trop forte tension dans les cités. Ainsi à Folschviller, où des jeunes avaient choisi l'image de la dynamite pour évoquer la conjoncture actuelle du pays et toutes les « provocations » que subissent les habitants des quartiers populaires — le tout étant de savoir « quand ça va exploser » —, un jeune homme a-t-il expliqué qu'il fallait « calmer les esprits ». « Comment ? Je ne sais pas. Là, il y a des animateurs, des éducateurs, il y a différents acteurs sociaux... Il faut essayer. À un moment donné, soit on arrive à éteindre le feu, soit... on met le casque ! »

**« Je pense que c'est un lieu comme le centre social qui peut regrouper les filles et les garçons. Sans ça, c'est sûr et certain, on ne se regroupe pas. »** PLATEAU ROUHER

 25 ans

Ces structures sont aussi reconnues comme des lieux de possible discussion, où des échanges régulés peuvent avoir lieu, à l'abri de la violence verbale ou des attitudes de façade habituelles — y compris entre garçons et filles et entre générations. À ce titre, nombre de jeunes ont spontanément dit leur intérêt pour la démarche qui a permis l'élaboration de ce rapport, citant souvent ce temps au cours duquel des adultes étaient à leur écoute comme contre-exemple par rapport à ce qu'ils vivaient ordinairement. Certains ont même fait comprendre qu'ils avaient trouvé dans ce moment de réflexion collective l'occasion de prendre du recul par rapport aux préjugés qui les accablent ou aux idées qui ont cours dans leur famille.

Cela a par exemple été le cas à Cholet (« *Mes parents sont racistes, c'est un truc de ouf!* »), où les discussions ont permis à des adolescents de réfléchir aux causes et aux conséquences de cette situation : « *C'est la télé* », affirme un garçon de 16 ans, quand une jeune fille de 15 ans explique qu'entre jeunes, c'est différent (sous-entendu, on n'est pas racistes) : « *On a le lien de nos établissements, et le fait qu'on se voit tous les jours et qu'on se parle.* » À Saint-Jean-de-Braye, un lycéen de 18 ans a bien expliqué l'importance qu'il voyait à pouvoir ainsi accéder à une variété de lieux où acquérir des connaissances et former son sens critique : « *L'éducation c'est partout. Quelqu'un qui reste chez lui et qui ne sort jamais, quand il va grandir, qu'il va devoir se débrouiller, il aura moins de solutions par rapport à nous qui sortons, qui fréquentons une structure où tu parles, où tu es face à la vie de tous les jours.* »

Lieux-passerelles, de médiation, d'écoute et d'expression individuelle et collective, ces équipements ont aussi été décrits sur certains sites comme des lieux-ressources où les jeunes viennent trouver de l'information, des connaissances sur leurs droits, de l'aide pour mener des démarches administratives. « *Même pour le boulot, si j'ai besoin de conseils, je passe au centre* », explique un jeune homme de 20 ans dans la banlieue bordelaise. Dans certains cas, on a compris que ces structures fonctionnaient aussi comme des refuges, des lieux où les uns et les autres peuvent vider leur sac, se poser au calme et échapper — pour les filles en particulier — au contrôle obsédant des parents ou des grands frères.

Ainsi à Montreuil, les jeunes filles réunies ont longuement évoqué le cas d'une de leurs voisines fugueuse ayant trouvé de l'aide auprès de la responsable du centre social, qui a pu finalement renouer le lien avec la famille : « *Nous, heureusement, on a Khadija!* », s'exclame l'une d'entre elles. « *Grâce à elle on peut faire beaucoup de choses : elle peut appeler nos mamans..., on fait des sorties...* » « *Gary, Khadija, tout ça..., s'ils ne sont pas là, franchement, à cette heure-ci je suis chez moi, on ne se connaît même pas* », conclut une jeune fille de 18 ans pour dire tout ce qu'elle doit à ces animateurs du centre social qui leur offrent attention, compréhension et protection.

**« Dans la famille, je n'ai personne pour m'aider dans mon orientation. Peut-être que le centre social peut m'aider : c'est près de chez moi, il y a des gens que je connais..., des adultes responsables, en qui j'ai confiance. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

17 ans 

« Ici, nos parents, ils ne s'inquiètent même pas. » MONTREAU-LE MORILLON

 15 ans

Là comme dans bien d'autres cas, on a compris qu'au-delà de la qualité de la structure et de l'offre d'activités que celle-ci proposait, beaucoup de choses se jouaient dans la relation que les jeunes entretiennent avec les animateurs et/ou les éducateurs jeunesse. « Moi, je peux m'exprimer auprès d'Ali, l'éducateur du centre social », explique par exemple un jeune homme à Wattrelos. « On dit qu'on s'ennuie, on fait un projet, et voilà : c'est parti. On fait des travaux, on aide le centre et eux, ils nous aident en retour. »

Ces professionnels, dans leur ensemble (ce n'est pas vrai partout, quelques exceptions ont été remarquées ici ou là), font fréquemment office de modèles, de référents ou de supports d'identification pour tous ces jeunes en mal de reconnaissance ; et ce, à la différence de la plupart de leurs enseignants ou d'autres adultes de leur entourage (en la matière, on peut penser aux pères, qui ont été très peu cités lors de toutes nos rencontres). Plusieurs registres d'explications peuvent être avancés pour rendre compte de cette confiance particulière qui s'établit entre les uns et les autres. D'une part, il existe sans conteste un savoir faire dans ces métiers, pour ce qui est de la relation avec la jeunesse ; d'autre part, centres sociaux et maisons des jeunes apparaissent souvent comme des lieux protégés, à l'écart des enjeux vécus en famille ou à l'école ; enfin, il semble qu'une bonne partie des professionnels en poste d'animateurs jeunesse dans ces quartiers soient eux-mêmes issus de milieux populaires ou de familles immigrées — ce qui facilite manifestement la compréhension mutuelle et l'identification des jeunes. La référence fonctionne tellement bien, en tout cas, que de nombreux garçons et filles ont dit voir dans ces métiers une perspective d'avenir : soit qu'ils pensent en faire leur profession ; soit qu'ils y voient une occasion d'engagement bénévole apte à donner du sens à leur vie.

## TROUVER DU TRAVAIL : UN CHALLENGE QUASI-INSURMONTABLE

Devenir adulte, filles et garçons l'ont souvent dit, ce serait « bien gagner sa vie, avoir un travail, un toit. » « Être autonome, ne plus dépendre des parents. » Or, on s'en doute, au vu de la situation générale du pays et de tout ce qui a été dit précédemment, rien n'est moins simple. À part exception — à Laval notamment, où plusieurs garçons et filles se sont dits confiants pour leur avenir (« Il ne faut pas partir avec l'idée d'être désespéré. » « Depuis que je suis entrée dans la vie active, je n'ai que des choses merveilleuses. ») — la question de leur parcours professionnel leur apparaît pour le moins compliquée. Pour les plus jeunes, elle est encore floue, même s'ils savent bien ce qu'il en est de leurs aînés, qui peinent à décrocher un travail stable. Ils peuvent donc l'esquiver ou la repousser à plus tard.

« Je suis intérimaire dans le bâtiment, mais en ce moment, il n'y a pas de boulot. »

LA RÈGUE VERTE

21 ans 

Mais pour les autres, qui sont en recherche d'un stage ou d'un emploi, elle est ardente et apparaît souvent insurmontable. Si quelques-uns sont lancés sur des pistes prometteuses et commencent à prendre confiance en leur avenir, la majorité « galère », de stage en stage, de CDD en CDD, alternant des périodes de chômage, d'intérim et de contrats aidés. Et la question devient si obsédante pour les plus âgés que certains ont eu du mal à parler d'autre chose, lors de nos rencontres : « *On n'éprouve pas le besoin de parler de notre ville* », s'énerve ainsi un garçon à Folschviller. « *Ce qui nous intéresse, ce qui est intéressant pour tout le monde, c'est d'avoir un travail, une situation. Voilà, quoi... : vivre sa vie.* »

**« Je me vois un peu dans la galère. J'ai arrêté l'école. Là, je suis au Pôle relais insertion, mais ils ne m'aident pas. Je voudrais rentrer en apprentissage dans le bâtiment, l'électricité... »** CENON

 17 ans

Certains, qui se sont laissés tenter par l'apprentissage, tombent de haut lorsqu'il s'agit de trouver une entreprise pour les accueillir, comme l'explique une fille à Paris : « *Ils disent que l'alternance c'est bien, mais aucun patron ne veut nous prendre : ils ne gagnent pas assez de sous ou n'ont pas le temps d'apprendre à quelqu'un.* » Et pour tous ceux qui affrontent véritablement la recherche d'emploi, la réalité se fait encore plus prégnante : ils ont tendance alors à décrire cette étape de leur vie comme un parcours du combattant. L'emploi salarié, avec tout ce qu'il pouvait représenter de sûr et de durable pour les générations précédentes, ne leur semble plus la panacée, ainsi que le note un jeune homme de 25 ans à Uckange, titulaire d'un BTS transports : « *C'est le risque aussi, d'avoir un travail : si la boîte coule, on se fait mettre à la porte dans tous les cas. Les gens, ils croient qu'ils sont couverts par un CDI, mais un CDI, ça couvre dans certains domaines, mais dans d'autres, ça n'a aucune valeur.* »

Un garçon de 17 ans à Laval le souligne lui aussi : « *À l'Assemblée nationale, il y a eu l'Accord national interprofessionnel, qui a supprimé le CDI. Le CDI n'existe plus aujourd'hui : ça a le même nom, mais les travailleurs n'ont plus les mêmes droits.* » Ils savent donc tous qu'ils vont devoir mener leur barque dans ce climat permanent d'insécurité. Réalistes, ils décrivent les multiples obstacles qu'il leur faudra franchir avec, selon leur personnalité, plus ou moins d'énergie, de pragmatisme ou de fatalisme. Dans certaines villes ou régions, les jeunes se heurtent en premier lieu au déficit chronique d'emploi. En Guyane notamment, ceux qui s'étaient réunis à A-Pou-Nou n'entretiennent guère d'illusion sur leur possible insertion professionnelle. Pour les garçons, le RSMA<sup>18</sup> apparaît comme un éventuel pourvoyeur de petits contrats, mais rien de durable de toute façon. Alors qu'ils étaient invités à dessiner leur parcours de recherche d'emploi sous la forme d'une

**« On n'a rien sans rien. Si on ne se donne pas à 200 % aujourd'hui, ça ne va pas suivre... Le monde, je le vois dur pour trouver un emploi. »**

SAINTE-EULALIE

16 ans 

<sup>18</sup> Régiment du service militaire adapté.

course d'obstacles, l'un d'eux explique que « *la montagne, ça peut être les grands PDG qui ne veulent pas recruter des jeunes.* » « *Parce qu'on a une mauvaise image* », analyse un de ses copains. « *On nous juge sur l'apparence* », estime un troisième. Dès lors, ils enchaînent les stages, les petits jobs ou les boulots non déclarés, quand une occasion se présente... Sans parler de ceux qui voient dans les trafics en tous genres le meilleur moyen de subsister.

**« J'ai l'impression que Fameck, ils m'ont mis les menottes. J'ai envie de partir au Canada : on m'a dit qu'il y a beaucoup de travail là-bas. » RÉMELANGE**

 17 ans

Ailleurs, certains sont conscients qu'il faudra bouger pour espérer trouver du travail. « *Ce n'est pas parce qu'on vit dans le quartier qu'on doit travailler dans le quartier ! Il ne faut pas se bloquer* », note ainsi un garçon à Lyon. Oui, mais « *trouver du travail à Cholet, pfff...* », soupire une fille de 15 ans. « *Même ceux qui se sont donné les moyens, vu qu'il n'y a pas de travail dans notre ville, ils vont rester sans rien faire* », pense-t-elle. Un garçon de Sainte-Eulalie remarque pour sa part « *qu'il y a plein de jeunes qui sont obligés de partir de France pour trouver du boulot et vivre.* »

Dans les bassins d'emploi affectés par la désindustrialisation, comme en Lorraine, ce sentiment est exacerbé. Ainsi à Folschviller, un jeune homme pense qu'il pourrait s'en sortir plus facilement en passant la frontière : « *Si j'ai l'opportunité de travailler au Luxembourg, ce n'est pas trop tard. Je me dis que si je trouve du travail ailleurs, j'y vais.* » À Saint-Quentin, certains pensent qu'il y aura plus de travail à Paris ou à Lille. Et à Fameck, un garçon de 17 ans se dit prêt à partir : « *Si j'avais une rentrée d'argent, j'investirais Metz-Nancy : je partirais là-bas. Je vais faire ça. Si j'ai mon bac, je vais en BTS à Nancy, et après je trouverai un travail, mais vraiment loin.* »

Cela semble globalement plus facile dans les grandes villes, ainsi que le reconnaissent par exemple les jeunes Lyonnais — sans que ce soit pour autant évident : « *Dans le quartier, il y a du boulot. Il y a beaucoup de restaurants, de bars... Mais ils ne privilégient pas les gens du quartier. Et quand on va chercher à l'extérieur, par exemple sur le chantier du Grand Stade à Décines, ils privilégient les gens de là-bas.* » Et puis, là comme ailleurs, reste ce terrible problème du manque d'expérience, même si l'on a des diplômes et toute la bonne volonté du monde : « *Vu qu'on est jeune, généralement, ils pensent qu'on n'a pas d'expérience. C'est vrai, mais comment faire ?* », s'interroge un garçon à Paris. « *La première expérience, c'est toujours galère à trouver* », semble lui répondre un autre, plus âgé, à Lyon : « *Il faut un boulot tremplin, la première marche. Une fois que tu es dans le monde du travail, c'est plus simple.* »

**« J'ai grave cherché, mais je n'ai trouvé que des stages. Les patrons ne veulent pas prendre des jeunes. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 

**« Les gens ont beau aller à Pôle Emploi, ils ne trouvent pas de travail. Pôle Emploi, je pense qu'ils s'en fichent. »** MONPLAISIR

 16 ans

Beaucoup ont finalement l'impression que trouver du travail est une question de chance, plus que de compétences ou de mérite. « Pour trouver, il faut avoir la pêche, écrire à la main des tas de lettres », explique un jeune homme, « mais c'est le hasard aussi, de trouver un emploi. » « Quand tu es Noir ou Arabe, ça relève de l'exploit », considère un autre à Clichy-sous-Bois. « Tu as une chance sur 1000, pour arriver sur certains postes. » Du coup, il faut « savoir saisir les opportunités », y compris lorsqu'elles ne correspondent pas à la formation que l'on a faite. « Dès qu'on a une chance, on la saisit, c'est tout. » Ce qui joue surtout, rappellent certains dans l'Oise, c'est « le bouche à oreille : on va entendre que cette boîte-là cherche. » Autrement dit, c'est une question de relations : « Il faut avoir des connaissances pour travailler. Du piston. » Ce qu'une fille confirme à Paris : « Moi, je ne vais pas le cacher, pour mon stage à l'hôpital, j'étais pistonnée. Ma tante travaillait à Bichat, elle a demandé à sa collègue, qui lui a dit : "Bien sûr, je la prends." Sinon, je n'avais pas de stage. Ça ne passe que par ça. »

Des débats ont eu lieu au sujet de l'aide apportée ou non aux jeunes par Pôle emploi et les Missions locales : « Le Pôle emploi, ils ne servent à rien », assène un garçon en région parisienne. « Ils sont là juste pour t'envoyer à la Mission locale. » Ailleurs, un jeune homme affirme que « la Mission locale c'est une légende, ils n'aident pas du tout », tandis que son camarade raconte ses tribulations avec cet organisme. D'autres cependant sont moins sévères et pensent qu'il faut être PER-SÉ-VÉ-RANT — un mot magique qui est souvent revenu dans la bouche des uns et des autres : « Il faut y aller souvent, être suivi, et ne pas rater un rendez-vous », explique un garçon à Lyon. « À force d'y aller, tu crées ton projet professionnel. Toutes les deux semaines, elle me donnait rendez-vous et on postulait. Cela prend du temps pour trouver du boulot. »

**« Tu te mets à fonds pour trouver, et tu trouves ! Tu vas plus galérer que les autres, mais tu vas trouver un jour ou l'autre... Si tu as de la persévérance. »** CHARTRONS NORD

 17 ans

De même à Creil, une jeune femme considère que si sa copine a trouvé du travail, c'est parce qu'elle a persévéré, en comptant sur ses propres forces : « Ce qui est dommage, c'est que pour les personnes qui ont besoin de plus d'accompagnement, Pôle emploi ne peut pas le leur apporter : c'est ce qui manque. » Il faut dire, reconnaissent certains, que cet organisme n'a pas la tâche facile. Et qu'il est compliqué, lorsqu'on est un jeune demandeur d'emploi, de « raconter sa vie à quelqu'un qu'on ne connaît pas », d'expliquer ce que l'on désire et ce que l'on pense pouvoir faire, de saisir tous les méandres des formations et filières accessibles, même lorsqu'on nous l'explique.

**« En gros, le truc qui serait parfait pour trouver du travail, c'est d'être un homme assez grand, beau, chrétien et tout ça. »**

BRETAGNE ET BOSTANGIS

 16 ans

À supposer que l'on soit persévérant et que l'on « se donne les moyens de chercher », reste de toute façon le problème des discriminations à l'embauche. Un sujet sur lequel les jeunes ont été prolixes, dans tous les quartiers, avec des mots particulièrement forts. Ainsi une fille à Paris estime-t-elle que « même si on avait un Bac+10..., si par exemple j'ai un prénom à connotation maghrébine, ça va moins passer que si j'étais une Babtou, enfin..., une Française pure souche. » « C'est ce qui m'est arrivé », explique un garçon à Saint-Jean-de-Braye : « Quand je cherchais un stage, au début, j'ai appelé une entreprise : j'avais à peine dit mon prénom, ils ont raccroché. »

Même genre de témoignages à Fameck, à Montreuil, à Clichy-sous-Bois..., où les uns et les autres expliquent que les critères de discrimination sont nombreux : « Le nom. La couleur... » « La tête. » « Où on vit. » « En fonction de là où on habite. » « Ils vont d'abord regarder le nom », détaille une jeune fille à Creil, « après : le lieu où on habite, la réputation..., et là ils vont déterminer si la personne, elle est bien. » Et un jeune homme confirme à Folschviller : « Quand on va chercher du travail, ça bloque par rapport à d'où l'on vient. En fait on ne nous prend pas par rapport à ce qu'on est, on ne nous teste pas par rapport à nos qualités, nos compétences. On ne nous teste pas, je trouve ça dommage. »

Du coup, certains baissent les bras par avance, estimant qu'il est inutile de postuler dans certains secteurs où ils seront forcément refoulés, comme l'explique une jeune femme du Grand Ensemble de Clichy-sous-Bois/Montfermeil : « Abercrombie, c'est la classe ! C'est sûr qu'ils ne veulent pas de moi. C'est une marque qui est cotée, ça coûte cher, ça s'adresse à une certaine clientèle... Ils ont une image à donner, c'est comme ça. Ils sont au courant que c'est discriminatoire, mais c'est le truc du magasin. » Et si quelques-uns ont imaginé au cours de nos échanges des solutions pour lutter contre ces injustices (« Faciliter les entretiens d'embauche en plaçant les demandeurs d'emploi derrière une vitre sans tain »), bien d'autres se sont avoué fatalistes, manifestement écrasés par l'ampleur du problème. « Si dès notre plus jeune âge on se rend compte qu'il y a des discriminations — et franchement, en France, ça se voit de plus en plus — ça ne nous donne pas forcément envie de continuer », note par exemple une fille à Paris. « Parce qu'on se dit que dans tous les cas, le système est corrompu, qu'on va se faire avoir. On n'a pas toute la misère du monde, on a toujours un moyen de s'en sortir... Mais pour nous en sortir, il nous faut 10 fois plus d'armes que des jeunes du 16<sup>e</sup>. » Ailleurs, des jeunes filles ont fait l'amalgame entre pratiques discriminatoires et conception de la laïcité « à la française » : ainsi, à Montreuil, une jeune fille portant le foulard a expliqué avoir décidé de devenir infirmière parce qu'elle pourrait cacher ses cheveux — alors que « faire avocat et mettre un foulard, c'est foutu, c'est sûr et certain. Parce qu'on ne va pas se mentir : ils ont des préjugés, la plupart, pour le travail. »

## COMMENT LUTTER CONTRE LE RACISME ?

Alors qu'ils ont été presque unanimes à décrire en détail les situations dans lesquelles ils avaient été victimes de racisme et de discriminations, quelques jeunes ont réfléchi de manière approfondie, sur certains sites, aux manières de lutter contre ce problème. Notamment à Paris et à Saint-Jean-de-Braye, où les échanges ont alterné entre le découragement et des élans d'espoir, lorsqu'ils s'imaginaient à la tête d'un Ministère en charge de la question.

*« On ne peut pas changer le racisme. Le racisme existera toujours. Si quelqu'un est raciste, comment tu fais pour qu'il ne le soit plus ? »*

Dans un premier temps, certains ont estimé qu'il fallait rester autant que possible stoïque face aux insultes ou aux humiliations : *« La meilleure défense c'est l'ignorance. Au début il faut parler, et si la personne ne cherche pas à comprendre, là il faut ignorer. » « Se contrôler »*. Une position difficile à tenir la plupart du temps : *« Il faut se défendre aussi »*. Mais pas par la violence, *« sinon cela va renforcer encore plus l'image négative qu'ils ont de toi. Faut être plus intelligent qu'eux, mec ! »* Pour les *« vrais pratiquants »*, le recours à la religion (en l'occurrence, l'Islam) peut s'avérer un secours. Il faudrait alors *« remercier »* la personne qui vous a insulté et lui pardonner, condition pour *« aller au paradis »*. Les discussions avançant, les uns et les autres convenaient que *« l'on peut agir sur tout, il suffit juste de réfléchir. »* Lutter contre les préjugés serait en effet surtout *« une histoire d'éducation. »* Or, si de la prévention est faite auprès des jeunes, il reste encore *« un gros travail à faire avec les parents »*.

*« Il faut que tout le monde fasse des efforts : pas que les jeunes, mais aussi les adultes... Tout le monde est concerné par ça. »*

De nombreuses pistes ont alors été avancées : *« Faire des campagnes de pub à la télé et dans la ville, contre la discrimination raciale... ; des affiches dans les transports en commun, dans différentes structures, sur les murs de la ville... » « Demander à des jeunes qu'ils fassent une fresque murale pour la lutte contre le racisme. »* On pourrait aussi *« mettre en place des conférences avec les différents chefs des religions, pour essayer de trouver des points d'entente ; des conférences où l'on apprendrait sur la religion des autres, pour ne plus avoir un point de vue fermé. »* Il faudrait surtout favoriser par tous les moyens *« la rencontre de l'autre »*. Par exemple en organisant des fêtes : *« Tous les arrondissements pourraient s'entendre, le 16<sup>e</sup> et le 18<sup>e</sup>. Que tout le monde se mélange et arrête de rester dans son quartier »*. Autre idée à développer : *« Des réunions dans le quartier, avec des personnes de toutes origines, d'horizons différents. » « Même si on n'a pas la même religion, la même vision des choses, au moins tout le monde peut se parler, faire des échanges... » « Comme ça, on se rend compte qu'on est à peu près tous pareils. »*

Et dans les cas les plus graves, ne pas hésiter à s'appuyer sur *« les associations qui s'occupent de ça »*, voire à alerter la presse, comme l'ont déjà fait avec succès les jeunes de Saint-Jean-de-Braye en ayant recours à France 3 et à La République du Centre.

**« Les Blancs ont plus de facilité à trouver du travail. Quand tu t'appelles Mamadou, ce n'est pas facile. »** PONT BORDEAU

ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP

 18 ans

Enfin, on a compris à les écouter raconter leurs trajectoires et évoquer leurs projets, que le relatif “engouement” des uns et des autres pour les métiers de l’animation ou du service aux personnes tenait au fait que la discrimination est moindre dans ces secteurs. Nombreux sont en effet ceux qui ont dit s’être réorientés vers ces filières après des années de chômage ou d’expériences malheureuses. C’est le cas d’un jeune homme de la Cité du Furst, à Folschviller, qui vient de souscrire un Contrat d’avenir pour un poste d’animateur et qui explique être *« un peu polyvalent sur la ville. »* C’est aussi celui d’une jeune maman à Cenon, qui dit se remettre aux études pour *« ne pas être ridicule aux yeux de son fils »* : *« Aujourd’hui, je voudrais être Travailleur Social Familial. Le centre social a accepté que je fasse ma VAE<sup>19</sup> ici. »* Une jeune fille le confirme également de son côté à Uckange : *« Moi, franchement, dans l’animation, je n’ai jamais eu de soucis. Je suis sortie des études, j’ai postulé, j’ai trouvé un boulot. »* Qu’on se le dise, donc, même si c’est avec un sourire amer : il y a des débouchés dans ces domaines, pour la jeunesse des quartiers...

## VOTER, À QUOI BON ? MAIS S’ENGAGER : OUI !

Devenir adulte, c’est aussi accéder à la majorité civile et donc à la possibilité de voter. Les jeunes en ont parlé, sur différents sites, en élargissant souvent cette question à celle de leur rapport au politique. Ce qui ressort de l’ensemble de leurs débats est finalement à l’image de la société française dans son ensemble : beaucoup de désillusions, voire de ressentiment à l’égard du personnel politique ; une image dégradée de la situation économique et sociale de la France et du niveau de ses dirigeants ; mais aussi la conviction que l’engagement au service des autres continue d’avoir du sens.

**« Même en votant, ça ne changera pas. »** MONPLAISIR

16 ans 

Rappelons d’abord que nos rencontres avec tous ces jeunes se sont déroulées fin 2013 ou début 2014, soit quelques semaines avant les élections municipales et européennes et un peu moins de deux ans après la dernière élection présidentielle. Et commençons par les exceptions, autrement dit par ceux qui croient encore au pouvoir de leur vote. Il en est quelques-uns. À Fameck, par exemple, un lycéen de 17 ans attend avec impatience sa majorité et explique pourquoi : *« Dans l’histoire, les Français se sont battus pour pouvoir voter et maintenant, ils n’en ont rien à faire... Moi, je préfère voter. Pourquoi je ne voterais pas ? Ça ne coûte rien. Et puis j’ai des trucs à dire. Au moins pour contester. »* À Creil, un jeune homme affirme également : *« On a tous notre carte d’électeur. Et on ira voter*

<sup>19</sup> Validation des acquis de l’expérience.

*dimanche* », tandis qu'un de ses camarades nuance : « *Tout le monde est concerné, mais ce qui est dommage, c'est que les politiciens, on ne les voit que pendant les élections.* » Dans le Nord, un jeune de 20 ans qui milite pour l'inscription des habitants de sa commune sur les listes électorales reconnaît que « *beaucoup de jeunes ne votent pas sur Wattrelos : c'est énorme, énorme...* » Et il a manifestement du mal à convaincre ses camarades : « *Pourquoi ça nous concernerait ?* », s'interroge un garçon. Et une fille de préciser : « *Ça ne change rien, de toute façon, ils font tous les mêmes choses, les présidents.* »

**« En votant, on pense que ça va changer les choses. Et en fin de compte, on est déçu. » LA CHAPELLE**

 17 ans

Cette idée que quel que soit leur vote, ils n'en retireront pas les bénéfices, semble refléter le sentiment le plus répandu dans ces classes d'âge. « *Moi, j'ai 19 ans et j'ai voté aux dernières élections* », explique ainsi une jeune fille à Paris. « *J'ai voté pour voter... J'ai bien lu tous les tracts. Il y a eu de belles paroles, mais après, sur le papier, c'est différent. En réalité, c'est encore pire.* » Ailleurs, un garçon partage à peu près le même avis : « *Ils font des beaux discours, mais après, il n'y a rien.* » Désenchanté, un autre rappelle à propos des dernières présidentielles : « *On a tous voté. En fait, les gens veulent sortir le président élu. On évite toujours le pire...* » Certains essayent d'y croire encore, tout en affichant leurs doutes : « *C'est bien de voter, mais on aimerait qu'il y ait des changements* », explique ainsi un garçon à Fameck : « *Si à chaque fois, ils nous prennent pour des cons, ça sert à quoi ?* »

D'un quartier à l'autre, encouragés par les animateurs des centres sociaux à réfléchir à la question, beaucoup ont dit et répété ne pas avoir envie de voter. Trop déçus par ce qu'ils ont déjà vu autour d'eux. « *On se dit : "Bon, celui-ci, on le choisit", et finalement, il nous fait tout l'inverse de ce qu'il avait promis* », rappelle l'un à Folschviller. Il y a de quoi se poser des questions, pour le moins, explique un de ses camarades : « *À chaque fois qu'un Président sort, il est poursuivi en justice. Ce n'est pas normal... Quand il est Président, tout est beau, tout est magnifique, il sort et voilà !* » Et une fille renchérit à Paris : « *Ils ne font que mentir. Par exemple, ils disent qu'ils vont diminuer les impôts et au final, ça a monté. Les rythmes scolaires, ils disent que c'est bien, mais au final, c'est zéro. Ils parlent pour ne rien dire...* » « *En gros, on ne sait plus pour qui voter* », conclut un garçon, désesparé. Plus précisément, certains expliquent que leur méfiance ou leurs réticences viennent du fait qu'ils ne se sentent pas représentés par la classe politique : « *On ne se sent pas concernés par ce qu'ils disent : ils ne parlent pas des jeunes. Ils nous mettent*

**« Le maire est venu aux dernières élections, il nous a demandé ce qu'on voulait. On était tous là, on lui a demandé qu'il ouvre le gymnase le week-end. Il a dit : "Aucun problème." On attend encore. » PETITE HOLLANDE**

13 ans 

*un peu à l'écart », affirme une fille, tandis qu'une autre précise : « Notre parole ne compte pas. Ils cherchent plus à satisfaire les personnes qui sont issues de quartiers plus aisés que nous. Vu que dans nos quartiers, une majorité de personnes ne votent pas, finalement, ils s'en foutent de nous. Ils n'en ont rien à faire de savoir ce qu'on pense. Après, c'est un cercle vicieux : chacun reste de son côté. »*

**« Qu'ils se mettent à notre place !  
Qu'ils passent une semaine dans  
un quartier, au lieu de se la péter  
aux Champs-Élysées ! » RÉMELANGE**

 17 ans

Le sentiment de ne pas être représentés et pris en compte en tant que jeunes dans l'arène politique a notamment été illustré ici et là par l'exemple de la lutte contre la ségrégation et pour l'égalité des chances. « *Moi, j'appelle ça des combats perdus d'avance* », déclare une jeune fille de 18 ans à Clichy-sous-Bois. « *On voit des pancartes : lutter contre la discrimination, tout ça, et après, rien ne se passe. C'est faux, tout ça, c'est faux ! Il faut leur dire qu'ils arrêtent ! En France, à part Harry Roselmack<sup>20</sup>, on n'a personne d'autre : il n'y a pas de Latinos, il n'y a pas d'Asiatiques... Il faut dire ce qui est : en France, c'est bouché. C'est une culture : les gens, ils font du racisme, ils discriminent. Au début, ça a commencé par les Espagnols et les Portugais, après, c'est venu vers nous. »*

Concernant cette question de la place faite aux minorités ou à la différence culturelle, nombre de jeunes ont établi des comparaisons entre la France et des pays considérés comme plus progressistes. Ils ont aussi évoqué les personnes qui, dans notre pays, en arrivent à changer de prénom ou à modifier leur nom, pour avoir plus de chance de trouver du travail ou pour protéger leurs enfants de l'adversité : « *Maintenant, on ne voit plus trop des prénoms comme "Mohamed" ou "Fatima" »*, note ainsi une jeune femme dans l'Oise. « *C'est plus : "Lina", "Sarah", "Sabrina"... J'ai une copine qui a appelé sa fille Sabrina parce que c'est neutre. C'est grave, quand même, d'en arriver là !* » Même réaction indignée de la part d'un jeune homme à Cenon : « *C'est honteux de faire ça ! La France, c'est la risée de l'Europe. Elle est en retard sur tout, comparé par exemple à la Suède, où il y a un bon système politique : il y a des lois pour les personnes handicapées, ou concernant la laïcité. Le voile n'est pas un problème là-bas.* » Et à Angers, une jeune fille de 16 ans très remontée a expliqué qu'à Londres, au moment des Jeux Olympiques, « *les filles qui venaient donner les médailles, c'était des filles voilées. En France, jamais il n'y aura des trucs comme ça. La France, c'est le pays le plus nul. Il y a trop de racistes. "La France soit tu l'aimes soit tu la quittes..."* », eh bien moi, j'aurais préféré être née dans un autre pays. »

Est-ce que la politique peut changer le monde ?, se sont finalement demandés certains. « *Tout dépend comme elle est faite* », concède un jeune homme. La première des conditions pour obtenir des résultats, ce serait de commencer par se faire entendre de ceux qui ont du pouvoir. Mais quant aux moyens pour parvenir à cette fin..., les

**« La politique, heureusement, un peu partout elle est faite par le peuple. Quand le peuple n'est pas content au final, il se soulève. »**

PLATEAU ROUHER

23 ans 

<sup>20</sup> Journaliste et animateur de télévision d'origine martiniquaise.

avis divergent. Une Parisienne plaide pour l'abstention : « *C'est une preuve du mécontentement, du fait qu'on est délaissés, abandonnés, et transparents aux yeux des politiques actuels.* » Ailleurs, certains pensent au Front National, en désespoir de cause et tout en sachant bien que ce parti ne défend pas vraiment leurs intérêts : « *On va voter Marine Le Pen, mon pote. Elle va tous nous jarreter..., on s'en fout !* », s'exclame ainsi un garçon à Fameck.

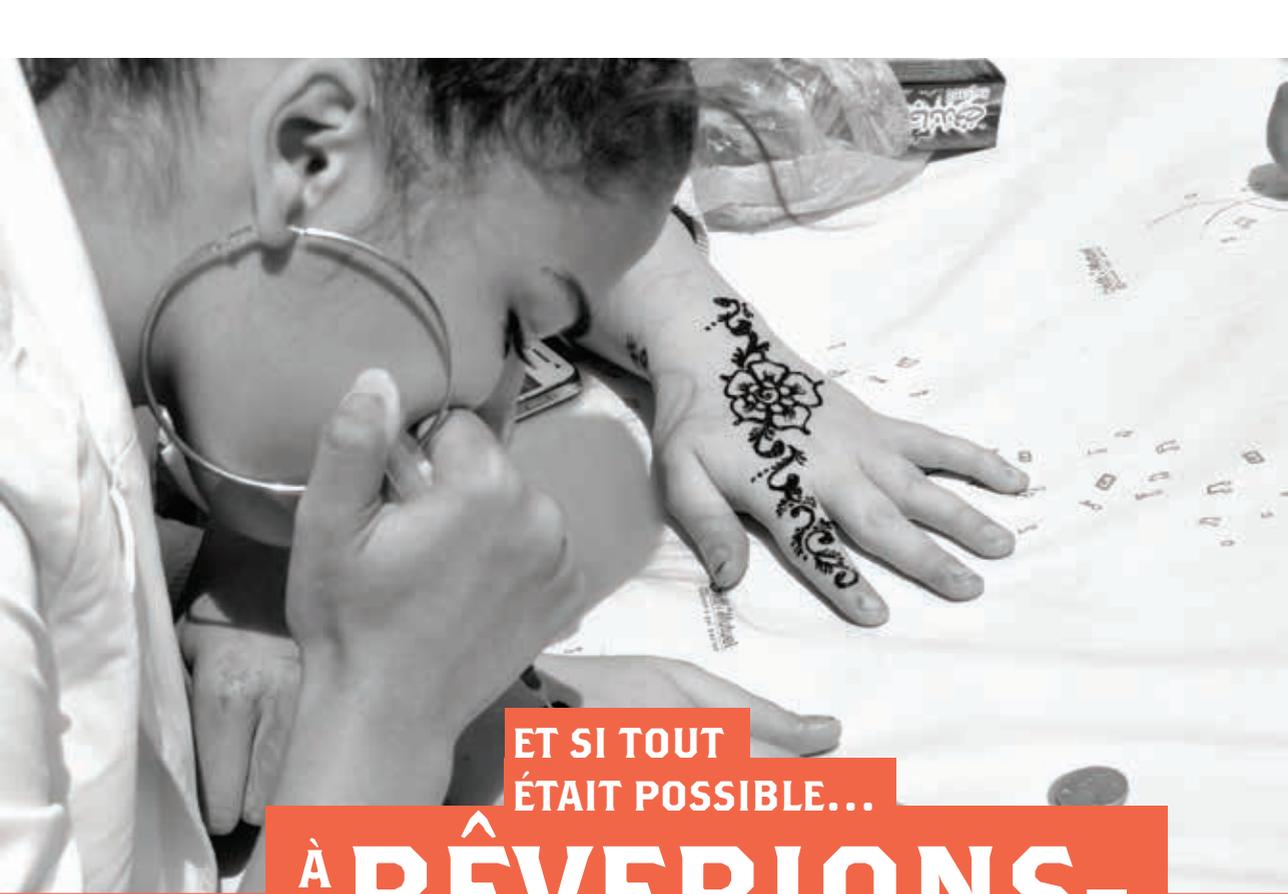
D'autres, à Folschviller, expliquent pourquoi ils pourraient en arriver à un vote protestataire de ce type : « *Si je peux voter, je la vote. Comme ça, les gens, ils verront que ce qu'elle disait, c'était vraiment des conneries.* » « *C'est juste pour dire : "Eh bien, regarde : là voilà, ta France !"* » Dans d'autres quartiers, les uns et les autres ont échangé sur le pouvoir de la violence et de la non-violence pour faire changer les choses. Là où certains défendent l'idée de résistance passive ou le recours à la loi (pour lutter contre le racisme par exemple, « *on peut toujours porter plainte* »), une fille de 19 ans rétorque à Clichy-sous-Bois que « *s'il n'y avait pas eu ce qui s'est passé en 2005 [les émeutes], je ne pense pas que ça aurait changé. Les gens ont fait ça pour se faire entendre. Et on s'est bien fait entendre !* »

**« Dans la vie, on est un peu obligé de s'engager. Sinon, notre vie, elle est fade. Si on ne s'engage pas, c'est qu'on n'a pas de passion, c'est qu'on n'a pas de vie. »** CITÉ DU FURST

 23 ans

En fin de compte, en dépit — ou peut-être à cause ? — de toutes les trahisons qu'ils dénoncent de la part des responsables politiques, on a senti au cours des échanges collectifs qu'une bonne partie des jeunes accordait une valeur très forte à la notion d'engagement. Pour les uns, cela commence dans la famille, dans la fidélité et le respect que l'on assure à ses parents, ou dans ce qu'ils imaginent du mariage, de la vie de couple.

Pour d'autres, l'engagement est fortement référé à la solidarité générationnelle, à l'amitié et à ce que l'on peut faire ensemble pour soulager le malheur ou les problèmes de ses proches. D'autres encore ont évoqué les responsabilités qu'ils prennent en s'engageant à fond dans leurs études ; ou celles qu'ils seraient prêts à assumer dans leur travail — un garçon expliquant par exemple que s'engager, en la matière, permet de mûrir, de « *prendre de l'expérience, d'apprendre avec ses erreurs.* » Et beaucoup ont témoigné, au travers de ce qu'ils font déjà dans le monde associatif, de leur penchant pour l'engagement civique ou solidaire, au service de l'amélioration de la vie du quartier ou plus largement de valeurs « *universelles* ». Une jeune fille en a bien parlé à Folschviller, en affirmant que « *l'engagement, c'est un don de soi, à la base. Il faut être pleinement sur ce qu'on fait, quand on s'engage. Un engagement, c'est être entier. Et c'est aussi aller vers les autres.* » « *Tout à fait d'accord* », réplique un garçon de 20 ans, en affirmant lui aussi qu'il faut « *agir, aller de l'avant. (...) L'engagement, c'est bénéfique pour nous et bénéfique pour les autres, c'est ça l'avantage en fait.* »



ET SI TOUT  
ÉTAIT POSSIBLE...

À  
QUOI **RÉVÉRIONS-  
NOUS?**



La vie est dure, donc, pour ces jeunes des quartiers à qui nous avons entrepris de donner la parole. Pleine d'embûches, elle « *ne fait pas de cadeaux* », estime une fille à Montreuil. « *C'est la crise* », ont souvent rappelé les uns et les autres. « *On est né dans la crise, on l'a toujours connue* », insiste un jeune de 23 ans à la Cité du Furst. Lucides, trop lucides..., ils sont souvent endurcis, et dotés d'un sacré caractère, fruit des batailles qu'ils mènent parfois depuis l'enfance contre l'adversité.

**« Le rêve, c'est de réussir sa vie. Mais il faut avoir la base pour réussir... Ici, on n'est pas des rêveurs. C'est dur de rêver quand tu es dans la galère. »** PLATEAU ROUHER

23 ans 

Du coup, il n'a pas été aisé d'inviter les uns et les autres à passer en mode "rêve", comme nous l'avions prévu dans le cadre de cette démarche. Difficile en effet, quand on grandit dans ces conditions, de s'extraire de tout ce qui plombe l'avenir, de tout ce qui fait peur. « *L'avenir, je le vois sombre, très sombre...* », avoue ainsi un garçon de 16 ans à Bordeaux. Et si tout était possible ? Si vous aviez les moyens ? Le pouvoir ? Qu'aimeriez-vous faire de votre vie ? Comment vous rêvez-vous plus tard ? À ces questions qui clôturaient nos rencontres, garçons et filles n'avaient pas forcément de réponse toute prête, tant ils ont l'habitude de se sentir empêchés, limités dans leurs mouvements ou leurs désirs. Les imaginations se déliant, l'énergie de leur jeunesse a pourtant fini par l'emporter, faisant surgir des groupes réunis ici et là des rêves très sages ou très fous — pas très éloignés, finalement, de ceux qui animent toute la jeunesse du monde.

**« Voyager, découvrir d'autres choses, d'autres cultures, d'autres paysages, d'autres tout... ! »** BEAULIEU

 20 ans

Nombre d'entre eux rêvent surtout de partir, de quitter le quartier, de « *ne pas rester bloqués là, à tenir les murs* », comme le font certains de leurs aînés. Ils veulent voir du pays. Aller « *à Paname* », disent les Guyanais. « *Aux States* », s'emballent d'autres, en métropole. « *À Marseille*. » « *Ailleurs. Ne plus voir les mêmes têtes...* » « *Pas en France. Il n'y a pas d'avenir dans un quartier* », explique une jeune fille à Angers.

« *Plus tard, je n'habiterai pas dans les Pentes* », affirme aussi un garçon à Lyon. « *L'enfance, ça suffit. Je veux changer d'air, voir autre chose*. » « *Les gens qui ne bougent pas, leur vie, elle n'a pas de goût !* », ajoute un de ses copains. « *Moi, c'est pas un rêve, je le ferai : c'est faire le tour du monde !* », s'exclame une fille à Wattrelos. Une autre aimerait « *quitter le Nord, aller dans le Sud*. » Certains ont déjà pu apprécier de courtes expériences de dépaysement, comme ce garçon de 23 ans à Saint-Jean-de-Braye, qui travaille en intérim : « *Je suis parti dans le Sud, à Toulon. L'ambiance était mieux : il y a des cafés, des boîtes de nuit, des lieux où l'on peut se retrouver...* » Quelques-uns rêvent de leur pays d'origine : « *L'été on pense à l'hiver, et l'hiver on pense à l'été... On aime avoir l'idée de partir. Partir d'ici, rentrer au pays*. » Mais pour la plupart, ce n'est « *pas au bled* » qu'ils veulent aller plus tard. Pas du tout. Car ce qu'ils cherchent ou espèrent, c'est surtout un pays, une ville... qui leur offrirait davantage de perspectives diverses et variées. En un mot : plus de liberté.

Une minorité d'entre eux, c'est vrai, n' imagine pas pouvoir s'arracher au cocon protecteur que représente leur quartier : « *On a grandi ici, et moi je resterai toujours ici* », affirme ainsi un garçon à Saint-Quentin. « *Je ne veux pas que mes enfants soient éduqués comme des Blancs* », plaide pour sa part une jeune fille à Montreuil pour dire qu'elle ne pense pas pouvoir aller habiter ailleurs.

**« Je ne reste pas ici, parce que je me ferais du mal à moi-même. »** LE VERMANDOIS

15 ans 

Mais bien d'autres, en réfléchissant, dépassent ce premier réflexe et expliquent qu'ils seraient prêts à sacrifier ces liens affectifs pour échapper à leur condition : « *T'es trop attaché, mais en même temps, t'as envie de te casser.* » « *C'est notre quartier, mais on a l'impression qu'il faut qu'on le quitte pour se développer* », note un garçon à Creil, tandis qu'un de ses copains renchérit : « *Moi, je ne me vois pas éduquer mes enfants ici, sinon ils sont mal barrés.* » « *Élever un enfant ici, c'est accepter de lui donner moins de chance, comme nous, on a eu moins de chance.* » À Uckange, le débat a opposé deux garçons de 25 ans, l'un affirmant qu'il verrait bien ses enfants grandir sur place, l'autre argumentant en sens inverse, en prenant l'exemple de certaines de ses connaissances à Fameck, qui « *ne veulent plus vivre là-dedans* » : « *Il y en a qui s'éloignent volontairement* », explique-t-il. « *Des gens qui se marient, qui ont un enfant et qui ne veulent pas que leur gosse pousse là comme eux, qu'il ait les mêmes expériences, qu'il fasse les mêmes erreurs. Et puis tu as le nom du père qui est collé sur le dos du jeune ; donc ce qu'était le père, le jeune l'est aussi, quelque part...* »

**« On veut avoir un métier, des sous. Il faut bien se préparer pour faire face à l'avenir et affronter demain. »** LE GRAND ENSEMBLE

 16 ans

Pour ceux — et surtout celles — qui ont envie de poursuivre leurs études, partir s'impose aussi comme une évidence, à court ou moyen terme. Ainsi l'explique une fille de 15 ans à Saint-Quentin : « *Je ne suis pas certaine de ce que je vais faire. Peut-être aller vivre à Paris... Franchement, on ne peut pas vivre ici, c'est mieux d'aller à Paris, c'est déjà développé. Parce que Saint-Quentin, c'est un village.* » Plus déterminée, une jeune fille de 21 ans veut en priorité obtenir son BTS « *pour pouvoir faire une licence pro dans les échanges internationaux ou en communication. Et avoir la possibilité de faire des stages le plus possible à l'étranger. Pouvoir voyager... J'aimerais trop faire mes études dans une autre ville, loin de la région, pour voir comment ça se passe ailleurs, comment sont les mentalités. Et me retrouver face à moi-même. En fait, j'ai hâte de découvrir ça.* »

Beaucoup ont des rêves tout simples : « *Trouver du travail* », notamment ; et si possible « *un travail qui nous plaise.* » « *Entrer dans l'armée* », « *dans la police* », lancent les Guyanais. « *D'abord un travail, c'est le plus essentiel* », confirme un garçon de 17 ans à Angers. « *Trouver une stabilité* », explique une jeune fille à Uckange : « *À 30 ans,*

**« Mon rêve pour plus tard, ce serait d'habiter à Genas, en dehors de Lyon : une petite maison au calme, avec un petit chien, une bombe de meuf et une voiture. »**

LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE

18 ans 

études bouclées, CDI en poche et avenir à construire. Il y en d'autres qui vont vous dire : "Non, c'est à 30 ans que tu prends ton sac à dos et que tu te barres." C'est un sujet à débattre, mais moi je trouve que c'est l'âge où on peut assumer des responsabilités plus importantes. »

Nombreux sont ceux qui lient le fait d'avoir du travail avec la possibilité de fonder une famille. « Je voudrais avoir un travail, être mariée, amoureuse, avec des enfants et tout. Inch'Allah ! Après, je vois mon avenir comme Dieu me l'a écrit... », espère une jeune femme à Clichy-sous-Bois. À Wattrelos, les uns et les autres ont fait part eux aussi de rêves très "raisonnables", à mettre en rapport, peut-être, avec le besoin de sécurité qu'éprouve toute une partie de cette jeunesse : « Avoir une belle vie, pas dans l'extrême », explique ainsi un garçon de 19 ans. « Se marier, avoir des enfants, être en bonne santé et avoir un toit, c'est assez je trouve. » Un de ses camarades, à 15 ans, aimerait bien pour sa part « avoir un endroit dans le quartier où on peut tous se rejoindre et parler, pas dehors. Un genre de MPT<sup>21</sup>. Et dans ma vie..., je ne sais pas. Avoir mes parents heureux, un truc comme ça. Mais sinon, je n'ai pas de rêve. »

**« Il faudrait trouver un moyen pour que les gens soient plus libres, qu'ils puissent faire plus de choses, découvrir d'autres choses... » LA CHAPELLE**

 11 ans

D'autres ont des rêves plus universels, en phase avec les valeurs qu'ils veulent défendre. « Pour moi, le quartier de rêve, c'est qu'on est tous au même niveau », explique une fille de 13 ans au Plateau Rouher. « Il n'y aurait pas de personnes supérieures, qui sont assez riches pour se payer de grandes maisons. Dans un quartier idéal, on serait tous au même niveau social. » À Paris aussi, les jeunes ont rêvé d'une société « où il y aurait beaucoup moins de conflits économiques, politiques, sociaux... », où « on aurait le pouvoir de décider sur les choses qui nous concernent. »

Beaucoup se prennent à espérer un pays moins raciste (« La France pays d'accueil ! ») et quelques-uns ont déjà entrepris de concrétiser leurs ambitions humanistes en militant au service de telle ou telle cause, comme ce jeune homme à Wattrelos : « Moi, c'est simple, c'est surtout de redynamiser cette ville, pour la jeunesse... Lui donner l'importance qu'elle devrait avoir. » Nombreux sont aussi ceux et celles qui ont dit vouloir exercer des métiers « pour aider les autres » : « Éducateur spécialisé. » « Infirmière. » « Médecin. » « Avocate. » « Ré-éducatrice : pour ceux qui ont eu un accident. » « Moi, j'ai envie d'être éducateur personnalisé pour les enfants autistes, parce que j'aime bien m'occuper des enfants », précise une fille à Clichy-sous-Bois ; tandis qu'une autre, à Paris, explique qu'elle aimerait bien, comme métier, « faire avec les enfants, à la crèche. » Certains, enfin, ont proposé une version religieuse de ce qui pourrait donner sens à leur vie, tel ce jeune homme à Saint-Jean-de-Braye : « Mon rêve, c'est le Paradis. C'est aussi le rêve des autres, mais ils ne le disent pas. C'est le rêve de tous ici : être pieux. »

<sup>21</sup> Maison pour tous

Contrairement à ce que pense ce garçon, tout le monde n'est pas pétri de tels idéaux. Bien des jeunes — et plus particulièrement les garçons — ont en effet dit haut et fort que ce qu'ils voulaient surtout, c'était « *gagner de l'argent* ». « *Devenir riche*. » « *Avoir des sous*. » « *Gagner au loto*. » « *Ce serait la fin des soucis...* », soupire l'un à Saint-Jean-de-Braye. « *Le rêve ici, c'est d'avoir de l'argent. Tout le monde te le dira* ».

**« Le rêve ici, c'est de gagner de l'argent, péter le million. C'est avoir presque tout ce que la société ne peut pas nous donner. »**

PONT BORDEAU ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP

18 ans 

Un autre, à Clichy-sous-Bois, l'affirme aussi : « *En fait, j'ai envie de gagner beaucoup d'argent. Pour mes parents, financer les études, pour mes projets. Avoir une famille, une maison..., une ici et une autre au pays !* » Et ses camarades d'ajouter : « *Pour financer les études des enfants*. » « *Voyager*. » « *Acheter une voiture*. » Ailleurs, c'est pour pouvoir « *dépasser les limites* » qu'on aimerait être riche. « *On rêve de sensations, comme tous les jeunes*. » À Uckange, certains ont évoqué les petits qui « *ont vu les aînés en belle voiture, tout le temps en voyage, etc. Ça fait sûrement rêver, même si ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air. Parce que la plupart..., avant qu'ils aient une belle voiture, ils finissent déjà au trou*. » Peu importe, estime un garçon à Cayenne, dont l'ambition est de « *devenir un boss*. » « *5000 euros par semaine* », soupèse un de ses copains, quand un troisième, plus modeste, explique que « *la réussite, pour moi, c'est du moment où j'ai un bon travail, des femmes, des enfants, une belle maison, une belle voiture. Je n'ai pas besoin de grand-chose...* » Dans le genre humour grinçant, un jeune homme à Folschviller a dit pour sa part vouloir faire de la politique : « *On raconte ce qu'on veut et on a une retraite bien ; des tunes*. »

**« Inch'Allah, j'ai un projet, moi : c'est d'ouvrir des pâtisseries un peu partout dans le monde. » RÉMELANGE**

 16 ans

Et puis il y a ceux qui veulent créer, pour exister. L'exercice d'un talent, la réalisation d'une passion, ont ainsi souvent été évoqués en tant que moyens de bien vivre sa vie, avant même de la gagner. Certains pensent au sport, on l'a dit. La cuisine apparaît aussi comme un domaine créatif, qui peut apporter en même temps du plaisir et une rémunération. Beaucoup de jeunes ont également fait part de leur investissement dans la musique. « *Mon rêve, ce serait de créer un studio* », explique ainsi un jeune homme à Saint-Jean-de-Braye. « *Ce serait le top du top. Ça peut contribuer à péter le million, et pourquoi pas... à percer. Quand on a de l'argent, on peut repartir au bled et réinvestir après*. » Un jeune homme dit écrire des textes de rap ; un autre voit de l'avenir dans la création de tatouages ; une fille veut pratiquer la danse... À Fameck, un groupe de jeunes se passionne pour un projet de webradio, avec le soutien du Centre social Jean Morette, mais malheureusement pas encore de financements. Et si aucun des jeunes que nous avons rencontrés n'imagine devenir fonctionnaire, nombreux sont ceux qui veulent « *créer leur boîte* » : « *Travailler à son compte* », disent-ils, « *pour être libre, ne pas dépendre d'un patron*. » On peut les comprendre...

## CONCLUSION

Maintenant que nous savons ce qu'ils pensent, nous ne pourrons plus dire qu'on ne savait pas !

Que faire de toutes ces paroles ?

Au fur et à mesure de l'élaboration de ce rapport cette question grandissait.

Dans bien des domaines, l'incapacité d'entendre la parole des jeunes, de prendre en compte leurs analyses, leurs propositions conduit à un gâchis...

Nous sommes collectivement face à un défi : faire en sorte que cette jeunesse, majoritairement porteuse de valeurs humanistes, lucide et en capacité d'analyser le contexte, soit un point d'appui pour construire une société française tolérante, et assumant sa dimension multiculturelle.

Nous pensons que notre pays peut inventer un vivre ensemble s'appuyant sur les ressources de chaque groupe. Celles des jeunes habitants des quartiers populaires ne sont pas des moindres, malgré ce que beaucoup de préjugés empêchent de voir.

Ce défi c'est aussi celui d'être à la hauteur de nos responsabilités d'adultes. Individuellement et collectivement. Les jeunes ont témoigné de l'importance du rôle que certains, qu'ils ont croisés sur leur route, ont joué dans leur parcours.

Nous invitons les lecteurs de ce rapport à se mobiliser pour être demain plus nombreux à s'ouvrir au dialogue avec les jeunes. Sans peur, sans méfiance mais exigeants. Il nous faut aller à leur rencontre, multiplier les espaces de débats et les occasions de coopérer. Une partie des solutions aux questions posées par les jeunes – mais aussi plus largement par la situation sociale dans les quartiers populaires – naîtra de ce dialogue.

## LES ENSEIGNEMENTS DE LA DÉMARCHE

### **CE QU'EN RETIENT LE RÉSEAU FÉDÉRAL DES CENTRES SOCIAUX**

À la lecture de ce rapport, les acteurs des fédérations des centres sociaux ayant participé à la démarche ressentent touchés par les propos des jeunes des quartiers populaires.

Ils apparaissent comme empreints de valeurs humanistes et leurs envies en tant que futurs adultes sont très conformes aux normes de la société française. Mais leurs valeurs sont mises à rude épreuve dans leur vie de tous les jours où ils se racontent souvent aux prises avec toutes sortes de violences (symboliques, réelles, sociales, racistes).

Ainsi, ce sont à la fois des adolescents ordinaires mais avec des singularités très marquées et marquantes en matière de destinées sociales liées à la spécificité des territoires dans lesquels ils vivent. Sachant que les jeunes dont on a recueilli la parole ne représentent pas tous les jeunes des quartiers mais ceux qui sont accueillis, accompagnés par les secteurs jeunes des centres sociaux.

Conscient de cette donnée, le réseau fédéral retient par ailleurs de ce rapport, le rôle structurant joué par les centres sociaux dans les parcours d'adolescents et de jeunes adultes de quartiers populaires.

En effet, d'une manière ou d'une autre, de nombreux jeunes, filles et garçons, ont fait part de la place significative et singulière des centres dans leur adolescence en tant qu'espace de socialisation, lieu où il est possible de rencontrer un adulte avec qui discuter, en qui on peut avoir confiance, lieu où ils peuvent imaginer et vivre des expériences culturelles, artistiques, citoyennes.

### **LA VALORISATION NÉCESSAIRE D'ESPACES DE PAROLES POUR LES JEUNES DANS LES CENTRES SOCIAUX**

Au vu de la qualité des échanges et de l'implication des jeunes dans ce type de démarche, il apparaît important de promouvoir, en termes de pratique d'animation jeunesse, des espaces de paroles pour les adolescents et jeunes adultes. Car il s'agit de leur permettre d'apprendre à construire leur pensée, leurs opinions, à expérimenter la prise en compte de l'autre au travers de sa parole, à respecter des idées différentes, à s'éveiller à d'autres façons de concevoir le monde, à défendre sa position à partir d'une argumentation construite. Ainsi, pour notre fédération, mettre en œuvre une démarche volontariste de développement de tels espaces de paroles pour les jeunes constituera un engagement fort dans le sens d'une politique jeunesse visant à l'apprentissage de la démocratie.

Je connais ces jeunes depuis plusieurs mois ou plusieurs années et j'ai trouvé intéressant de pouvoir leur proposer un projet dans lequel ils pouvaient projeter un avenir mais aussi donner leur vision du quartier et de la société.

Selon moi, ce projet a influé positivement sur la dynamique collective.

J'ai apprécié qu'on ait pu consacrer du temps pour construire avec eux le cadre d'intervention (pizzas, bonbons, en soirée, les lundis...) et qu'on s'y soit tenu. Respecter ainsi nos engagements a participé à asseoir des relations de confiance.

J'ai été étonné par ces jeunes, leur capacité à exprimer leurs sentiments, leurs émotions. La séance autour des photos m'a beaucoup ému : j'y ai vu des larmes, des interrogations, des réflexions très personnelles, des paroles vraies et ce, dans un cadre collectif. C'est assez inhabituel, généralement les jeunes se livrent dans un cadre plus individuel.

Enfin, j'ai été agréablement surpris par notre capacité collective (Pôle ressources de Paris, Fédération des centres sociaux de Paris et moi-même, coordinateur jeunesse du centre social) à animer dans des délais courts un débat dans un esprit de respect, et à entrer en relation avec les jeunes. Je vois bien trop souvent des adultes qui ne savent pas s'y prendre avec eux ou qui ne savent pas se donner les moyens (temps, convivialité, respect de l'autre...).

**David Chalumeau,**

*Coordinateur jeunesse, Centre social Espace Torcy, Paris 18<sup>e</sup>*

### **FAVORISER L'APPRENTISSAGE DE NOUVEAUX SAVOIR-FAIRE**

Toutefois, l'animation de groupes de paroles de jeunes, comme nous l'ont montré les diverses expériences conduites pour la réalisation de ce rapport, n'est pas chose facile. Elle nécessite tout à la fois une posture, des méthodes et des outils pédagogiques spécifiques. Or, les animateurs-trices jeunesse travaillant dans les centres sociaux ne sont que très rarement formés pour ce mode d'action. Et à la lecture des contenus de formation, cette dimension est quasi absente. C'est pourquoi, pour que nos intentions se traduisent en actes, est-il nécessaire d'impulser une dynamique de formation au niveau des fédérations départementales ou de chacun des centres sociaux du réseau.

### **POUR UNE POLITIQUE JEUNESSE AMBITIEUSE**

Un tel positionnement en matière d'animation jeunesse doit être l'occasion d'interpeller les pouvoirs publics sur les attendus et objectifs de leur politique jeunesse. Une politique publique que nous, acteurs du réseau fédéral, souhaitons animée par une forte ambition d'émancipation citoyenne et d'éducation démocratique.

## **CE QU'EN RETIENT LE RÉSEAU DES CENTRES DE RESSOURCES POLITIQUE DE LA VILLE**

C'est avec un enchantement certain que les centres de ressources politique de la ville, parties prenantes de ce deuxième rapport biennal, se sont mobilisés sur ce travail si particulier, au plus près de jeunes de quartiers en politique de la ville, en lien direct avec des animateurs jeunesse des centres sociaux impliqués.

Un enchantement parce que la démarche a permis de mesurer le caractère heuristique de l'expression directe, brute et sans filtre des jeunes rencontrés. Elle donne à percevoir une sensibilité, une conscience collective parfois trop bien dissimulées derrière des attitudes et des comportements qui forment une carapace dure à l'épreuve de l'énonciation, de l'explication, du dévoilement.

### **LA MISE EN TENSION DES MATÉRIAUX DE TRAVAIL HABITUELS**

La parole, recueillie dans une démarche participative et collective, développe nos savoir-faire, nos expériences, et étaye notre expertise essentiellement construite avec les professionnels plutôt qu'avec les publics eux-mêmes. Cette expertise, reconnue à tous les centres de ressources, dans ses dimensions livresque, savante, institutionnelle, s'enrichit ici d'une dimension empirique. Elle met en tension nos matériaux habituels (études, politiques publiques, positionnements institutionnels...) avec un matériau infini, aussi indispensable que difficile à appréhender et à traiter : la parole des habitants.

La démarche a également permis aux centres de ressources d'échanger sur les réalités vécues dans les quartiers, exprimées par les jeunes rencontrés. Nous avons le sentiment d'avoir participé à offrir à ces centaines de jeunes la possibilité de construire un discours à partir de réflexions partagées et confrontées. Si nous ne doutions pas de leur besoin d'être, eux aussi, entendus et pris au sérieux par la société, cette démarche a confirmé leur besoin criant de s'exprimer sur ce qui les concerne – et plus largement sur les questions sociales et politiques – plutôt que d'entendre parler d'eux dans les médias par des experts, des journalistes, ou quelque autre adulte prétendant les représenter.

Un enchantement parce que, pour beaucoup, les occasions de se rapprocher des habitants directement, voire des « acteurs de première ligne » que sont les animateurs de proximité, les médiateurs sociaux... ne sont pas monnaie courante, hormis sur des thématiques précises, sur des champs restreints (la parentalité, par exemple).

Ce travail nous a aussi confirmé le besoin de reconnaissance des professionnels tels que les animateurs jeunesse que nous avons sollicités. Leurs problématiques complètent utilement les réflexions sur la jeunesse déjà largement investies par les centres de ressources, et méritent d'être considérées comme relevant d'une haute importance.

### **DE NOUVELLES PERSPECTIVES EN TERMES DE MÉTHODOLOGIE DE TRAVAIL ET DE PARTENARIATS**

Un enchantement, parce qu'une telle action ouvre des perspectives de dynamiques nouvelles (ou à renforcer) pour chacune de nos structures. Elle nous a d'abord amenés à explorer certaines voies de travail et pistes de réflexion : méthodologie d'animation de travaux de groupe (il est une chose de mener des échanges avec des groupes d'élus, d'agents de l'État ou de professionnels de la politique de la ville, il en est une autre d'animer un groupe d'échange entre jeunes) ; réalités des animateurs jeunesse (compétences, postures, champs d'intervention...);

partenariats à développer sur les questions de jeunesse avec les acteurs associatifs, que ce soit dans le cadre de projets co-construits ou dans un cadre plus institutionnel (par exemple avec la participation de nouveaux acteurs, comme les fédérations des centres sociaux, au sein des conseils d'administration ou autres instances décisionnelles des centres de ressources).

La démarche donne à voir aussi à nos partenaires – habituels et potentiels – des dynamiques et des capacités méconnues et recherchées dans le cadre du développement des territoires, de l'accompagnement de leurs habitants et des autres acteurs locaux, du soutien à l'émancipation des populations les plus éloignées des centres de décision.

### **UNE DÉMARCHE QUI REPOSE SUR DES PRATIQUES À DÉVELOPPER**

Le laps de temps était-il trop court ? Les entretiens auraient-ils pu être réitérés et plus nombreux ? Peut-être. Toujours est-il que ces échanges ont constitué, pour beaucoup d'entre eux, une expérience unique. De ces rencontres sont nés de nouveaux contacts, ont émergé des idées, des initiatives locales, des projets et des actions sur différents champs.

C'est donc avec enchantement que nous aspirons aussi à diffuser ces pratiques plus largement sur les quartiers prioritaires de France. Quels ont été les points saillants de ces pratiques ? Citons en trois, qui nous semblent remarquables :

- Une méthodologie partagée, concertée, entre différents centres de ressources et centres sociaux, qui participe de la capitalisation des savoir-faire et de la montée en compétence de chacun (connaissance et animation des publics pour les uns, méthodologie et distance pour les autres, avec des porosités enrichissantes pour tous).
- Un déploiement d'outils d'interpellation et de méthodes d'animation dont l'éventail s'avère aussi large que fécond. Ces techniques méritent toute notre attention, et d'être utilisées plus largement lors de nos temps de travaux car elles permettent de révéler des représentations mentales et un vécu physique du territoire, très complémentaires des opinions et des discours.
- L'intervention d'un tiers extérieur dans la synthèse et l'écriture du rapport, qui a facilité notre prise de recul par rapport à ce recueil de paroles, et notre appréhension des contenus récoltés. Cette intervention extérieure et l'affirmation d'un point de vue particulier, sociologique, ont permis d'articuler au mieux cette "plongée dans les territoires" à notre quotidien professionnel.

Ce sont là des approches auxquelles les centres de ressources ne sont pas étrangers, mais qui se sont trouvées assemblées et mises en œuvre de manière concentrée et fructueuse.

### **DES PAROLES POIGNANTES**

Enfin, nous avons aussi été touchés par le contenu même des échanges avec ces jeunes. Le plaisir que nous avons eu à nous retrouver avec eux, dans ces conditions et dans l'objectif de la réalisation de ce rapport, était réel (et réciproque, nous le gageons). Néanmoins, la mesure du désenchantement de l'expression de beaucoup d'entre eux ne doit pas être atténuée pour autant. Ce qu'ils disent de leurs quartiers, de leur vécu quotidien, révèle bien souvent de grandes désillusions. Laissant pointer de la lassitude (déjà !), leurs propos rejoignent les inquiétudes que leurs parents évoquaient dans le premier rapport biennal "On voudrait entendre crier toutes les voix de nos cités". Pour nombre d'entre eux, malgré la prégnance de valeurs motrices, le foisonnement d'envies et la persistance de certains rêves, le présent obère lourdement l'avenir qui, à défaut de s'offrir à eux, semble leur résister parfois durement...



## FICHES D'IDENTITÉ DES QUARTIERS

- LES BUIS, quartier de Valentigney ( <i>Doubs</i> ) .....	132
- PETITE HOLLANDE, quartier de Montbéliard ( <i>Doubs</i> ) .....	134
- PONT BORDEAU ET HAUTS DE SAINT-LOUP, quartier de Saint Jean-de-Braye ( <i>Loiret</i> ).....	136
- MONPLAISIR, quartier d'Angers ( <i>Maine-et-Loire</i> ).....	138
- BRETAGNE ET BOSTANGIS, quartier de Cholet ( <i>Maine-et-Loire</i> ) .....	140
- CENTRE-VILLE, quartier de Laval ( <i>Mayenne</i> ) .....	142
- RÉMELANGE, quartier de Fameck ( <i>Moselle</i> ).....	144
- CITÉ DU FURST, quartier de Folschviller ( <i>Moselle</i> ).....	146
- QUARTIER OUEST, quartier d'Uckange ( <i>Moselle</i> ).....	148
- BEAULIEU, quartier de Wattrelos ( <i>Nord</i> ).....	150
- LA CHAPELLE, Porte d'Aubervilliers ( <i>Paris</i> ).....	152
- GRAND-ENSEMBLE, quartier de Clichy-sous-Bois et Montfermeil ( <i>Seine-Saint-Denis</i> ) ....	154
- MONTREAU, LE MORILLON, quartier de Montreuil ( <i>Seine-Sainte-Denis</i> ).....	156
- LE VERMANDOIS, quartier de Saint Quentin ( <i>Aisne</i> ) .....	158
- PLATEAU ROUHER, quartier de Creil ( <i>Oise</i> ) .....	160
- LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE, quartier de Lyon ( <i>Rhône</i> ).....	162
- A-POU-NOU, quartier de Cayenne ( <i>Guyane</i> ) .....	164
- CHARTRONS NORD, quartier de Bordeaux ( <i>Gironde</i> ).....	165
- CENON ( <i>Gironde</i> ).....	166
- SAINTE-EULALIE ( <i>Gironde</i> ) .....	167
- BIGANOS, commune du Bassin d'Arcachon ( <i>Gironde</i> ) .....	168
- LA RÈGUE VERTE, quartier de La Teste de Buch ( <i>Gironde</i> ) .....	168

## FRANCHE-COMTÉ

### LES BUIS, QUARTIER DE VALENTIGNEY (DOUBS)

Le quartier des Buis de Valentigney, situé non loin du centre-ville, compte 3 487 habitants pour une population totale sur la commune de 11 530 habitants, soit 30,2% de la population communale (part en augmentation). Il est aménagé sur une colline en lisière de forêt et il est possible de le contourner sans le traverser par son centre.

Le quartier est classé en zone urbaine sensible et bénéficie d'un programme de rénovation urbaine (PRU). Il fait l'objet d'un contrat urbain de cohésion sociale CUCS intercommunal comprenant également les neuf autres ZUS de l'agglomération. Se déploient aussi sur le quartier un programme de réussite éducative (PRE) et un contrat local de sécurité.

Les Buis sont desservis par différents bus du réseau de l'agglomération, qui les relie principalement aux autres communes de l'unité urbaine. Ce réseau est en cours de réaménagement pour améliorer les capacités de mobilité de la population. Aujourd'hui le quartier reste isolé malgré sa proximité avec le centre-ville.

---

La démarche entreprise pour la réalisation de ce rapport a été menée avec le service municipal de la jeunesse de Valentigney, le Centre social de Valentigney n'ayant pas mis en place d'accueil spécifique pour les jeunes. Elle concerne huit jeunes de 14 à 17 ans qui participent régulièrement aux activités de la commune.

---

#### SES HABITANTS

La part des familles monoparentales s'établit à 16,7% (pour 12,6% dans l'ensemble de la commune et 14,4% pour l'agglomération). La population comprend une part importante de familles étrangères ou immigrées, en comparaison avec l'Unité Urbaine du Pays de Montbéliard (39,1% des familles contre 13%).

L'indicateur de jeunesse est largement supérieur à celui de l'agglomération (2,9 contre à 1,1). Cela signifie que les jeunes de moins de 18 ans sont 2,9 fois plus nombreux que les personnes de 65 ans et plus. Cet indicateur est supérieur à la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

#### FORMATION ET EMPLOI

La part des jeunes sans diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat est de 64,5%, contre 52,6% pour l'unité urbaine. Elle est supérieure à la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

Le taux d'activité des 25-64 ans s'établit à 69,2%, quand il s'élève à 77,7% pour l'unité urbaine. Les employés et les ouvriers représentent les catégories socioprofessionnelles majoritaires, soit 82,8% de la population active du quartier (Unité Urbaine Pays de Montbéliard : 65,2%).

## **REVENUS**

La part des ménages concernés par une allocation chômage atteint 40% en 2009.

Le revenu médian par unité de consommation est de 8 777€. Il se situe ainsi bien en dessous de celui de l'unité urbaine (16 357€) et est inférieur à la moyenne des revenus des habitants des quartiers concernés par le rapport. En conséquence, la part de la population à bas revenu est de 28,7% (UU Pays de Montbéliard : 11,2%).

## **SON HABITAT**

La ville de Valentigney compte 4 628 ménages et résidences principales, dont 27,5% de logements sociaux. À l'échelle communale, les habitants sont plus souvent propriétaires que locataires (56% contre 44%). Les locataires le sont principalement envers les bailleurs du parc social. Sur le quartier des Buis, le taux de locataires HLM atteint 57,2%, avec une majorité d'habitat collectif, même si le programme de rénovation permet d'augmenter le nombre de bâtiments individuels et semi-collectifs. En comparaison, l'agglomération montbéliardaise compte 36,4% de logements locatifs en HLM. Deux bailleurs sociaux se répartissent le parc social du quartier : Néolia et Habitat 25.

## **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Au-delà du centre commercial et des commerces de proximité, les habitants peuvent compter sur le centre communal d'action sociale (CCAS), un espace médico-social, ainsi qu'un pôle multi-services à l'intérieur duquel se trouvent un centre social et des espaces à disposition des associations.

## PETITE HOLLANDE, QUARTIER DE MONTBÉLIARD (DOUBS)



Aménagé sur une colline située au cœur de la ville et de l'agglomération, le quartier Petite Hollande comptait 8 792 habitants en 2006 pour une population totale sur la commune de Montbéliard de 26 534 habitants, soit 33% de la population communale (part en diminution).

Le quartier est récemment passé de ZUS à zone de sécurité prioritaire (ZSP). Il dispose d'une zone franche urbaine (ZFU) et reste couvert par un CUCS, qui comprend également 29 communes et 8 autres quartiers classés en politique de la ville. À l'échelle communale, le quartier est concerné par les dispositifs de la gestion urbaine de proximité (GUP) et le programme de réussite éducative.

Au niveau de l'aménagement urbain, le quartier reste enclavé malgré sa proximité avec le centre-ville.

Le réseau des bus de l'agglomération est en cours de réaménagement pour améliorer les possibilités de mobilité de la population. Un cheminement piéton nord-sud et est-ouest facilitera la liaison avec le centre-ville et le décroisement du quartier.

---

La démarche entreprise pour la réalisation de ce rapport a été menée avec la Maison des jeunes et de la culture de la Petite Hollande, agréée centre social. Elle concerne quinze jeunes de 13 à 19 ans, venus participer de manière spontanée. La première séance s'est déroulée dans le local réservé aux jeunes. Après que les animateurs leur aient présenté la démarche, tous les jeunes présents ont accepté d'y contribuer. Concernant la deuxième séance, la date a été posée avec les participants et bien qu'un léger « turnover » ait eu lieu, tous sont revenus poursuivre le travail commencé.

---

## **SES HABITANTS**

Les familles étrangères ou immigrées y sont peu représentées : leur part est de 13,3%, contre 20,2% pour la moyenne régionale. La part des familles monoparentales s'établit à plus de 23%, contre 14,4 % pour l'Unité Urbaine du Pays de Montbéliard.

La population du quartier est relativement jeune : l'indicateur de jeunesse s'élève à 2,2 contre 1,1 pour l'Unité Urbaine. Il est dans la moyenne des quartiers concernés par le rapport. Enfin, 52,5 % des ménages sont installés depuis moins de cinq ans dans le quartier.

## **FORMATION ET EMPLOI**

**La part des jeunes sans diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat est de 72,3%, contre 52,6% pour l'unité urbaine.** Elle est supérieure à la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

Le taux d'activité des 25-65 ans s'établit à 70,7% (77,7% pour l'Unité Urbaine). Les employés et les ouvriers représentent les catégories socioprofessionnelles majoritaires, soit 80,1% de la population active contre 65,2% pour l'Unité Urbaine Pays de Montbéliard.

## **REVENU**

**Le revenu médian par unité de consommation est de 9 597€.** Il se situe ainsi bien en-dessous de celui de l'unité urbaine (16 357€) et est inférieur à la moyenne des revenus des habitants des quartiers concernés par le rapport. En conséquence, la part de la population à bas revenu est de 29,4% (11,2% pour l'Unité Urbaine).

## **SON HABITAT**

La commune de Montbéliard compte 12 131 résidences principales, dont 36% sont des logements sociaux. Ses habitants sont plus souvent locataires que propriétaires (60% contre 40%). Sur le quartier Petite Hollande, le taux de locataires avoisine les 70% et la majorité (62 %) résident en HLM. Deux bailleurs sociaux se répartissent le parc social du quartier : Néolia et Habitat 25.

## **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Situé à proximité du centre-ville, au cœur de l'agglomération, le quartier est aménagé comme principale cité administrative du territoire. Y sont implantés la Caisse d'allocations familiales (Caf), une antenne du trésor public, le CCAS et un tribunal. Le centre commercial avec sa galerie marchande, l'espace des hexagones, constitue un lieu de rencontre et de services. Un marché couvert vient d'être construit à proximité du centre commercial, permettant l'installation du marché hebdomadaire et les activités extérieures. Situé à la frontière du quartier avec le centre ville, se trouve le campus universitaire qui permet aux jeunes la poursuite d'études sur le territoire.

Un pôle multi-services, ouvert aux associations du quartier, accueille la MJC, une salle de concert et un studio d'enregistrement à disposition des habitants.

## CENTRE

### **PONT BORDEAU ET LES HAUTS DE SAINT-LOUP, QUARTIER DE SAINT-JEAN-DE-BRAYE (LOIRET)**



Les deux îlots de vie, Pont Bordeau et les Hauts de Saint-Loup, reliés depuis 2012 aux centres-villes de Saint-Jean-de-Braye et d'Orléans par le tramway, constituent un quartier situé à l'ouest de la commune de Saint-Jean-de-Braye. Le périmètre du quartier a été défini dans le cadre du contrat de ville en 2000 et a été confirmé par la convention cadre du CUCS en 2007 puis prolongé jusqu'en 2014. Il occupe environ 4% du

territoire communal et représente, à lui seul, 13,80 % de la population totale de la commune (soit 2581 habitants).

---

**Menée avec le Centre social du Pont Bordeau – géré par l'Association socio-culturelle abraysienne (ACSA) –, qui a pour vocation à intervenir sur l'ouest de la commune de Saint-Jean-de-Braye, la démarche entreprise pour la réalisation du rapport, concerne quatorze jeunes âgés de 14 à 25 ans.**

---

Si des aménagements au début des années 2000 ont permis aux Hauts de Saint-Loup de bénéficier d'un désenclavement et d'une revalorisation de son image, il n'en va pas de même sur le Pont Bordeau où les difficultés tendent à se concentrer. La ville a entrepris en 2011 un diagnostic social et urbain afin de renforcer et mieux construire les actions sur ce quartier. La municipalité, les partenaires locaux et des habitants ont ainsi commencé d'élaborer plusieurs projets autour de quatre thématiques : l'aménagement, le lien social, l'emploi et la réussite éducative.

#### **SES HABITANTS**

**La population du quartier est relativement jeune ; elle est marquée par un fort taux de natalité. Ainsi, les moins de 25 ans représentent 37% de la population (soit 16% de la population de la commune). Les populations étrangères et immigrées sont relativement bien représentées par rapport au reste de la population communale : 28% de la population communale pour les immigrés et 35% pour les étrangers.**

## **EMPLOI ET FORMATION**

L'accès à l'emploi est particulièrement difficile, notamment pour les jeunes : 27% des moins de 25 ans sont au chômage contre 18% sur la commune. Par ailleurs, 25 % des chômeurs de la commune habitent le quartier. Parmi eux, 28,40% sont au chômage depuis au moins un an. Deux principaux freins à l'emploi sont clairement identifiés : la non-maîtrise de la langue française et le manque de qualification (17,40% des demandeurs d'emploi sont sortis avant la 3<sup>e</sup>, contre 12,55% au niveau communal). Dans ce contexte, la population dispose d'aides sociales conséquentes : 26,3% a des revenus composés à plus de 50% d'aides sociales et 39% des familles aidées par la ville résident sur le quartier. Aussi, 35,38% des ménages du quartier ne sont pas imposables, contre 28,83% au niveau communal.

## **REVENUS**

Au regard de l'ensemble des Abraysiens, les habitants du quartier se trouvent dans une situation plus précaire, économiquement et socialement. La population a de faibles revenus : **le revenu médian par unité de consommation est de 14 031 €**, ce qui est légèrement plus élevé que la moyenne des revenus des habitants des quartiers concernés par le rapport.

## **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

Les difficultés de la population sont d'autant plus perceptibles que cette zone en politique de la ville se caractérise par un habitat très hétérogène qui favorise le sentiment de « sous-quartier ». À côté d'ilots d'habitat collectif ou résidentiel, se trouvent de grands immeubles des années 1960/1970 (les plus importantes résidences collectives de la commune). L'habitat social est conséquent puisqu'un quart des logements sociaux de la commune y est implanté. Ceux-ci sont gérés par trois bailleurs sociaux (Immobilier Val de Loire/Groupe 3F, Nouveau Logis Centre Limousin et Les Résidences de l'Orléanais). Les deux plus grosses résidences (respectivement 172 et 180 logements) sont confrontées à plusieurs problématiques : insécurité, incivilités, fléchissement de la mixité sociale, logements trop petits, vacance et taux de rotation élevés.

## **SES ACTIVITÉS ÉCONOMIQUES ET COMMERCIALES**

De surcroît, si le quartier possède une vie économique relativement riche (l'offre de commerces et de service de proximité est satisfaisante), il ne génère que peu d'emplois. Il existe deux pôles commerciaux, l'un organisé autour d'un supermarché, l'autre autour de petits commerces (boucherie, pharmacie, salon de coiffure, pizzeria, point chaud/petite épicerie). Mais, en raison du sentiment d'insécurité sur Pont Bordeaux, d'années en années, plusieurs établissements ont fermé et de nombreuses cellules commerciales restent inoccupées.

## **SES SERVICES ET ÉQUIPEMENTS SPORTIFS ET CULTURELS**

Malgré ces différents constats, le quartier dispose de nombreux atouts, notamment ses infrastructures : le centre social abritant les activités de l'ASCA, un muti-accueil et un relais d'assistantes laternelles (RAM) municipaux ; une école maternelle et élémentaire avec un plateau sportif ouvert sur le quartier ; un complexe sportif (gymnase, salle de boxe, salle d'escalade) avec plusieurs associations sportives ; une maison d'accueil spécialisée ; et un espace vert public, nommé « Plaine du Pont Bordeaux », dédiée aux loisirs (terrains de rugby, city-stade, aire de jeux, émergence d'un jardin partagé).

**PAYS DE LA LOIRE****MONPLAISIR, QUARTIER D'ANGERS (MAINE-ET-LOIRE)**

Le quartier compte 10 379 habitants (en 2009), ce qui représente 7 % de la population de la Ville d'Angers (147 305 habitants). Il s'étend sur près de 3 km<sup>2</sup> au Nord de la ville d'Angers, entre la Maine et l'Ecouflant. Quartier concerné par la politique de la ville depuis 1994, il aujourd'hui classé en ZUS et bénéficie des actions engagées dans le cadre du CUCS.

Le quartier est desservi par de nombreuses pistes cyclables et plusieurs lignes de bus qui le relient en une quinzaine de minutes au centre-ville. Il est prévu qu'une des lignes de tramway existante le rejoigne en 2020.

---

La démarche, menée avec la Maison pour tous de Monplaisir, a mobilisé sept jeunes âgés de 15 à 17 ans, en majorité des filles.

---

**SES HABITANTS**

Monplaisir est l'un des quartiers les plus jeunes et cosmopolites d'Angers. Plus de 30% des habitants ont moins de 20 ans (pour 24% à Angers). Toutefois, l'indicateur de jeunesse, qui est de 1,7 en 2011, est inférieur à la moyenne des quartiers concernés par le rapport (2,3).

La part de la population étrangère ou immigrée, majoritairement originaire d'Afrique du Nord, est de 8,3% sur le quartier, contre 4,7 % sur la ville.

Près de 25% des familles de Monplaisir sont des familles monoparentales, pour 18,4% sur Angers (en 2008).

Près de 52% des habitants du quartier y résident depuis plus de cinq ans.

### **EMPLOI ET FORMATION**

Le taux de chômage est l'un des plus élevés du département du Maine-et-Loire et d'Angers (près de 30% contre 15% sur Angers).

Le niveau de formation est particulièrement faible à Monplaisir ; les habitants sans diplômes représentent 30% de la population du quartier (16% à Angers). **32% des jeunes ont un diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat sur la ZUS de Monplaisir (en 2007).**

La part des employés et ouvriers dans la population active occupée début 2007 est de 82,6 % sur la ZUS (58,4% sur l'unité urbaine d'Angers).

La part des cadres et professions intellectuelles supérieures sur le quartier (20%) est inférieure de moitié à celle de la ville.

### **REVENUS**

En 2009, 28,6% de la population est considérée comme vivant avec des bas revenus contre 9,8% sur Angers. 52% des allocataires de Monplaisir vivent sous le seuil de bas revenus. **Le revenu médian du quartier est de 1 000 € par mois ;** celui de la ville d'Angers s'élevant à 1 428€.

### **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

70 % des logements de Monplaisir sont des logements HLM, constitués majoritairement de barres allant jusqu'à douze étages pour les plus hautes (Barre de l'Europe, environ 500 habitants). Contrairement aux autres quartiers prioritaires de la ville d'Angers, peu d'opérations ont eu lieu sur les logements. 63% des habitants du quartier occupent des logements, contre 29% sur la ville d'Angers.

### **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Contrairement à l'habitat, Monplaisir présente des espaces publics de qualité qui ont été requalifiés dans le cadre du programme de rénovation urbaine (PRU).

De manière générale, le quartier Monplaisir a l'un des taux de commerces et de services de proximité les plus faibles de la ville, au regard du nombre d'habitants. Les équipements de proximité sont regroupés place de l'Europe. S'y trouvent un centre commercial avec plusieurs bars, des restaurations rapides, une supérette, des bureaux-tabacs, des cybercafés, un salon de coiffure, une pharmacie, deux boulangeries, un bureau de courtier en assurances, un bureau de poste et une agence Pôle emploi. Au pied de la première tour Gallieni, face à la place de l'Europe, est prévue la construction d'un espace d'environ 890 m<sup>2</sup> afin d'accueillir les services publics du quartier (mairie de quartier, services du pôle territorial, police municipale et permanences du CCAS et de la santé publique.)

**BRETAGNE ET BOSTANGIS, QUARTIER DE CHOLET**

Le quartier Bretagne et Bostangis, classé en ZUS, est situé dans la ville de Cholet, à une quinzaine de minutes à pied du centre ville. Il s'agit d'un quartier prioritaire de 1670 habitants (Cholet compte 54 120 habitants). Les dispositifs de la politique de la ville sont présents sur le quartier notamment à travers le CUCS, et le programme de réussite éducative.

---

**Menée avec le Centre social Pasteur, la démarche a mobilisé neuf jeunes du quartier âgés de 12 à 16 ans.**

---

**SES HABITANTS**

La population du quartier est jeune : l'indicateur de jeunesse est de 1,96 et la part des moins de 20 ans est de 30,2% en 2007. Le taux des jeunes de 12-25 ans scolarisés est de 43,3%. La moyenne choletaise est de 41,1%. Le quartier comptabilise la plus forte proportion de jeunes de moins de 25 ans non scolarisés suivis par la mission locale.

Le taux de familles monoparentales est très important sur le quartier car il est de 54,7% en 2008 avec une moyenne de 22,7% sur Cholet.

La part des ménages installés depuis moins de 5 ans est de 18,3% pour la ZUS Bretagne et Bostangis avec une moyenne de 17,8% sur la ville de Cholet. Les nouveaux arrivants sur Cholet s'installent autant dans les quartiers ZUS que sur les autres quartiers de la ville. Par contre la rotation au sein des logements dans les quartiers ZUS est plus forte que sur les autres quartiers de la ville.

### **EMPLOI**

L'indice de chômage est de 31% sur la ZUS Bretagne et Bostangis, soit le plus élevé de la ville.

### **REVENUS**

Dans le quartier, ce sont 385 ménages qui vivent sous le seuil de pauvreté, ce qui représente 55% des habitants (14% en moyenne à Cholet). Le revenu médian mensuel par unité de consommation est de 625 € par mois.

### **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

Plus de 96% des habitants de Bretagne et Bostangis sont locataires dont 92% sont locataires HLM. Il s'agit du plus fort taux de Cholet qui comprend 19,5% de locataires sociaux en moyenne.

Au-delà du découpage délimitant la ZUS, le quartier Bretagne s'étend à 3500 habitants, comprenant des zones d'habitations pavillonnaires et des maisons individuelles situées à proximité des logements sociaux, principalement gérés par le bailleur Sèvre Loire Habitat. En 2007, 90,3 % des logements de la ZUS Bretagne et Bostangis étaient des logements sociaux, 40,5 % sur le quartier élargi Bretagne.

### **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Le quartier dispose de commerces regroupés le long d'une place avec une boulangerie, un tabac presse, un bar, une pharmacie. Il existait une superette qui a été fermée et reprise plusieurs fois durant ces dernières années, elle est actuellement fermée. Le quartier étant bien desservi par les bus, les familles se dirigent plus facilement vers des enseignes discount pour faire leurs courses.

Le quartier est équipé d'une crèche, d'une école maternelle et primaire et d'un centre social. De nombreuses associations sont présentes au sein de ce dernier (associations de loisirs, sportives et de bien être, d'aide à la personne).

**CENTRE-VILLE, QUARTIER DE LAVAL (MAYENNE)**

La ville de Laval comprend quatre quartiers « prioritaires » : Fourches, Pommeraises, Saint Nicolas (Kellermann-Murat-Mortier) et Pavement. Ces quartiers regroupent 10 122 habitants dans une ville de 50 940 habitants en 2010. Trois d'entre eux sont classés en ZUS depuis le Pacte de relance pour la ville en 1997 : Fourches, Pommeraises et St Nicolas (Kellermann-Murat-Mortier) concerné par le CUCS.

Le quartier des Fourches est un territoire proche du centre-ville qui présente plusieurs équipements publics et quelques enseignes commerciales. Le quartier des Pommeraises, actuellement en cours de rénovation dans le cadre de l'ANRU, est enclavé entre une zone industrielle, des espaces sportifs et la gare de Laval. Le quartier Saint Nicolas comprend deux secteurs, Kellermann et Murat-Mortier. Le secteur Kellermann s'inscrit au contact d'une zone dite "verte", d'une zone commerciale, d'une zone à dominante rurale et d'une zone plus urbanisée. Le secteur Murat-Mortier est composé de logements collectifs et des pavillons.

---

**Mené avec le centre lavallois d'éducation populaire, la démarche a mobilisé onze jeunes issus des différents quartiers de la ville : quatre filles âgées entre 17 à 22 ans et sept garçons âgés entre 16 et 26 ans.**

---

**SES HABITANTS**

En 2010 ces quartiers présentent près de quatre jeunes pour une personne âgée de 75 ans et plus, chiffre presque semblable à celui de la ville. Alors que l'indicateur jeunesse aux Fourches et aux Pommeraises a baissé, celui du quartier Kellermann a augmenté de 3 points et demi.

Les familles monoparentales y représentent 45% des ménages contre 31% pour Laval, les personnes seules 50,4 % contre 48,5 % pour Laval, les couples avec enfants 55% contre 69,1% pour Laval. Les familles étrangères représentent entre 15 et 16 % de la population contre 5 et 7% à Laval.

#### **FORMATION ET EMPLOI**

Sur ces quartiers, le taux de personnes sans diplôme est de 33% contre 18% à l'échelle de Laval. Le chômage des 15-64 ans en 2010 s'élève à 25% contre 12,3% pour Laval. Le taux de chômage des jeunes de 15-24 ans est de 37% par rapport à la population active de cette même classe d'âge.

En décembre 2011, 40% des demandeurs d'emploi qui y résident étaient au chômage depuis plus de 2 ans. Ces quartiers se caractérisent par une forte présence d'ouvriers et d'employés. La part des ouvriers est de 42 % contre 25 % pour Laval alors que les cadres représentent 5% de la population active.

#### **REVENUS**

Le revenu médian annuel par unité de consommation de l'ensemble des quartiers s'élève à 11 574 € contre 18 058 € à l'échelle lavalloise. Les 25 % des habitants les plus pauvres de Laval résident tous dans ces quartiers avec un revenu annuel moyen de 9 043 €.

#### **SON HABITAT**

Ces quartiers comptent deux fois plus de logements HLM que la commune. 62% du parc de logements est de l'habitat social et 80,5% des habitants sont locataires. En 2012, 34,5% des allocataires ont un revenu constitué de 50% de prestations sociales et le taux d'allocataires Caf bénéficiant du revenu de solidarité active (RSA) est de 28 % contre 17% pour Laval. Selon les bailleurs sociaux (Mayenne Habitat et Méduane Habitat) en 2013, 40% des nouveaux entrants touchaient le RSA.

#### **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Au-delà du centre commercial et des commerces de proximité, les habitants peuvent compter sur le CCAS, un espace médico-social, ainsi qu'un pôle multi-services à l'intérieur duquel se trouvent un centre social et des espaces à disposition des associations.

## **PAYS DE LA LOIRE**

### **RÉMELANGE, QUARTIER DE FAMECK (MOSELLE)**

Le quartier Rémelange, classé ZUS, comprend 6 122 habitants, soit 50,25% d'une ville qui compte 12 181 habitants. Il bénéficie des dispositifs CUCS et de réussite éducative. Depuis septembre 2012, la ville de Fameck, souffrant d'une insécurité quotidienne, est définie comme zone de sécurité prioritaire.

---

La démarche, menée avec le Centre social Jean Morette, a mobilisé sept jeunes garçons âgés de 16 et 18 ans.

---

#### **SES HABITANTS**

Fameck est une ville très cosmopolite composée d'une vingtaine de communautés de populations d'origine étrangère (12,9% de la population fameckoise en 2008, 6,5% en Moselle). Située au cœur de la vallée de la Fensch, la ville est la réunion de cinq hameaux autrefois agricoles auxquels sont venues s'ajouter deux cités ouvrières issues du passé sidérurgique. À proximité du centre social, un nouveau quartier d'habitations s'est construit en 2008, « le Domaine de la Forêt », qui devrait accueillir d'ici 2015 près de 700 familles (3 000 personnes).

En 10 ans (de 1999 à 2009), la commune a perdu 457 habitants (soit moins 3,6%). Dans le même temps, le nombre de ménages d'une personne et les familles monoparentales ont augmenté respectivement de 213 unités (plus 20,6%) et 73 unités (plus 15,6%).

Fameck reste une ville jeune du fait des 3 186 élèves scolarisés dans la commune (27,1% de 0-19 ans sur la commune en 2009). Cependant l'indice jeunesse est de 1,2 en 2009, ce qui est inférieur à la moyenne des quartiers concernés par le rapport. Comparativement au quartier Est de Rémelange qui comptaient 20,84% de moins de 20 ans en 2008, la population du quartier Ouest est vieillissante.

#### **FORMATION ET EMPLOI**

En 2009, il est constaté qu'une part importante des Fameckois ne possède aucun diplôme (32,9%). Cependant, la part de population diplômée du baccalauréat ou plus, [principalement pour les garçons], est en augmentation ces dernières années.

On compte 1 190 chômeurs à Fameck en 2013 dont 51,40% d'hommes et 48,60% de femmes. Le taux de chômage sur la ville était de 17,4% en 2009. Dans le quartier de Rémelange, le taux de chômage est de 25%. 60% des ménages reçoivent des aides au logement ; les revenus moyens des allocataires sont très bas. 65,3% des 2 264 Fameckois allocataires sont originaires de la ZUS. 491 individus perçoivent le revenu de solidarité active dont 387, à Rémelange. En 2009, 36% de la population relève de la catégorie socioprofessionnelle des employés et ouvriers. Les cadres, commerçants et chefs d'entreprise ne représentent que 4%.

## **REVENUS**

En 2011, le revenu médian dans la ville est de 15 204€ alors que celui du département s'élève à 18 684 €. En 2009, le revenu médian sur le quartier de Rémelange, qui s'élevait à 11 659 €, était inférieur de 2 680 € à celui de la commune (14 339 € en 2009)

## **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

Concernant l'habitat, la ville de Fameck mène une politique volontariste de développement urbain, tout en désirant y conserver un caractère raisonné et maîtrisé. Depuis les années 1980, le quartier Est de Rémelange a subi de grandes modifications dans le cadre de différents programmes, habitat et vie social (HVS) et développement social des quartiers (DSQ), prolongés par un programme de renouvellement urbain (PRU) visant à finaliser les efforts sur ce quartier. En 2012, le parc locatif social comprend 2000 logements. La gestion urbaine de proximité est mise en place par l'action conjointe de la collectivité, des bailleurs sociaux et autres partenaires (Batigère, LogiEst, Régie de quartier, CLCV). En 2009, 4 844 logements sont comptabilisés sur la commune ; 58,9% des Fameckois sont propriétaires de leur résidence principale. Le nombre de logements en immeuble collectif est de 1 854 sur la commune en 2008.

Le quartier est desservi par des bus qui relient les différents quartiers de la ville, ainsi que les communes environnantes.

## **SES SERVICES DE PROXIMITÉ**

Le quartier de Rémelange est en quelque sorte « le centre-ville » de Fameck. Il compte de nombreux services publics, commerces et associations : gendarmerie, maison de retraite, établissements scolaires, centre social, service de prévention, une régie de quartier... Les Fameckois s'y rendent pour leurs courses, leurs activités... Alors que la commune compte un CME (conseil municipal d'enfants), le centre social du quartier – en concertation avec la commune – est en train d'initier un conseil de jeunes. Ce quartier se compose de deux parties séparées par une route : l'Est et l'Ouest, dans le langage commun des habitants. L'Ouest est mieux équipé que le quartier de Rémelange Est.

## CITÉ DU FURST, QUARTIER DE FOLSCHVILLER (MOSELLE)

La Cité du Furst, ZUS qui s'étale sur deux communes, Folschviller et Valmont, compte 2 533 ménages en 2009. Elle bénéficie du CUCS du Pays Naborien (Folschviller, Valmont, Saint Avold et L'Hôpital) et d'un programme de réussite éducative. La population du quartier représente 59% de l'ensemble de la commune de Folschviller.

Malgré un ressenti général de paupérisation et d'augmentation de la précarité des locataires, partagé avec le principal bailleur, la Société SNI, les communes de Folschviller et Valmont ne bénéficient pas de la dotation de solidarité urbaine. Elles ne font pas l'objet d'un projet de rénovation urbaine.

---

La démarche a été menée avec le Centre social Marcel Martin, situé au centre-ville de Folschviller et à l'interstice de différents habitats : le « Village », des lotissements et Cité du Furst. Elle a mobilisé dix-sept jeunes garçons âgés de 14 à 23 ans.

---

### SES HABITANTS

La population est relativement jeune : l'indice jeunesse s'élève à 1,5 en 2009, ce qui signifie que les jeunes de moins de 18 ans sont 1,5 fois plus nombreux que les personnes âgées de plus de 60 ans.

La part des familles étrangères ou immigrées est de 10,9%, tandis que les familles monoparentales représentent 14,1% de la population.

### FORMATION ET EMPLOI

75,6% des jeunes adultes n'ont pas de diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat début 2007.

La part des employés et ouvriers dans la population active est très élevée : 85% de la population.

La part des ménages concernés par une allocation chômage est de 24,1% en 2009. Elle a peu évolué entre 2007 et 2009.

### REVENUS

Le revenu médian par unité de consommation est de 11 693 € (14 611 € à Folschviller), soit environ 980 € par mois.

La population tend à se paupériser : de plus en plus de personnes retraitées sollicitent des aides financières et le nombre de personnes à bas revenus, [personnes qui connaissent des situations d'emploi précaire et ont difficultés à faire face à leurs charges familiales], est en augmentation.

### SON HABITAT

Cité du Furst, cité ouvrière des Houillères du Bassin de Lorraine – Charbonnage de France de plus de 1 000 logements, est situé sur le ban de la commune de Valmont. Il se compose pour sa partie la plus ancienne de logements individuels. Et plus récemment de logements collectifs bas. La cité borde le château de Furst.

La SNI, principal bailleur, dispose de 668 logements sur Folschviller. En 2012, de nombreux relogements ont été opérés en raison d'une vacance importante à la SNI Sainte-Barbe. Beaucoup de ces personnes relogées font l'objet d'un suivi (RSA, problèmes éducatifs).

## **SES COMMERCES ET ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Située à proximité du centre-ville de Folschviller, Cité du Furst dispose de nombreux commerces et équipements de proximité : un pôle d'équipements administratifs (mairie, poste), sportifs (gymnases, city stades, terrains de tennis, stade de football...), culturels (bibliothèque municipale, école de musique et de danse...), médicaux (pharmacies, médecins, infirmières libérales...), sociaux (centre médico-social, CCAS, Club de prévention spécialisée...), et commerciaux (galerie commerciale, boulangeries, restaurations rapides...) Viennent compléter ce panel : un centre social, , une résidence du 3<sup>e</sup> âge, un lieu d'accueil parents-enfants...

[Le centre commercial affiche depuis un an une perte d'un important commerce discount qui permettait aux habitants sans moyen de locomotion de faire des courses pour les aliments et produits de première nécessité.]

## QUARTIER OUEST, QUARTIER D'UCKANGE (MOSELLE)

Uckange, commune de 7 124 habitants en 2009 (autour de 6 000 en 2012), fortement marquée par la sidérurgie, a vu sa population diminuer de près de moitié depuis les années 1970. Elle se situe à l'entrée de l'agglomération Thionvilloise (70 000 habitants). Le « Quartier Ouest » comprend 43% de la population communale totale en mars 2011. La ville se découpe en deux espaces géographiques séparés par une ligne de chemin de fer. D'un côté se situe le cœur de ville, encore appelé le village et de l'autre, le Quartier Ouest principalement composé d'habitat collectif.

À la fermeture de l'usine d'Uckange en 1991, la crise de l'emploi frappe durement la population sous qualifiée. La situation se dégrade dans le Quartier Ouest où les habitants supportent des conditions de vie difficiles (violences, dégradations, incendies criminels...) et Uckange véhicule dans tout le secteur une mauvaise image de ses habitants. Au niveau de la commune, une scission se crée entre le quartier et le reste de la ville.

---

**Menée avec le Centre social et culturel Le Creuset, la démarche a mobilisé dix jeunes âgés de 21 à 27 ans issus d'un groupe de jeunes employés par le Centre social en contrat d'accompagnement vers l'emploi (CAE) sur des missions d'animation.**

---

### SES HABITANTS

Malgré une baisse de la population, le nombre de ménages a augmenté de près de 5% entre 1999 et 2009. Les familles monoparentales représentent 20% des familles présentes sur le quartier, ce qui est légèrement supérieur à la moyenne départementale (18%). Le nombre des personnes seules est quant à lui passé de 20 % de la population à 27,7% sur la même période. Le nombre de familles nombreuses (3 enfants et plus) reste nettement plus élevé que dans le département, 13,8% contre 8,6% mais a tout de même subi une forte diminution en 10 ans (moins 6,5%).

La population étrangère ou immigrée est importante. On y retrouve des migrants d'ancienne immigration (Italienne, Espagnole, Portugaise), puis d'une immigration plus récente (Algérie, Maroc et Turquie). Celle-ci a été enrichie par la venue de migrants d'Europe de l'Est (populations Rom) dans les années 2000, ayant essentiellement occupé les logements d'une seule et même copropriété du Quartier Ouest jusqu'en 2011.

La population du Quartier Ouest se caractérise par la présence relativement importante de jeunes de moins de 20 ans (25,8% de la population) avec un indice de jeunesse à 1,7 (contre 1,08 sur la commune d'Uckange) et de personnes de plus de 60 ans (23,8 % de la population). Par conséquent, la part de population active est faible.

### EMPLOI

Le nombre de personnes actives sans emploi continue de progresser et touche 768 personnes toutes catégories confondues en mars 2013 contre 656 en mars 2012 (soit une variation de 17 % en 1 an). La hausse ne cesse donc de s'accroître et situe la ville d'Uckange bien au-dessus des moyennes nationales.

## **REVENUS**

L'ensemble des indicateurs montrent que la population uckangeoise est bien en dessous des seuils de revenus moyens, et que les familles les plus fragiles habitent le Quartier Ouest (même si de nouvelles poches de pauvreté semblent se développer dans le centre-ville). L'aide sociale constitue pour de nombreuses familles une part importante, voire la seule source de revenus pour subvenir à leurs besoins.

## **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

L'habitat se caractérise par des grands ensembles locatifs, ainsi que quatre ensembles de copropriétés issues de la vente des logements de la sidérurgie. Successivement, quatre opérations de restructuration urbaine ont été menées sur le Quartier Ouest entre 1983 et aujourd'hui totalisant près de 1 200 logements démolis soit plus de la moitié du parc social initial de ce quartier. Ces démolitions successives ont laissé place à de nombreux espaces verts. Il reste malgré tout des bâtiments fortement dégradés, ou défraîchis, qui donnent au territoire une image négative. Il s'agit de copropriétés ainsi que d'habitations individuelles. 184 logements ont été « résidentialisés ».

## **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Le Carrefour social et culturel « Le creuset » est la principale structure socioculturelle dans la commune d'Uckange. Ses locaux implantés à différents points de la ville permettent de s'adresser à l'ensemble des habitants et de faire un travail particulier en direction des enfants et des familles du Quartier Ouest.

Le quartier comprend en son sein un collège, des groupes scolaires, un dojo de judo, un stade, des gymnases, la maison de quartier « le Brouck », un multi accueil (inauguré en septembre 2012), une médiathèque inaugurée en 2010 (située en bordure du Quartier Ouest), une équipe d'éducateurs spécialisés (club de prévention), mais aussi une régie de quartier, une pharmacie, des infirmiers, un médecin généraliste, une banque, un taxi phone, deux épiceries comprenant un point chaud (pain), une pizzeria- snack (à emporter).

## **NORD-PAS-DE-CALAIS**

### **BEAULIEU, QUARTIER DE WATTRELOS (NORD)**

Wattrelos est situé, en banlieue de Lille et est frontalière avec la Belgique. La ville a une population de 42 851 habitants dont 4 772 habitent en ZUS, soit environ 11%. Elle comprend une ZUS, Beaulieu, qui est en fin de rénovation urbaine en 2014, des quartiers CUCS non-ZUS : Beaulieu (hors ZUS) et la Mousserie. Wattrelos bénéficie de dispositifs : une mission locale, un plan local pluriannuel pour l'insertion et l'emploi (PLIE), un projet de réussite éducative (PRE) et depuis peu une zone de sécurité prioritaire (ZSP) sur la zone « Mousserie-Laboureur-Crétinier ».

---

La démarche entreprise avec des jeunes du quartier pour la réalisation de ce rapport a été menée avec le Centre social Beaulieu. Elle concerne neuf jeunes de 15 à 22 ans. Parmi ces jeunes, certains viennent de deux autres quartiers de Wattrelos concernés par la politique de la ville, celui de la Mousserie et celle du Laboureur.

---

#### **SES HABITANTS**

L'indicateur de jeunesse est de 2,2 ce qui signifie que la population de la ZUS est plutôt jeune. Il est dans la moyenne des quartiers concernés par le rapport. 22,8% des 15 ans et plus font partie de la catégorie socioprofessionnelle des ouvriers.

À l'échelle communale, les familles monoparentales représentent 12% des ménages, et jusqu'à 20,5% à l'échelle du quartier de Beaulieu. Les étrangers représentent 5,4% des habitants dans la ZUS alors que la moyenne communale est de 6,5%.

#### **FORMATION**

Au niveau de la formation, 31,2% de la population est non-diplômée dans la ZUS, contre 28% dans la ville et 25,8% dans l'unité urbaine de Lille.

#### **REVENUS**

Le revenu médian dans le quartier s'établit à 12 424 € par unité de consommation tandis qu'il est de 15 528 € pour la ville. Il est dans la moyenne des revenus des habitants des quartiers concernés par le rapport.

La part de la population à bas revenus en 2009 est de 19,5 % dans la ZUS.

#### **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

L'habitat dans le quartier de Beaulieu est essentiellement collectif. C'est là où se concentrent les logements HLM car près de 86 % des habitants en sont locataires, contre 33,7% des habitants de la commune.

Un PRU est en cours depuis 2006, il se terminera en 2014. Autour du « centre du quartier » de Beaulieu se trouve un peu d'habitats individuels, tandis que le quartier du « laboureur » est essentiellement composé d'habitats individuels anciens (petites maisons avec jardin). Les quartiers de Wattrelos sont desservis par le bus. Récemment a été mis en place une ligne directe vers Roubaix (lien au métro) pour le quartier Beaulieu. Par ailleurs, Wattrelos est desservi par une ligne de bus Transfrontalière. Des stations V'Lille sont présentes dans le centre ville, ou à proximité de Roubaix. Wattrelos est une ville très étendue. Ainsi, selon les quartiers, l'offre de transport est ressentie comme plus ou moins satisfaisante.

## **SES ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Le quartier Beaulieu dispose de quelques commerces et service de proximité (presse, carrefour market, coiffeur, pharmacie, poste...), d'une offre médicale de base (médecin, infirmières, kiné). Un équipement public regroupe une crèche, un centre social, un espace de lecture et des services du département.

Le quartier Laboureur dispose seulement de quelques commerces de proximité : boulangerie, pharmacie...

## ÎLE-DE-FRANCE

### LA CHAPELLE, PORTE D'AUBERVILLIERS (QUARTIER DE PARIS)

Comptant 38 766 habitants sur 2 211 297 parisiens, la Chapelle, Porte d'Aubervilliers est un quartier populaire relativement plus touché par la précarité que le reste de la capitale. Il est ainsi inscrit en politique de la ville depuis 2000, et est signataire d'un CUCS. Il existe un atelier santé ville pour l'ensemble des CUCS du 18<sup>e</sup> arrondissement. Le quartier compte aussi une équipe de réussite éducative et fait l'objet d'un plan d'éradication de l'habitat insalubre. Le secteur autour de la cité HLM Charles Hermite est classé en ZUS. Enfin, la partie Nord du quartier est comprise dans le GPRU Paris nord-est.

---

**Mené avec le Centre social Espace Torcy, la démarche a mobilisé vingt jeunes du quartier réunis en deux groupes de dix : un groupe constitué de jeunes âgés de 11 à 13 ans et un autre constitué de jeunes de 16 à 19 ans.**

---

#### SES HABITANTS

La Chapelle est un quartier jeune : les moins de 20 ans représentent près d'un quart de la population en 2006, l'un indicateur jeunesse est de 1,76, (0,93 à Paris).

Les familles étrangères ou immigrées constituent un quart de la population du quartier, et 14,9% de la population parisienne.

Les familles monoparentales sont légèrement surreprésentées, constituant 31,1% des familles en 2008, et 28,3% pour Paris.

#### REVENUS

Parmi les familles monoparentales, plus de la moitié (51%) ont des bas revenus, pour seulement 33,3% à Paris. Le revenu moyen annuel par ménage, de 28 413€, représente seulement un peu plus que la moitié du revenu annuel parisien, de 50 405 €.

Parmi les habitants, 30,4% étaient allocataires HLM en 2006. Ils sont deux fois plus nombreux que le reste de la population parisienne à bénéficier de la CMU-C, (12,8% en 2009 pour 6,4% à Paris) et du revenu de solidarité active (9,8% en 2009 contre seulement 5% à Paris).

#### DONNÉES SOCIO-ÉCONOMIQUES

La population du quartier se caractérise également par une importante diversité socioculturelle. Les catégories socioprofessionnelles les plus présentes sont les employés (30%, contre 20,3% à Paris) ; puis les cadres et les professions intellectuelles supérieures (25,1%, contre 44,5% à Paris) ; les professions intermédiaires (22,9%, contre 23,1% à Paris) et enfin les ouvriers (18,3%, contre 7,3% à Paris).

L'offre d'emploi reste toutefois insuffisante dans le quartier, qui connaît un taux de chômage de 16%, bien supérieur à la moyenne parisienne (10,9%). De plus, les structures d'aides à l'emploi sont encore peu nombreuses, et le niveau de formation est assez bas, la part de la population entre 15 et 64 ans, non scolarisée et non diplômée étant de 37%, pour 23,5% à Paris.

## **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

Le quartier se caractérise par un habitat faubourien au Sud, et de nombreux logements sociaux au Nord, qui composent près d'un tiers de l'ensemble des 18 800 logements. Les principaux bailleurs y sont Paris Habitat, Sablière, et Sageco. Les logements, principalement construits avant 1948, présentent parfois encore des conditions d'insalubrité. De plus, le tissu urbain est marqué par son passé industriel, comme l'indiquent notamment la présence de friches, mais aussi les réseaux ferrés et routiers, véritables frontières physiques, qui l'enclavent. Il est desservi par des lignes de bus, deux lignes de métro avec trois stations, et par une ligne de tramway tout récemment mis en place dont trois stations sont également comprises dans son périmètre.

## **SES COMMERCES**

Environ 500 commerces sont implantés dans le quartier. Bien que les commerces de proximité aient parfois des difficultés à se maintenir, certains, particulièrement les commerces communautaires, jouent un rôle très important dans la vie de quartier, et constituent de véritables points de rassemblement.

## **SES SERVICES ET ÉQUIPEMENTS SPORTIFS ET CULTURELS**

Le quartier bénéficie de structures liées à l'emploi, de structures de santé, culturelles, sportives ou encore scolaires, allant de la maternelle au collège. Plus particulièrement, l'aménagement récent de l'éco-quartier de la zone d'aménagement concerté (ZAC) Pajol au Sud a véritablement redynamisé le territoire, avec notamment l'installation d'un IUT, d'une auberge de jeunesse, d'une bibliothèque, de restaurants, d'un gymnase ou encore d'une salle de spectacle. Également, des lieux culturels tels que le 104 ou le théâtre de la Reine blanche ont su s'intégrer à la vie de quartier et être appropriés par les habitants. Également, le collectif d'artiste Curry Vavart soutient des initiatives artistiques et associatives en réinvestissant temporairement des espaces désaffectés.

## **SON TISSU ASSOCIATIF**

Enfin, le quartier bénéficie d'un tissu associatif très dense et dynamique. De nombreuses associations s'occupent notamment de la jeunesse, pour tout âge et tout niveau d'intégration. Le centre social Torcy accueille par exemple enfants et adolescents pour des activités ludiques et un accompagnement de scolarité, l'association Espoir 18 ouvre également ses portes à de nombreux jeunes. Des structures existent également pour les jeunes en plus grande difficulté, tels que l'espace jeune de Charles Hermite, le lieu d'accueil innovant de la rue Pajol, ou encore le point écoute jeune rue Riquet.

## GRAND ENSEMBLE, QUARTIER DE CLICHY-SOUS-BOIS ET MONTFERMEIL (SEINE-SAINT-DENIS)



Le quartier du Grand Ensemble regroupe plus de 28 000 habitants, sur une population totale pour les deux villes de Clichy-sous-Bois et Montfermeil de 56 000 habitants.

Grand Ensemble est un quartier enclavé puisqu'il faut en moyenne 1 h 30 pour aller vers les pôles d'activité (Paris, Roissy, Marne la Vallée) en transport en commun. Le projet de tramway sont à l'horizon de 2015, tandis que celui du métro du Grand Paris est à l'horizon 2025.

La démarche, menée avec le Centre social de la Dhuys, a mobilisé treize jeunes âgés habitués du Centre social, âgés de 13 à 19 ans. Parmi eux sept dont six garçons et une fille étaient présents aux trois rencontres. Ils se connaissaient tous entre eux, notamment du fait de leur scolarisation dans les mêmes établissements.

### SES HABITANTS

La population du quartier est très jeune puisque l'indicateur de jeunesse est de 4,3. Cela signifie que les jeunes de moins de 18 ans sont 4,3 fois plus nombreux que les personnes de 65 ans et plus. C'est l'indicateur le plus élevé parmi les quartiers concernés par le rapport. Il est de 2,7 pour la Seine-Saint-Denis.

Elle se caractérise également par une part importante de familles étrangères (39% en 1999) ou immigrées et plus de la moitié ne maîtrise pas la langue française.

Par ailleurs une part conséquente (17%) des familles installées sur le quartier sont composées de plus de 6 personnes.

### FORMATION ET EMPLOI

Au niveau de la formation et de l'emploi, près de 70% des jeunes de 15 à 34 ans n'a aucun diplôme au moins égal au baccalauréat (contre 58% en moyenne dans l'ensemble des quartiers concernés par le rapport). La part des ménages concernés par une allocation de chômage atteignait 26% en 2009. 82% de la population relève de la catégorie des employés et ouvriers. Le chômage s'élève à plus de 50% chez les moins de 25 ans.

### REVENUS

Le revenu médian dans le quartier s'établit à 8 300 € par unité de consommation c'est-à-dire un revenu médian inférieur à celui du département et largement inférieur à la moyenne des revenus de tous les habitants des quartiers concernés par le rapport. Mais les écarts restent assez faibles puisque 25% de la population gagne moins de 4 500 € par an et les 25% les plus riches gagnent plus de 13 500 €, soit moins que le revenu médian départemental (15 000 €). La part de la population à bas revenus en 2009 est de 33 %.

Le taux de bénéficiaires de minima sociaux, d'après les données de la Caf en 2009, est de 38,4% contre 32% pour la ville et le taux de familles bénéficiaires du RSA est de 30,4% alors qu'il est de 25,9% pour la ville.

### **SON HABITAT**

L'habitat est marqué par le poids important des logements collectifs (76% sur l'ensemble du territoire communal) mais avec une prépondérance des grandes copropriétés d'immeubles collectifs qui représentent 46 % du nombre total des logements clichois contre 30 % pour les logements sociaux collectifs et 24 % pour le tissu pavillonnaire.

La part des locataires est de 72 % dont la moitié vit en logement social public.

52 % des ménages sont installés depuis moins de 5 ans sur le quartier.

Une importante opération de rénovation urbaine est en cours qui concerne la démolition de 1 700 logements, la reconstruction de 2000 logements et la réhabilitation de 1800 logements sociaux.

### **SON TISSU ASSOCIATIF**

Le Grand Ensemble est riche en tissu associatif : associations de médiation sociale et culturelle, associations de soutien scolaire, association de soutien et d'accès aux droits pour les immigrés, associations sportives, association d'accompagnement des adolescents, régie de quartier, centre social intercommunal, associations communautaires, etc.

## **MONTREAU-LE MORILLON, QUARTIER DE MONTREUIL (SEINE-SAINT-DENIS)**

À Montreuil, ville de plus de 103 000 habitants, le quartier Montreau-Le Morillon est situé au sein de la ZUS Montreau-Ruffin où vivent 4 500 habitants (en 2009).

---

La démarche a été menée avec le Centre social Esperanto, situé sur la place du Morillon. Elle concerne huit jeunes filles de 15 à 18 ans qui ont grandi ensemble et qui participent aux activités du centre social depuis plusieurs années.

---

### **SES HABITANTS**

L'indicateur jeunesse est de **2,1 sur le quartier**. Les jeunes de moins de 18 ans sont 2,1 fois plus nombreux que les personnes âgées de plus de 60 ans, ce qui est dans la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

La part de la population étrangère et immigrée, qui s'élève à 17%, est inférieure à celle de la ville (19%) et de la Seine-Saint-Denis (22%).

Le nombre de familles monoparentales s'élève à près de 30%.

### **FORMATION**

Le quartier comprend quatre groupes scolaires et un collège (Politzer). Un tiers de la population âgée de plus de 15 ans ayant été scolarisée ne dispose d'aucun diplôme.

Début 2007, environ **58 % des jeunes adultes n'ont pas de diplôme au moins égal au baccalauréat**, ce qui se situe dans la moyenne des jeunes des quartiers concernés par le rapport.

### **REVENUS**

Le revenu médian s'élève à **près de 12 000€ par unité de consommation**, mais 25% de la population du quartier gagnent tout juste 6 400€ par an. On constate cependant une relative homogénéité des revenus puisque le revenu médian du quart de la population le plus aisé s'élève à 18 600€, soit moins que le revenu médian national. Cela s'explique, notamment, par la part importante des ouvriers et employés dans la population : plus de 74%. Le taux de chômage est également élevé (20%).

### **SON HABITAT**

Le quartier Montreau-Le Morillon est essentiellement un quartier d'habitat social collectif (86% des habitants vivent dans un logement social géré par l'OPH montreuillois) constitué de barres d'immeubles et de tours. Il connaît une relative mobilité puisqu'un tiers des habitants est arrivé depuis moins de 5 ans.

Organisé autour de la place du Morillon, les immeubles ont été construits dans les années 1960 dans un environnement de fermes et de terres agricoles, et en proximité du parc de Montreau. Ce quartier est relativement excentré par rapport à la ville et aux transports (la gare de Rosny-sous-Bois n'est toutefois pas très loin).

La réhabilitation de l'ensemble du patrimoine social a eu lieu progressivement à partir du milieu des années 1980. Elle s'est inscrite dans une démarche partenariale Ville/OPHM de valorisation des atouts et de l'histoire du site avec une référence forte aux cités jardins. Ainsi, outre la réhabilitation des logements incluant les parties communes, les parkings

et la « résidentialisation », la restructuration a également porté sur l'espace public (voirie, cheminement, plantations), le développement économique (commerces de la place Le Morillon) et le développement social (équipement enfance/jeunesse La Passerelle). La dernière phase de réhabilitation a été réalisée entre 1995 et 1998.

### **SES COMMERCES ET ÉQUIPEMENTS DE PROXIMITÉ**

Des travaux d'aménagement de la place Le Morillon ont à nouveau été nécessaires en 2012 avec, pour objectif, de rendre à cette place sa fonction commerçante d'origine, le commerce local ayant souffert de l'ouverture de grands centres commerciaux en périphérie de Montreuil (Val-de-Fontenay et Rosny-sous-Bois).

Des moyens importants ont par ailleurs été investis par la ville pour le maintien et le renforcement des structures municipales sur la place : aménagement du Centre social Esperanto, d'une bibliothèque, d'un bar associatif et depuis 2013, le Mori'bar, véritable carrefour de rencontre pour les jeunes.

## PICARDIE

### LE VERMANDOIS, QUARTIER DE SAINT-QUENTIN (AISNE)



**Le quartier du Vermandois, situé à l'ouest de Saint-Quentin, compte 9 576 habitants, soit 16% de la population de la commune, estimée à près de 58 000 habitants. C'est l'un des huit quartiers constituant la ville. Il se compose de deux vastes ensembles architecturaux concentriques. Le premier (le haut du quartier) s'articule autour du centre social et s'ouvre sur**

une zone d'activités commerciales, le second (le bas du quartier), à proximité immédiate de la mosquée est enclavé et ne propose pas de mitoyenneté avec le centre.

Depuis le 1er janvier 1997, le Vermandois bénéficie quasiment dans son intégralité d'une inscription au dispositif de zone franche urbaine (ZFU). De même, le quartier est classé zone urbaine sensible (ZUS) et zone de redynamisation urbaine (ZRU).

Concernant les dispositifs que la ville met en œuvre, il y a, sur la thématique emploi, une mission locale ainsi qu'un plan local pour l'insertion et l'emploi (PLIE), lequel s'applique à l'ensemble de la commune de Saint-Quentin. Sur la thématique prévention/sécurité, la ville est signataire d'un contrat locauxécurité (CLS).

---

**Mené avec le Centre social du Vermandois, qui occupe une place centrale dans le quartier et abrite une bibliothèque, la démarche a mobilisé trente-neuf habitants répartis en deux groupes : un groupe de dix-sept jeunes âgés de 12 à 17 ans et un groupe de vingt-deux adultes (en majorité des femmes).**

---

#### SES HABITANTS

**L'indicateur jeunesse est faible (1,2)**, ce qui souligne un vieillissement du quartier. C'est l'indicateur le plus faible parmi les quartiers concernés par la démarche. Concernant l'évolution démographique, la population totale des 0-14 ans a diminué de 13,3% entre 1999 et 2006, alors que les 75 ans et plus ont connu une augmentation de 33%.

Le pourcentage des habitants étrangers ou immigrés sur le quartier est faible, similaire à celui de la commune de Saint-Quentin (4%). D'autre part, les familles monoparentales sont 11,5% (1,2 points de plus que pour la commune).

#### EMPLOI ET FORMATION

Concernant la formation, près de 8% des habitants ont un niveau bac et environ 9 % un niveau bac+2 et plus.

Au sujet de l'emploi, la population active (58,6 %), est majoritairement constituée d'employés et d'ouvriers (74% de la population active du quartier en 1999). Le taux de chômage sur le quartier du Vermandois est de 13 %, contre 11 % pour Saint-Quentin.

Pour compléter ces chiffres, 49% des demandeurs d'emploi en fin de mois (DEFM) sont au chômage longue durée, ce taux est de 45% pour les habitants de la commune. La part des demandeurs d'emploi longue durée en Picardie est une des plus élevée de France. Dans l'Aisne, la part des demandeurs d'emploi inscrits depuis plus d'un an atteint 49, % (chiffre de juillet 2013) du nombre de chômeurs.

**Le taux de chômage des 15-24 ans est de 47,5%, ce taux est de 14,4% dans le département de l'Aisne et de 11,2% en France.**

### **REVENUS**

Près de 24% de la population bénéficie des allocations familiales (taux analogue à celui de la commune), environ 10% de ces allocataires ont un revenu qui est constitué à 50% de prestations sociales. Cette population ne représente que 8% des Saint-Quentinois. De même, un peu plus de 7% de la population perçoit le revenu de solidarité active (RSA).

**Le revenu médian du quartier par unité de consommation était de 12 185 € en 2009** (14 823 € pour la ville et de 16 491 € pour le département), ce qui est dans la moyenne des revenus des habitants des quartiers concernés par la démarche. 24,7 % de la population du quartier est une population à bas revenu, contre 16,7 % à l'échelle de la commune. (Le seuil est égal à 903 € par mois et par unité de consommation en 2008).

### **SON HABITAT**

En 1999, la part des familles occupant un logement HLM était de 26,3%, ce qui représente 0,8 points de moins que pour la commune. Les bâtiments sont relativement anciens, 50% ont été construits avant 1949. Selon les sources de l'Insee de 2006, révisées en mars 2011, 66% des ménages sont installés depuis plus de cinq ans, ce qui indique une faible mobilité résidentielle. Un peu plus de la moitié des ménages sont locataires.

Les moyens de transports sont limités. La ligne « Oëstres-Forum de Picardie » traverse le quartier d'est en ouest et propose 10 arrêts sur le territoire. Elle permet aux habitants de rejoindre d'un côté le centre-ville, de l'autre la zone d'activité commerciale de Fayet.

### **SES COMMERCES ET ÉQUIPEMENTS DE SERVICE ET DE LOISIRS**

Le quartier compte trois écoles, une mosquée, une salle polyvalente et quelques équipements sportifs comme un terrain de football. Il possède des magasins d'alimentation à proximité des habitations en particulier deux boulangeries sur les grands axes et une petite boutique d'alimentation générale. De même, trois supermarchés bordent l'extrémité sud du quartier, dont deux hard-discount.

La ville de Saint-Quentin a engagé récemment d'importants travaux s'inscrivant dans le cadre du programme de rénovation urbaine. Ces travaux concernent la voirie, la création de deux nouveaux parkings et la requalification de l'espace sportif et de loisirs de plein air, l'aménagement d'un espace de jeux et d'une piste cyclable pour enfants à l'arrière du Centre social du Vermandois, ainsi que la sécurisation des abords de l'école Maria Montessori. De même, depuis l'été 2013, le quartier est équipé d'un city stade.

Concernant la vie de quartier, il bénéficie d'un comité de quartier qui a pour objet de « favoriser, par la participation et l'implication des habitants à l'échelle du quartier, l'amélioration du cadre de vie, l'animation, la valorisation et la promotion du quartier » (extrait du site internet de la Ville de Saint Quentin).

## PLATEAU ROUHER, QUARTIER DE CREIL (OISE)



Le quartier Plateau Rouher regroupe près de 12 000 habitants, ce qui représente environ 35% de la population de Creil estimée à près de 35 000 habitants. De tradition industrielle (production de faïence depuis le 19<sup>ème</sup> siècle), la ville de Creil revendique son histoire ouvrière et sa diversité culturelle avec

près de cent sept nationalités issues des immigrations successives. Classé en quartier « habitat et vie sociale » dès 1981, le Plateau Rouher est aujourd'hui en zone urbaine sensible (ZUS) ainsi qu'en zone franche urbaine (ZFU). Après avoir bénéficié d'un contrat de ville sur la période 2000-2006, le quartier fait l'objet d'un contrat urbain de cohésion sociale (CUCS) depuis 2007. La ville bénéficie par ailleurs de la dotation de développement urbain (DDU). La municipalité met en œuvre des dispositifs sur les thématiques de l'emploi, de la prévention/sécurité, de l'éducation, et de la santé.

---

Mené avec le Centre social George Brassens, qui doit déménager prochainement dans de nouveaux locaux construits dans le cadre du programme de rénovation urbaine (PRU), la démarche a mobilisé quarante-huit habitants répartis en trois groupes : un groupe de vingt-huit jeunes âgés de 8 à 15 ans, un groupe de douze jeunes âgés de 18 à 25 ans et un groupe de treize adultes.

---

### SES HABITANTS

La population du quartier est jeune : près de 45% des habitants ont entre 25 et 59 ans, un peu plus de 27% se situent sur la tranche d'âge 0-14 ans et près de 17,5% sur celle des 15-24. L'indice de jeunesse est de 3,2, ce qui est supérieur à la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

Fin 2009, le Plateau Rouher enregistre 11,3% de ménages d'au moins 6 personnes et 5,4% de familles monoparentales avec de jeunes enfants. 34,6 % de la population du quartier est étrangère ou immigrée contre 19,1% à l'échelle de l'agglomération (c'est presque la même proportion que l'Île-de-France) et 6,8% à celle du département. (2006)

### EMPLOI ET FORMATION

Concernant la formation, un peu plus de 70% des jeunes adultes sont sans diplôme de niveau égal au moins au baccalauréat (donnée début 2007), et 19,5% des habitants du quartier sont sans formation ni qualification. Près de 58 % n'ont aucun diplôme ou sont de niveau inférieur au bac, près de 9% ont un niveau bac et environ 7% ont un niveau bac+2 et plus. Au niveau de l'emploi, la population active (41 %), qui travaille de plus en plus hors de l'agglomération, est majoritairement constituée d'employés et d'ouvriers (82 % de la population active du quartier début 2007). 27% des ménages du Plateau Rouher sont concernés par

une allocation chômage. Près de 30% des demandeurs d'emploi en fin de mois (DEFM) sont au chômage de longue durée. Le taux de chômage des 15-24 ans est de 47,9%.

### **REVENUS**

Près de 23 % de la population de Creil bénéficie des allocations familiales, dont près de la moitié réside sur le Plateau Rouher. Moins de 9% de la population du Plateau touche le revenu de solidarité active (RSA) et moins de 8% la CMU.

**Le revenu médian du quartier par unité de consommation était de 8 014€ en 2009** (il était de 11 141€ pour la ville et de près de 20 000€ pour le département), ce qui est largement inférieur à la moyenne des revenus des habitants des quartiers concernés par le rapport. 33,5% de la population du Plateau Rouher est une population à bas revenu. Au début de l'année 2009, 48,5% des ménages y étaient installés depuis moins de cinq ans, ce qui révèle une relative mobilité résidentielle.

### **SON HABITAT**

Situé au sud-ouest de la ville, sur un plateau qui domine la vallée de l'Oise et le centre-ville, le Plateau Rouher a pour l'essentiel été construit durant les années 1960 sous la forme d'immeubles collectifs sociaux gérés par différents bailleurs HLM (urbanismes de barres et de tours).

Trois bailleurs sociaux interviennent sur le quartier : Oise Habitat, Logement Francilien et la Société HLM du département de l'Oise, sur les 4 076 logements que compte le Plateau Rouher, 82 % sont des logements collectifs. Il s'agit d'un habitat de type social et de copropriétés. 63,1 % des logements sont des HLM et 86,5 % ont plus de trente ans, c'est-à-dire qu'ils datent de l'époque de la construction du quartier Rouher. On distingue l'existence d'une ancienne cité-jardin datant des années 1930 (le Parc Rouher), d'un ensemble de pavillons en accession datant des années 1950 (cité Jean Biondi) et d'une importante copropriété de 999 logements (La Roseraie). Parmi les 82,8 % des ménages locataires, près de 67 % sont en HLM.

Un projet de rénovation urbain, porté par la ville de Creil en partenariat avec les bailleurs, concerne près de 12 000 habitants et 4 000 logements. Il vise à requalifier en profondeur un bâti construit dans sa grande majorité il y a plus de 40 ans, notamment par la construction de logements neufs, résidentiels, la plantation d'arbres, et de plantes, l'aménagement de squares et d'équipements ludiques, la pose de mobilier urbain (bancs, corbeilles) et d'éclairage public, la création de parkings et la construction d'équipements publics. Le quartier n'étant pas suffisamment bien desservi du reste de la ville, notamment pour les piétons, une passerelle piéton-cycles au-dessus de l'Oise prend naissance sur « Creil bas » pour relier les hauts de Creil. Dans le cadre du PRU, cette passerelle sera le lien entre le quartier Rouher, la descente piétonne de la côte à Cri-cri, le quai d'Aval et le quartier Gournay.

### **LES SERVICES ET ÉQUIPEMENTS PRÉSENTS SUR LE QUARTIER**

Sur le plan urbain, le quartier compte un espace commercial comportant 28 commerces et services de proximité : pharmacie, laboratoire d'analyse, poste, boutique de téléphonie, bar PMU, tabac/presse, coiffeur, boulangeries, boucheries, alimentations générales...

Le quartier Rouher, et plus largement la ville de Creil, possède un tissu associatif plutôt dynamique, notamment dans le champ de la médiation sociale et interculturelle (accès aux droits, santé, prévention, lien social, etc.).

## RHÔNE-ALPES

### LES PENTES DE LA CROIX-ROUSSE, QUARTIER DE LYON (RHÔNE)



Les Pentes de la Croix-Rousse constituent une partie du 1<sup>er</sup> arrondissement de Lyon. Quartier central, il est proche du cœur de la vie administrative, économique et commerciale de la ville. On distingue deux sous-quartiers : le bas des pentes (mitoyen au centre-ville) et le haut des pentes. Du fait de sa situation, c'est un lieu de rassemblement lors d'événements festifs locaux (Biennale de la danse, fête des lumières...) Il accueille également un très grand nombre d'activités nocturnes, impactant la vie quotidienne des habitants, en termes de bruit, de passage, de type d'activités économiques... La densité de population y est très forte puisqu'en 2006, **14 624 Lyonnais du 1<sup>er</sup> arrondissement sur 28 200**, vivaient dans ce quartier de 48 hectares

seulement. Le quartier est classé en géographie prioritaire de la politique de la ville depuis plusieurs décennies. Programme de réussite éducative (PRE), Atelier santé ville (ASV) et gestion urbaine de proximité (GUP) sont des dispositifs que l'on retrouve dans cette ZUS.

---

**Mené avec le Centre social Quartier Vitalité, la démarche a mobilisé huit jeunes garçons âgés de 17 ans et demi à 20 ans se connaissant tous entre eux. Le groupe a été constitué à partir de plusieurs listes de jeunes (filles et garçons) âgés de 18 à 25 ans connus du Centre social. Le coordonnateur enfance – jeunesse a joué un rôle important dans la mobilisation des jeunes aux trois rencontres. Si le groupe n'était constitué que de garçons, c'est que les filles n'étaient pas disponibles aux dates proposées.**

---

#### SES HABITANTS

La population du quartier se distingue de la population-type des ZUS : la moitié des ménages sont des personnes seules et il s'agit d'étudiants, ou de personnes âgées. Cette réalité se traduit par les données suivantes : début 2007, la part des jeunes adultes sans diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat était de 16,4% (alors qu'elle est de 45,8% pour le reste de l'unité urbaine et de 58% pour l'ensemble des quartiers concernés par le rapport) ; et fin 2008, l'indicateur jeunesse était de 1,8 (0,9 pour l'unité urbaine et 2,3 pour les quartiers concernés par le rapport).

La mixité sociale est également une caractéristique du quartier : des ménages aisés côtoient des familles en grande précarité et une population très marginalisée (SDF, jeunes errants, primo-arrivants). La population du quartier a considérablement changé en l'espace de 40 ans. Alors que les ouvriers et employés représentaient 69% des actifs du 1<sup>er</sup> arrondissement de Lyon en 1968, ils n'en comptent que 30% en 2006. A contrario,

les cadres et professions intermédiaires sont désormais les catégories sociales les plus représentées (65% en 2006) alors qu'elles n'étaient que 20% en 1968. En 2009, l'indicateur d'activité des 25-64 ans s'élevait à 85,1% et 22,5% des ménages étaient concernés par une allocation chômage (contre 15,1% pour l'unité urbaine).

La part de familles monoparentales est de 4,2% en 2009 (3,7% pour la ville).

La part de la population étrangère ou immigrée est de 13,1% et le quartier accueille de nombreux primo-arrivants.

64,1% des ménages sont installés dans le quartier depuis moins de 5 ans (49,5% pour la ville).

### **REVENUS**

Le revenu par unité de consommation médian est de 18 229€ en 2009 (18 614 € pour le reste de l'unité urbaine), ce qui est largement supérieur à la moyenne des revenus des habitants de l'ensemble des quartiers concernés par le rapport. La part de population à bas revenu est de 12,3% (contre 9,4% pour le reste de l'unité urbaine).

### **LES CARACTÉRISTIQUES DE SON HABITAT**

Classé en zone de protection du patrimoine architectural urbain et paysager, ce quartier a conservé ses ruelles étroites d'antan dont le tracé suit les courbes de niveau. Il est constitué de petites unités de bâti ancien (logements de petite taille), et l'on ne trouve que très peu de constructions récentes et de résidences de plus de 50 logements. En 2009, 67,2% des habitants sont locataires (46,3% pour le reste de la ville) et 15,5% sont locataires HLM (11,6% pour la ville). Pas moins de 12 bailleurs se partagent le parc social du quartier. Le taux de vacance y est quasi-nul et le parc privé a subi une hausse des prix locatifs. Aussi les Pentes de la Croix-Rousse se caractérisent par une tension très forte sur le logement. La géographie du quartier et la densité urbaine sont telles qu'il y a une réelle promiscuité des habitants.

En tant que quartier central, il bénéficie d'une très bonne desserte en transports en commun : une ligne de métro et plusieurs lignes de bus. Divers espaces publics (parcs, places, jardins...) jalonnent le quartier mais ils sont de petite taille et les conflits d'usage sont fréquents.

### **SA SITUATION ÉCONOMIQUE ET COMMERCIALE**

L'offre commerciale du quartier est dispersée et les commerces alimentaires sont peu nombreux (notamment les moyennes surfaces discount et les commerces de vie quotidienne). En raison de son histoire, le quartier présente un nombre important de locaux d'activité de petite taille en rez-de-chaussée : commerces, services, ateliers d'artisans (ou locaux d'activité transformés en garage ou logement). Certains sont vacants et en mauvais état avec un prix du foncier élevé, ce qui limite la possibilité d'installation. Le quartier est en mutation économique : ces dernières années, les activités créatives s'y sont fortement développées ; que ce soient les filières de la mode, des métiers d'art, de l'image et du son, de la communication ou encore de l'architecture et du stylique.

### **SON OFFRE DE SERVICES ET SON TISSU ASSOCIATIF**

En ce qui concerne les services, le quartier est bien pourvu. Une caractéristique notable du quartier est le nombre d'équipements culturels qui y sont implantés, ainsi que l'offre associative riche et diverse. À noter, la présence de deux centres sociaux : le Centre social de la Grand'Côte (en haut des pentes) et le Centre social Quartier Vitalité (en bas des pentes).

## GUYANE

### A-POU-NOU, QUARTIER DE CAYENNE



A-Pou-Nou est un quartier de la ville de Cayenne qui a signé un CUCS avec l'Etat en 2007. Cayenne comptait 57 229 habitants en 2011. Si le taux d'accroissement annuel de la population en Guyane est de 3,6 %, Cayenne est la seule commune du territoire à perdre des habitants (-1,4% par rapport à 2006).

Situé aux abords d'une importante voie de circulation, entre le centre-ville et la zone commerciale, A-Pou-Nou se trouve juste à côté d'un autre quartier prioritaire plus étendu. Le quartier est relativement bien desservi par les transports mais de manière très aléatoire. Il dispose de peu de commerces de proximité et d'aucune présence associative ou institutionnelle. Les informations sur les habitants du quartier et leur vie quotidienne sont très pauvres.

L'observation récente de tensions intergénérationnelles, en partie dues à l'appropriation grandissante de l'espace public par les jeunes, a poussée la municipalité à intervenir : ouverture, en janvier 2014, d'une maison de quartier (le local collectif résidentiel) et expérimentation d'une action de médiation sociale en milieu ouvert.

---

Comme il n'y a pas de centre social sur A-Pou-Nou, la démarche a été menée par le Centre de ressources politique de la ville, en partenariat avec la mission de développement social et de rénovation urbaine (DSRU) de la ville de Cayenne. Une première rencontre était prévue avec tous les habitants du quartier, adultes et jeunes, afin de présenter la démarche et d'avoir un temps de discussion sur la vie dans le quartier. Malgré l'important effort de mobilisation des habitants par les organisateurs, celle-ci n'a jamais pu avoir lieu, les adultes étant peu enclins à s'exprimer dans l'espace public. Ce sont finalement une trentaine de jeunes âgés de 15 à 24 ans, en majorité des garçons, qui ont été réunis. Ces jeunes, qui maîtrisaient souvent mal le français, ont semblé plus éloignés des institutions que ceux mobilisés dans les autres quartiers concernés par ce rapport. Décousue, leur parole fut difficile à faire émerger et à structurer autour de thématiques précises. Malgré tout, cette démarche de recueil des paroles d'habitants du quartier a constitué une première étape de valorisation d'une expression publique, en lien avec le service politique de la ville de la mairie de Cayenne.

---

## **AQUITAINE**

### **CHARTRONS NORD, QUARTIER DE BORDEAUX (GIRONDE)**

Chartrons Nord, un des huit quartiers prioritaires de la ville de Bordeaux, comprend **11 183 habitants en 2011** (4,67% de la population de Bordeaux). Sur la période 1999-2008, le taux de population du périmètre a augmenté de 39%, engendrant des phénomènes de saturation sur les équipements de proximité dédiés à l'enfance et à la jeunesse. Par ailleurs, au carrefour de grands projets urbains, ce quartier connaît de profondes mutations spatiales.

---

**La démarche, menée avec le Centre social Bordeaux Nord, concerne onze jeunes du quartier Chartrons Nord, âgés de 12 à 17 ans, tous adhérents au Centre.**

---

#### **SES HABITANTS**

La part des ménages d'une seule personne atteint 26% en 2010, elle est en augmentation. Parmi les ménages avec enfants, les familles monoparentales représentent 15% en 2010. La proportion de familles étrangères ou immigrées est faible (9% en 2010).

**Concernant l'indicateur de jeunesse, il est de 1,8 en 2008.** Cela signifie que les jeunes de moins de 18 ans sont 1,8 fois plus nombreux que les personnes de 65 ans et plus. Il est inférieur à la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

#### **FORMATION ET EMPLOI**

**La part des jeunes sans diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat est de 28,8% en 2007,** ce qui est inférieure à la moyenne des quartiers concernés par le rapport. L'insertion sociale et professionnelle des jeunes constitue un enjeu majeur de ce quartier, avec un taux de chômage des 18-25 ans qui s'élève à 30%.

Parmi la population active, les cadres, employés et professions intermédiaires sont les catégories socioprofessionnelles les plus représentées : 53,8% de la population, tandis que la population ouvrière de 17,4% en 2010, est en diminution depuis 2006. Le taux de chômage s'élève à 14%.

#### **REVENUS**

**Le revenu médian par unité de consommation est de 16 980€,** ce qui est supérieur à la moyenne du revenu médian de la population des quartiers concernés par le rapport.

## CENON (GIRONDE)

Cenon, qui fait partie de la communauté urbaine de Bordeaux, comprend **23 171 habitants** dont la majorité réside dans trois quartiers prioritaires: 8 mai 1945, Palmer et Bas Cenon. Ces quartiers relèvent de deux ZUS, Bastide et Hauts de Garonne-Bastide et d'une ZFU, Hauts de Garonne-Bastide, qui s'étalent sur les communes de Bordeaux, Cenon, Floirac et Lormont. La ville de Cenon, dont plus de 80% du territoire est concerné par la politique de la ville, s'est engagée dans un CUCS depuis 2007.

---

**La démarche, menée avec le Centre social La Coline, concerne neuf jeunes de 15 à 22 ans, tous adhérents au centre et mobilisés spécialement pour l'occasion.**

---

### SES HABITANTS

L'indicateur de jeunesse des quartiers de la ZUS Hauts de Garonne-Bastide s'élève à **1,6 en 2008**, ce qui est inférieur à la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

**La part des jeunes sans diplôme de niveau au moins égal au baccalauréat résidant dans la ZUS est de 61,7%** (35,3% pour l'Unité Urbaine). Elle se situe dans la moyenne des quartiers concernés par le rapport.

Par ailleurs, la population des plus de 60 ans est surreprésentée à l'échelle de la ville de Cenon.

Au-delà des enjeux spécifiques aux différents quartiers, Cenon doit relever le défi du peuplement. L'objectif est d'intégrer les zones de pauvreté à l'échelle de la commune en favorisant les interconnexions entre quartiers et en contribuant à la rencontre de publics issus de différentes classes d'âges.

### SON HABITAT

Cenon compte 45% de logements sociaux. À l'origine, dans les années 1960, les quartiers d'habitat social regroupent plus de la moitié de la population de la commune sur certains secteurs (Palmer, Saraillère, Le Grand Pavois et La Marègue.)

Engagé depuis 2005, le programme de rénovation urbaine du quartier du 8 mai 1945 est en cours de finalisation. À l'issue de cette première étape de rénovation urbaine, la municipalité lance des réflexions afin d'intervenir sur d'autres secteurs : Palmer et Bas Cenon. Le secteur Joliot Curie (Bas Cenon) fait l'objet d'un projet intercommunal de renouvellement urbain porté par les villes de Cenon, Bordeaux et Floirac. Ce projet vise notamment à restaurer les continuités urbaines, ouvrir des espaces publics, favoriser la mutualisation des équipements entre les villes, dé-densifier et diversifier l'habitat.

## SAINTE-EULALIE (GIRONDE)

La commune de Sainte-Eulalie, dont la population s'élève à **4 658 habitants en 2009**, possède les caractéristiques d'une commune périurbaine : située aux portes de l'agglomération bordelaise, son paysage se caractérise par la confrontation du rural et de l'urbain (propriétés viticoles, lotissements, logements collectifs en copropriété). Seule commune girondine signataire d'un CUCS à être située hors de la communauté urbaine de Bordeaux, elle est rattachée à la communauté de communes de Saint-Loubès, elle-même s'inscrivant dans le Pays « cœur entre-deux-mers ».

---

**Menée avec le Centre social de Sainte-Eulalie, la démarche concerne douze jeunes âgés de 11 à 25 ans, tous n'étant pas adhérents au Centre.**

---

La commune est divisée en deux parties : une zone d'activités comprenant le quartier des Ruaults et un espace composé de pavillons et de vignes où se sont installés historiquement les ouvriers. Le quartier des Ruaults est composé à l'origine, dans les années 1960, de deux copropriétés qui longent la voie ferrée et l'autoroute A 10, « les Acacias » et « les Bleuets ». Seul site à vocation locative de la commune, le quartier des Ruaults regroupe 230 logements occupés par 20% de la population de Sainte-Eulalie. Bien que n'étant pas classées en ZUS, ce quartier présente des indicateurs de fragilité sociale qui le place en-dessous de la moyenne des ZUS : environ un tiers des habitants sont au chômage et presque que 40% d'entre eux n'ont aucun diplôme. Par ailleurs la part des ménages dont la personne de référence est d'origine étrangère atteint plus de 32%.

Face à la dégradation de l'état des logements, des parties communes et des espaces extérieurs, a été lancé en 2009 un projet de renouvellement urbain visant la démolition totale des copropriétés sans reconstruction sur site, celles-ci étant effectuées sur 8 sites de la ville, ce qui mettra fin à l'existence de quartier dit « prioritaire » à Sainte-Eulalie. Autre évolution, l'augmentation du taux de logement social sur la commune, passé de 3,5 % en 2009 à 13% aujourd'hui.

## **BIGANOS, COMMUNE DU BASSIN D'ARCACHON NORD** **LA RÈGUE VERTE, QUARTIER DE LA TESTE DE BUCH (GIRONDE)**

La commune de Biganos et le quartier de La Règue Verte, en Gironde, ne sont pas concernés par la politique de la ville. Ces deux territoires présentent cependant des caractéristiques des quartiers populaires en termes de mobilité de population et d'habitat.

Située au sud de la communauté de communes du Bassin d'Arcachon nord (COBAN) créée en novembre 2013, **Biganos** est une commune de plus de **9000 habitants** en pleine expansion, d'un point de vue économique et démographique. Sa population connaît une forte hausse depuis 1999 (plus 33% environ).

Située dans le département de la Gironde, au coeur des Landes de Gascogne, capitale du Pays de Buch, La Teste de Buch est une commune localisée au sud du bassin d'Arcachon qui compte 24 597 habitants en 2009, en augmentation de 6% entre 1999 et 2008, notamment dans le quartier de Cazaux. Sixième commune de France pour sa superficie, le territoire de la Teste de Buch comprend une dizaine de quartiers bien identifiés dont Cazaux et la Règue Verte, éloignés les uns des autres, jusqu'à 12 km du centre pour Cazaux.

Pour Biganos, la démarche a été menée avec le Centre social Le Roseau, récemment agréé, qui intervient sur cinq communes de la de la communauté de communes du Bassin d'Arcachon Nord (COBAN) : Audenge, Biganos, Marcheprime, Mios et Lanton. Six jeunes, âgés de 11 à 23 ans, en majorité des filles, ont été mobilisés pour participer à la démarche. N'ayant pas encore mis en place un accueil en direction de la jeunesse, le centre s'est appuyé sur les services municipaux de la jeunesse pour repérer les jeunes.



**Le quartier de la Règue Verte regroupe 3 500 habitants.** Tandis que les jeunes de 20 à 24 ans quittent le territoire pour des raisons universitaires ou professionnelles, de nouvelles familles s'y installent. Les nouveaux arrivants sont en majorité des cadres et des professions intermédiaires. La proportion de retraités parmi les nouveaux arrivants est faible, contrairement à la moyenne régionale qui est en augmentation de 52% pour les personnes de plus de 75 ans entre 1999 et 2008.

Concernant la Teste de Buch, la démarche, menée avec le Centre social Règue Verte, a concerné douze jeunes âgés de 12 à 19 ans, mobilisés dans le cadre d'un atelier d'expression artistique.

Rédaction : Catherine Foret

Création graphique et mise en page : Urbanitude

Photographies : Centres sociaux du Val d'Oise, Centres sociaux,  
Fédérations de centres sociaux et Centres de ressources politique  
de la ville impliqués dans la démarche.

Achevé d'imprimer en septembre 2014

par l'imprimerie Capelle

Après « on voudrait entendre crier toutes les voix de nos cités », ce deuxième rapport national « Parole d'habitants de quartiers » publié par la Fédération des centres sociaux de France et Question de Ville, association des directeurs des centres de ressources politique de la ville, rend compte d'une démarche conduite en 2013 pour entendre, faire entendre la voix des jeunes des quartiers populaires.

Choix a été de rencontrer des groupes de jeunes pour qu'ensemble ils construisent une parole collective sur leur quartier, leur environnement, leur quotidien, la société, leurs rêves... Avec leurs mots, plus de 350 jeunes disent la complexité des réalités qu'ils vivent, et nous mettent collectivement face à un défi : faire en sorte que cette jeunesse, majoritairement porteuse de valeurs humanistes, lucide et en capacité d'analyser le contexte, soit un point d'appui pour construire une société française tolérante.



**Fédération des Centres Sociaux  
et socioculturels de France**  
10 rue Montcalm BP 379  
75869 Paris Cedex 18

Tél. 01 53 09 96 16  
fcsf@centres-sociaux.asso.fr  
[www.centres-sociaux.fr](http://www.centres-sociaux.fr)



**Question de Ville**  
15, rue Catulienne  
93200 Saint-Denis

Tél. 06 60 43 58 74  
question2ville@gmail.com

avec le soutien de :



MINISTÈRE  
DE LA SOLIDARITÉ  
DES TERRITOIRES  
ET DU LOGEMENT



COMITÉ  
INTERMINISTÉRIEL  
DES VILLES  
SECRETARIAT GÉNÉRAL  
MUNICIPALITÉ PROTECTOR

Prix : 12 €  
ISBN : 978-2-9542887-1-0